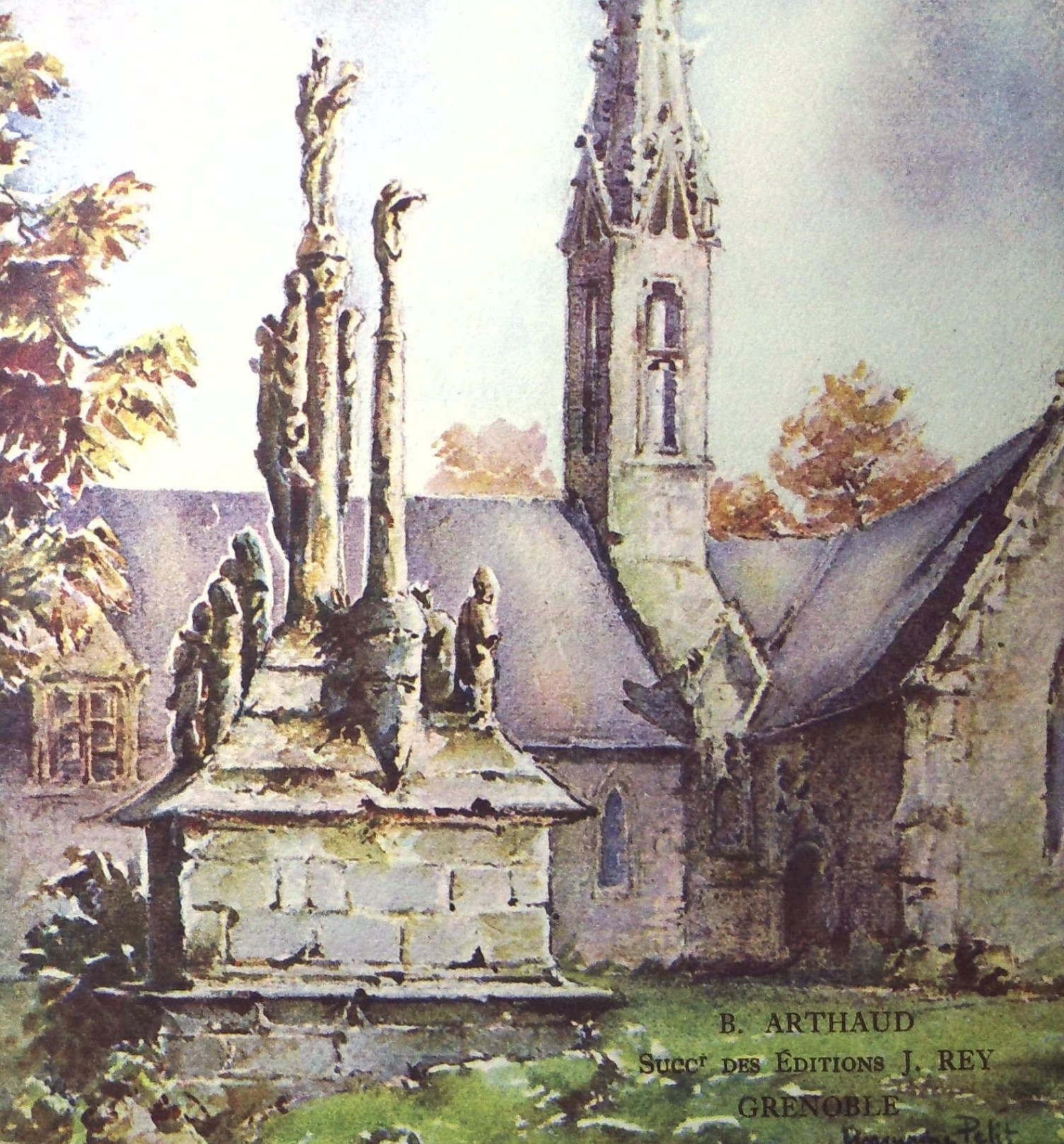


L'ART BRETON

PAR

HENRI WAQUET



B. ARTHAUD

SUCC^r DES ÉDITIONS J. REY

GRENOBLE

Henri Waquet



L'ART BRETON

TOME I

HENRI WAQUET

Collection " ART ET PAYSAGES "

Volumes in-8° (16,5 × 23 cm.) illustrés en héliogravure et ornés de couvertures et de hors-texte en couleurs d'après des œuvres originales.

Volumes parus dans cette collection :

M.-Th. GADALA

ÉGYPTE-PALESTINE

Du Sphinx à la Croix

7 aquarelles de Marius HUBERT-ROBERT

Pierre CHIROL

ROUEN

7 aquarelles de Germaine PETIT

M.-Th. GADALA

LA FÉERIE MAROCAINE

7 gouaches de Si MAMMERI

Edmond PILON

VERSAILLES

7 aquarelles de Maurice de LAMBERT

Maurice VLOBERG

LA VIERGE ET L'ENFANT DANS L'ART FRANÇAIS

2 volumes sous couvertures en couleurs de Robert LANZ

9 dessins rehaussés de Charles JOUAS

L'ART BRETON

Ouvrage orné de 291 héliogravures

Couvertures et hors-texte en couleurs de Germaine PETIT

TOME I

B. ARTHAUD
SUCC^r DES ÉDITIONS J. REY
GRENOBLE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

*De cet ouvrage, le sixième de la collection « Art et Paysages »,
il a été tiré 100 exemplaires sur Grand Vélin à la forme des Papeteries de Rives,
numérotés de 1 à 100.*

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, le Danemark et l'U. R. S. S.*
Copyright by B. ARTHAUD, 1933

Les photographies de ce livre ont été obtenues avec objectifs Som Berthiot

*« N'y a-t-il pas un rapport certain
entre le décor qu'une race demande à ses
artistes et l'utopie qu'elle porte en soi ? »*

Maurice BARRÈS.
(L'Ennemi des lois).



PLOVAN. LE CLOCHER ET LE CALVAIRE.



Saint-Herbot.

CHAPITRE I

LES CONDITIONS DE L'ART BRETON

DANS l'immense production artistique de la France, la Bretagne mérite un rang à part. D'autres provinces firent mieux qu'elle; aucune n'affirma plus fortement et plus longtemps sa fécondité et ses aspirations propres. Gardons-nous de rien exagérer. « Nous ne bâtirons jamais le Parthénon, nous autres Bretons, disait Renan, le marbre nous manque pour cela ». Les Bretons n'ont pas davantage inventé la croisée d'ogives ni renouvelé la peinture. Leur art est de second ordre; mais, s'il en existe de plus originaux (et sont-ils si nombreux?), il n'en est pas, à tout le moins parmi nos arts régionaux, d'aussi frappant ni d'aussi pittoresque. Exalté par les uns comme

exquisement naïf, rabaissé par les autres comme trop rude, ce qu'il inspire le moins, c'est l'indifférence. Ce qui l'impose à l'attention, c'est son abondance, son absolue ingénuité, son adaptation singulière à la figure du pays qu'il décore, le témoignage qu'il porte de l'âme infiniment nuancée du peuple breton.

Car voilà bien son caractère essentiel : c'est un art populaire. Ailleurs, les rois et les princes ont fait élever et embellir de fastueux châteaux pour leur résidence, de puissantes abbayes ont été des foyers d'où rayonnaient les principes et les enseignements d'une grande école, des bourgeois, amateurs d'un beau luxe intelligent, ont choyé les sculpteurs et les peintres. Ne cherchez rien de pareil dans l'âpre péninsule. Les rois ? Ils l'ignorent. Charles IX, qui l'aborde en 1564, ne dépasse pas la Vilaine. Henri IV et Louis XIV ne s'aventureront pas au delà de Rennes et de Nantes. François I^{er}, en 1518, en fit le tour entier. Dans quels sentiments ? Comme s'il pénétrait dans une contrée de grossiers et dangereux barbares. Les ducs ? Ceux du XIII^e siècle et du XIV^e, jusqu'à la fatale guerre, avaient aimé le charme doux du Morbihan; mais, avant tout, ils songeaient à s'assurer de solides places fortes et de giboyeux terrains de chasse. Au XV^e siècle seulement, avec l'habile et généreux Jean V, les arts deviennent en honneur. Cependant la noblesse, autour de lui, reste trop pauvre pour qu'un grand mouvement puisse naître dans ses rangs et s'étendre. Les abbayes ? Les plus riches, comparées à celles de Normandie et du Poitou, semblent indigentes. La bourgeoisie ? Elle prospère, certes, et s'élève durant le XV^e siècle, mais l'inévitable médiocrité du commerce rend impossible la formation de cités peuplées. Presque tous les habitants du pays vivent à la campagne, pour elle, par elle. Voulez-vous connaître dans son intimité l'art breton ? Il vous faudra donc cheminer par les sentiers creux et par les landes. Les cantons les plus reculés vous feront d'étonnantes révélations. Vous hanterez les étroits cimetières des bourgs et les verts placitres des chapelles. Au secret repli, d'abord insoupçonné, d'une colline, vous découvrirez parmi les troncs gris des hêtres une énorme châsse, toute fleurie, dentelée, d'argent vieux; tout auprès surgira, bijou d'argent lui aussi, un calvaire hardi, frère rigide des hêtres; en contre-bas, sous une niche de composition monumentale, vous percevrez le murmure sacré de la source inspiratrice et tutélaire. Et tout ce granit d'une invincible jeunesse, sur le

roc, sous les arbres, vous fera l'effet d'avoir été mis là par la nature elle-même, à tel point vous sentirez, profonde et juste, dans cette paix, l'harmonie des formes, des couleurs et des sons.



Saint Herbot.



Saint Hervé.

En revanche, qu'on ne s'avise pas de demander à la Bretagne des monuments grandioses. Ses cathédrales elles-mêmes sont de proportions modestes. La plus vaste, celle de Quimper, ne mesure pas plus de quatre-vingt-quatorze mètres en longueur. Les conditions physiques du sol ont déterminé le caractère de l'art. Sur ce sol granitique, haché, très antique massif de montagnes usées, la loi de dispersion régit tout. Comme les hommes y habitent en une infinité de petits groupes, ils y ont aussi semé une infinité de petits édifices. Nul ne saurait parcourir la Bretagne sans en faire la remarque : même après tant de destructions, il n'est peut-être pas une commune — le Breton dit plus volontiers paroisse — qui ne réserve à l'œil quelque fête. L'une se fait à bon droit honneur de ses chapelles; une autre, dans une pauvre église, abrite un vitrail aux chatoyantes couleurs; la paroisse voisine conserve un ossuaire; plus loin vous trouverez une croix processionnelle ou peut-être rien d'autre qu'une statue de bois peint, de facture un peu gauche, mais de quelle intensité émouvante d'expression ! Nous ne parlons, cela va



Lampaul-Guimiliau. Statue de saint Pol de Léon.



Cast. Statue de saint Tugen.

de soi, que de l'art spécifiquement breton. De Nantes jusqu'à Brest, l'art officiel, depuis le xvi^e siècle, a laissé des œuvres remarquables ou très distinguées. Qu'il suffise de rappeler le majestueux palais de justice de Rennes, bâti de 1609 à 1655 sur les plans de Salomon de Brosse, architecte du roi, pour le Parlement de la province (p. 20), et les élégants hôtels des opulents marchands nantais, décorés de délicates sculptures sur bois et de ferronneries ouvragées. Simples importations, ni plus ni moins que les tableaux qui font l'intérêt des musées de Nantes, Rennes et Quimper.

L'art breton n'est que celui du peuple. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ses monuments les plus significatifs se trouvent dans la Basse-Bretagne; la race y a subi moins de mélange qu'en pays gallo, les traditions y sont plus originales et plus vigoureuses, le sentiment et le besoin du beau y sont plus répandus et plus vifs. Aller jusqu'à l'ancienne limite des langues, c'est aller jusqu'aux vraies frontières de l'art breton. En plein pays de la Basse-Loire, Saint-Aubin de Guérande et Notre-Dame du Mûrier au bourg de Batz éveillent le souvenir des églises morbihannaises; mais il n'y a pas soixante ans que le dialecte vannetais était encore parlé sur ces bords.

Populaire, paysan, cet art est en outre, sinon exclusivement, du moins principalement, un art religieux. Il montre d'autant plus de force et d'activité que le sentiment paroissial s'avère plus ardent et intéresse plus profondément les amours propres. Le désir de la parure raffinée, le goût de la ligne agréable et séduisante se révèlent chez le Breton jusque sur les plus humbles objets de l'usage quotidien; mais quel plus noble objet s'offrirait à lui que son église? Elle n'éveille pas seulement en son esprit des pensées de religion — et ceci déjà compterait pour beaucoup; car, même en ses caprices les plus égarés, il demeure possédé par le sens du mystère et du divin; — elle se trouvait être, elle reste encore, les dimanches et jours de fête, le lieu d'utile ou joyeuse assemblée pour les fils dispersés de la vaste famille, du *plou*, qui, après le hasardeux et périlleux exode des v^e et vi^e siècles, s'organisa sous le gouvernement vigilant et paternel d'un saint homme. Dans le reste de la France, le christianisme se répandit des villes dans les campagnes, les propriétaires des domaines ruraux le propagèrent et l'assurèrent après l'avoir eux-mêmes embrassé. Ici les puissants

du siècle demeurèrent loin à l'arrière-plan. Le peuple a tout fait, avec ses prêtres. La discipline sociale y est née de la religion; la société y est — au sens strict — démocratique et cléricale.

Ces innombrables saints de la petite Bretagne, on ne saurait les comparer qu'aux héros de l'ancienne Grèce. Comme eux ils apparaissent à la mémoire d'un peuple comme des guides ou des sauveurs; plus qu'eux et à un plan plus élevé, dans la lumière chrétienne, ils nourrissent de leurs édifiantes légendes bien des vertus dans les cœurs simples. Sur leur compte, rien d'établi, sinon qu'ils furent pour les émigrants désemparés les organisateurs habiles et dévoués de leur vie collective, à la fois matérielle et morale. Aussi Rome peut bien les ignorer tous; le peuple qu'ils ont formé ne les oublie pas; dans les mots à *lann*, à *plou*, à *tré*, à *loc*, les paroisses dont ils furent les premiers chefs perpétuent presque partout leurs noms.

A côté, au-dessus de ces chefs de paroisses, d'autres saints, plus entreprenants, de visée plus large ou, tout simplement, d'humeur plus voyageuse, conquéraient par leurs bienfaits la gratitude et l'affection de tout le petit monde breton. Il en est dont les noms, le culte, les effigies, se rencontrent de Saint-Pol jusqu'à Vannes et de Tréguier jusqu'à Quimper. Cado le sage veille avec une spéciale dilection sur les guerriers valeureux; pèlerin de Rome et de Jérusalem, ses pieuses randonnées finirent par le mener au siège épiscopal de Bénévent; sur le placître de sa chapelle, à Gouesnac'h, de vigoureux lutteurs s'affrontent et s'étreignent le jour de son pardon. Tugen préserve de la rage les dévots chrétiens munis d'une petite clef bénite, une fois mise en contact avec sa grande clef miraculeuse (p. 11). Hervé, le barde aveugle, « ennemi juré des parjures », charmeur des loups dévorants, protège les mendiants et les chanteurs nomades. Guénolé, « le tout blanc », a établi le monastère de Landévennec; avec ses deux frères Guennec et Jacut, il fait très grand honneur à leur mère, cette généreuse Guen Téirbronn, ou Blanche aux trois mamelles, qu'une exceptionnelle faveur divine pourvut à point nommé de tout ce qu'il fallait pour satisfaire concurremment trois nourrissons voraces. Herbot (p. 11), austère anachorète, assume, en collaboration avec Cornély, le soin de secourir dans leurs maux les bœufs et les génisses. Théleau ne se lasse pas des voyages; un cerf religieusement fidèle le transporte sans dommage, à l'instar de son confrère Ederm, par les pénibles chemins boueux des deux Breagnes.

Renan, fantasque, bonhomme et têtu, déteste par dessus tout les femmes acariâtres; il aime les grands sites, majestueux et tranquilles. Eloi, ami des chevaux, s'est fait naturaliser breton par confusion avec Théleau ou avec Alar ou Alour, qui succéda comme évêque à Coërentin. Yves de Kermartin, authentique patron des plaideurs et des juges, donne justice exacte au pauvre comme au riche. Les braves gens! Comme on voudrait pouvoir les citer tous! Il en est peu qui n'aient dans quelque mesure inspiré les tailleurs d'images et, par la vénération qui les entourait, stimulé le zèle des bâtisseurs de chapelles. Tous aussi, dans les traditions populaires, se révèlent indulgents au pauvre monde, aux petits, aux faibles, célestes intercesseurs parfaitement accommodés au tempérament d'une race tour à tour fière et timide, soumise et rétive, toujours farouchement égalitaire.

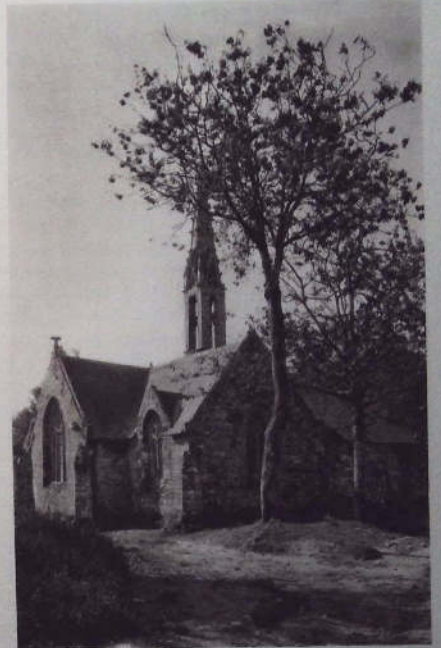
Au demeurant, ils n'excluent pas d'autres cultes; mais, parmi



Pont-Christ.

les saints de la chrétienté universelle, ceux-là de préférence se sont fait aimer dont la pieuse histoire parlait le plus clairement aux cœurs de ces paysans : Mathurin, Barbe, Roch, Fiacre, Isidore. Irlandais de naissance, Fiacre le jardinier appartenait déjà aux Celtes de Bretagne. Patron des travailleurs de la terre, Isidore fut adopté sans réserve : les statues le représentent en costume du pays, revêtu du « chupen » et des « bragou-braz ». Comparable aventure arriva à sainte Anne et à sainte Catherine; avant que le retentissement inouï de la découverte faite par Nicolazic eût entraîné les foules de Bretagne sur le

chemin d'un village de Pluneret, personne n'ignorait, dans le pays de La Palud, que la grand'mère de l'Homme-Dieu était une Douar-neniste; quant à Madame sainte Catherine, l'historien Alain Bouchard — à la fin du xv^e siècle — rapporte fort gravement qu'elle avait pour aïeul « Constantin, premier de ce nom, roi de Bretagne et depuis empereur ». Un seul nom domine sans conteste la sainte multitude : Notre-Dame, « Madame



Saint-Venec.

Marie » (*Itroñ Varia*), la « maman de Dieu », la porteuse de joie et de bonnes nouvelles. Par ce culte, très sincère et très vivant, le catholicisme breton, sans rien sacrifier de son originalité d'allure, affirme son orthodoxie.

Création d'un peuple religieux, de vigoureuse organisation paroissiale, on ne doit pas s'étonner que l'art breton, s'attachant à tout ce qui répond aux aspirations de la foule, se porte vers tout ce qui peut manifester la force et la richesse de la paroisse. Il se plaît à soigner l'extérieur des édifices, à cause des grandes démonstrations qui se font en plein air; il dispose autour de l'église des monuments accessoires, par quoi s'atteste l'étroite union de tous, vivants et morts, dans de communs souvenirs et de communes espérances. Il réalise ainsi ce groupe paroissial si curieux, que nul autre pays ne connaît, et dont quelques remarquables types se sont conservés dans le Finistère : église, arc de triomphe, ossuaire, calvaire, grand porche, clocher svelte et majestueux.

Nous touchons ici à ce qui fait précisément la meilleure part de son originalité. Les éléments de ses œuvres, l'artisan breton les emprunte à tous ses voisins, à tous ceux avec qui, pour quelque motif que ce soit, il entretient des relations, Normands, Angevins, Poitevins, Flamands même; au XVI^e siècle, tout comme les autres, il accueillera les modèles italiens. Et cependant il ne fera presque jamais rien qui soit tout à fait semblable à ce que font les autres. N'eût-il pas si vive son inspiration personnelle, à quoi il tient, son granit lui interdirait certaines imitations trop serviles; d'autre part il a ses besoins spéciaux, liés à ses coutumes, et partant enracinés au plus profond de son être. C'est pourquoi, s'il ne convient pas, à propos de la Bretagne, de parler d'un style, il faut bien reconnaître qu'elle eut dans ses beaux jours, pendant plus de trois siècles, un art très nettement caractérisé.

Bien des gens en ont douté, surtout — chose étrange — parmi ceux-là que l'amour-propre régional devait rendre plus jaloux de la gloire de leur race. Le Breton, volontiers, se défie de ses forces et, sauf à se redresser en de vifs sursauts d'orgueil, se laisse dénigrer au profit de ceux qui passent ordinairement pour plus habiles. Recueillez la croyance populaire : ce sont des étrangers qui édifièrent la plupart des belles églises. A Tréguier, à Quimper, à Saint-Tugen de Primelin,

ce sont les Anglais. La gracieuse fontaine de Saint-Jean-du-Doigt devait nécessairement être attribuée à un Italien. Les Espagnols, eux, emportent tout le mérite des imposants retables des XVII^e et XVIII^e siècles. Pour un peu des archéologues trop ingénieux demanderaient à l'Orient le secret des étourdissants entrelacs dessinés sur les meubles et les broderies de Cornouaille. Aussi bien, n'a-t-il pas manqué de belles raisons à des observateurs superficiels pour démontrer que telle population bretonne était de sang espagnol, telle autre d'origine finnoise ou kalmouke; ce serait à se demander finalement où peut bien se dissimuler la vraie Bretagne. Il est temps de renoncer à ces théories indéfendables. Infiniment diverse dans le détail, la population de Basse-Bretagne est bretonne dans son ensemble; c'est bien d'elle que sortirent ces maîtres d'œuvres, ces tailleurs d'images, ces peintres verriers, dont les œuvres accumulées par quatre siècles font la noble et merveilleuse parure de leur pays. L'érudition moderne a mis au jour les noms de plusieurs d'entre eux : Le Goaraguer, Morvan, Le Moal, Le Sodec, Loergan, Jehannou, Floch, Pouliquen; en connaît-on qui sonnent plus clair leur brezonek ?

Les seules œuvres d'art qu'il faille reconnaître certainement comme des importations sont un petit nombre de retables de l'école anversoise, de la fin du XV^e siècle et, plus nombreux, des bas-reliefs d'albâtre anglais des XV^e et XVI^e siècles. C'est en albâtre et par l'industrie des sculpteurs anglais qu'avait été fait le tombeau que la duchesse Jeanne de Navarre, devenue en secondes nocces reine d'Angleterre, avait fait élever au duc Jean IV (+ 1399) dans la cathédrale de Nantes. La Révolution l'a anéanti; mais, autant que nous en pouvons juger par des descriptions et gravures anciennes, c'était une œuvre banale. Les bas-reliefs acquis plus tard par diverses églises ne valent pas beaucoup mieux. Les sculpteurs de Bretagne n'avaient en vérité nul besoin de ces modèles, dont ils semblent d'ailleurs ne s'être guère inspirés.

Les souverains ont pu, le cas échéant, s'adresser à des étrangers; des évêques, des abbés, ont pu faire venir de Normandie ou d'Anjou les matériaux de leurs constructions. Le peuple, au contraire, représenté dans les paroisses par les marguilliers et le « général » (1), n'a

(1) C'est-à-dire le conseil représentant « la maire (ma, eure) et plus saine partie des habitants ».

voulu connaître que des hommes de chez lui, parce que, plus qu'ailleurs, il a voulu que ce qu'il faisait faire fût fait à son goût, parce que, selon son « pouvoir et suffisance », il supportait lui-même les frais des travaux. Quantité d'écussons parsèment les voûtes, les lambris, les murailles des églises bretonnes. « Les Bretons sont grands armoyeux et généalogistes » remarquait en 1636, le voyageur normand Dubuisson-Aubenay. Qu'on n'aille pas voir là l'affirmation d'un droit de patronage maintenu de siècle en siècle au profit d'un véritable « fondateur ». Les églises de fondation laïque étaient extrêmement rares en Bretagne. Les seigneurs contribuaient à titre de paroissiens à la construction et à l'ornement de l'édifice. Le haut justicier ayant dans son ressort le sol de l'église tenait à voir briller ses armoiries en éminence dans la « maîtresse-vitre » (1) du chevet; il possédait dans le chœur, du côté de l'évangile, un banc armorié; dans le chœur aussi il pouvait faire ménager des enfeux dans les murailles ou même construire à la place d'honneur une tombe « enlevée » (2). Droits honorifiques, non réels. Si, en principe, les réparations du chœur lui incombaient, le plus souvent il se contentait, sous certaines réserves théoriques, d'abandonner aux paroissiens toutes les initiatives et les décisions. Les ecclésiastiques eux-mêmes, curés primitifs ou gros décimateurs, n'intervenaient pas volontiers dans ce genre d'affaires. Ils faisaient bien; on ne les eût guère écoutés.

L'histoire des paroisses, surtout des paroisses rurales est assez instructive à cet égard. La plus grosse part des sommes qui servirent à l'édification de Notre-Dame-du-Paradis à Hennebont, c'est à l'activité d'un humble, d'un ouvrier maréchal-ferrant, qu'en est due la collecte. Lorsque la paroisse de Pencran, en 1639, résolut de faire reconstruire son clocher, ce furent les deux « fabriques » (fabriciens) qui, sur l'avis du « général », passèrent marché avec les tailleurs de pierres. De seigneur nulles nouvelles. Dix-sept ans plus tard, à Trémaouézan où, au xv^e siècle, les familles de Coëtivy et de Penmarc'h avaient largement participé à l'embellissement de l'église, nous voyons les paysans traiter tout seuls, d'accord avec leur « recteur » (3), pour la réfection de la tour;

(1) C'est-à-dire la vitre de la grande fenêtre du chevet.

(2) En relief.

(3) Le recteur (en breton *person*) est le desservant de la paroisse.

beaucoup de femmes, dans le courant de l'année, vendirent leurs bagues au profit de l'œuvre. Non seulement, à partir du xvi^e siècle, le populaire et le clergé local trouvent peu de secours dans la noblesse, mais ils ne craignent pas, pour mettre à exécution leurs projets, de la heurter de front. La construction du fameux groupe paroissial de Saint-Thégonnec donna lieu à d'incessants conflits. Occupés à défendre leurs droits honorifiques, les seigneurs voudraient empêcher certains travaux; des procès s'engagent, dont les paroissiens n'attendent même pas l'issue pour aller jusqu'au bout de leur idée. A Lampaul-Guimiliau, le 14 août 1667, le « général » proclamait son intention de « démolir le reliquaire (1) pour le croître et augmenter et y construire la représentation de la sépulture de Notre-Seigneur conformément au dessin formé par Guillaume Kerlezran, maître architecte ». Le seigneur de fief — la douairière de Quélenec — fit des difficultés, voulut opposer son veto. Elle eut beau protester : le « reliquaire » fut reconstruit suivant le projet arrêté « juxta la tour de l'église de Lampaul ». C'est précisément celui que nous admirons aujourd'hui.

Nous avons sur les plus humbles chapelles bretonnes quelques lignes de Flaubert comme imprégnées de tendresse, de cette tendresse si rare sous la plume puissante et dure, truculente et fantasque, qui nous a donné *Par les champs et par les grèves*. Accoutumés à la grandeur, les yeux de ce Rouennais robuste ne méconnaissent pas la beauté discrète de ces « pauvres églises » dont, disait-il, « un charme singulier transpire. Ce n'est pas leur misère qui émeut, puisqu'alors même qu'il n'y a personne on dirait qu'elles sont habitées. N'est-ce pas plutôt leur pudeur qui ravit ? Car, avec leur clocher bas, leur toit qui se cache sous les arbres, elles semblent se faire petites et s'humilier sous le grand ciel de Dieu. Ce n'est point, en effet, une pensée d'orgueil qui les a bâties ni la fantaisie pieuse de quelque grand de la terre à l'agonie. On sent que c'est l'impression simple d'un besoin, le cri naïf d'un appétit et, comme le lit de feuilles sèches du pâtre, la lutte que l'âme s'est faite pour s'y étendre à l'aise à ses heures de fatigue ».

« Pauvres églises... clocher bas ». Faisons quelques réserves. Cependant, à tout prendre, pouvait-on mieux dire ? Avec une infor-

(1) Chapelle-ossuaire.

mation très sommaire, Flaubert, grâce à sa sensibilité d'artiste, a deviné ce que les recherches de l'érudition mettent tous les jours davantage en évidence. Populaire, paysan, l'art breton appartient bien par ses mérites et ses défauts au peuple qui l'a conçu. Un promeneur, passant un jour devant une chapelle de la campagne de Quimper, avisa un paysan d'allure indigente, qui, debout, le chapeau à la main, restait les yeux fixés tour à tour sur les moulures du porche et les lignes élancées du chevet. « Voilà une jolie chapelle, n'est-ce pas ? », dit-il au contemplateur (*Setu eur chapel vrao, n'e ket ta ?*) ; et celui-ci de répondre : « Pas jolie, non, mais belle à stupéfier un homme » (*N'e ket brao, mes haer da sabaturi eun den*). Un pays où des hommes incultes, en notre temps, demeurent capables de s'émuvoir ainsi à cause d'un peu de beauté, un tel pays n'était-il pas, dans son élite, prédestiné à se créer un art ?



Rennes. Palais de Justice.



Languidou.

CHAPITRE II

LES ORIGINES — L'AGE ROMAN

LORSQUE les Bretons, cédant à la pression victorieuse des Anglo-Saxons, durent, aux v^e et vi^e siècles de notre ère, venir chercher refuge et demeure sur les côtes et dans les forêts de l'Armorique, ils ne purent laisser d'être frappés par les monuments étranges, grossiers et néanmoins grandioses, qui, beaucoup plus nombreux alors que de nos jours, parsemaient le sol de leur nouvelle patrie. Auprès de ces dolmens, de ces menhirs, de ces tumuli immenses, ils devaient juger bien mesquins les vestiges abandonnés de la vie romaine.



Locronan. Cloche de saint Renan.

Cependant ils n'avaient que faire des uns et des autres. Leurs prêtres tenaient pour suspects les menhirs. Au sentiment d'un peuple réveur et défiant, les grandes constructions mystérieuses des âges néolithique et du bronze passèrent vite pour les repaires de menaçantes créatures. Quant aux édifices romains, moins amples et moins soignés en Armorique que dans le reste de la Gaule, ils répondaient mal aux besoins des immigrés. Ceux-ci, comme leurs frères de Galles et, d'ailleurs, comme beaucoup de Francs, se sentaient peu d'attrait pour les villes et les *castra*. Les résidences de leurs chefs — ce qu'on appelait leurs *lis* — se cachaient au milieu des bois, en des endroits isolés, faciles à défendre; des fossés et retranchements entouraient les bâtiments, qui, évidemment, étaient très simples. Aucune tradition d'art ne s'imposait. Seul peut-être survivait, très obscur, recouvert par le souvenir lui-même confus des choses romaines encore si proches, le goût de certains agencements décoratifs; ce goût ne périra pas (1).

Qu'on ne s'étonne pas de ne trouver en Bretagne aucun reste certain de l'architecture dite mérovingienne : on sait que nulle part, même dans des régions qui furent plus riches, elle n'a rien laissé d'indiscutable. De petits menhirs taillés, de ceux qu'on appelle couramment, quoique à tort, des *lechs*, sont ce qui peut avec le moins d'in vraisemblance se rapporter à cette période. Le plus notable est celui de Crac'h, qui se voit à Vannes dans la cour du musée de la Société polymathique du Morbihan. Il mesure trois mètres de haut et porte gravées une croix pattée soutenue par une hampe et, au-dessus, une autre croix, à double traverse. Une inscription en écriture onciale, disposée sur quatre lignes verticales, chevauche la hampe. Des cloches faites de deux lames de métal battu, reliées par des rivets, celles de Locronan (p. 21 bas), de Stival, de Saint-Pol, peuvent être considérées aussi comme des œuvres des VI^e, VII^e et VIII^e siècles. Mais aucun bon argument ne saurait nous autoriser à faire remonter à une si haute époque la construction de la crypte de Lanmeur, laquelle est romane.

Ce n'est pas que tout souci d'art manquât à ces siècles en apparence stériles. Au contraire, si nous en croyons les traditions hagiographiques, un vif amour des beaux édifices animait certains chefs spiri-

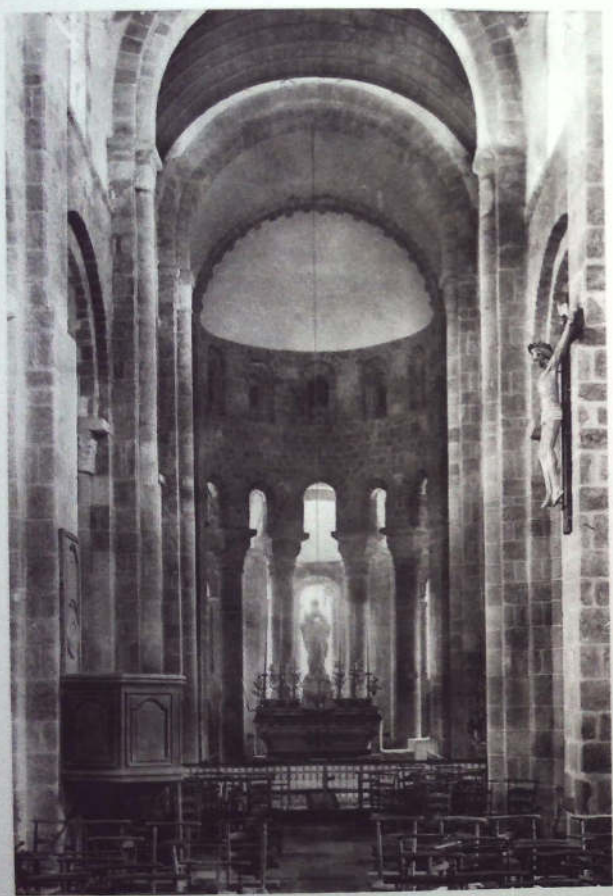
(1) Voir plus loin p. 30.

tuels des premières générations bretonnes. L'un d'eux, saint Gouesnou, en avait même été victime, disait-on. Il avait fait édifier par son frère Majan, architecte hors de pair, un monastère et une église. Un jour les deux frères s'en allèrent ensemble de leur pays de Brest jusqu'en Cornouaille faire visite à Corbasius, un saint homme lui aussi, qui faisait bâtir un monastère au lieu où est à présent la ville de Quimperlé. Tous trois se promenaient de compagnie, considérant la structure de l'édifice, quand ils en vinrent à parler du monastère de Gouesnou. Celui-ci ne craignit pas d'en décrire l'ordonnance, aussi plaisante que commode; il la louait extrêmement. Par malheur l'architecte de Corbasius entendait tout. Ces propos le mirent hors de lui; on lui faisait tort, pensait-il, en vantant en sa présence l'œuvre d'un autre. Alors, il monta sur les échafaudages dressés pour lambrisser l'église, et, raconte l'hagiographe, « passant par dessus le saint, il laissa comme par mégarde tomber son marteau droit sur sa tête, lequel marteau lui brisa le crâne, offensa la dure-mère et pénétra jusque dans le cerveau ».

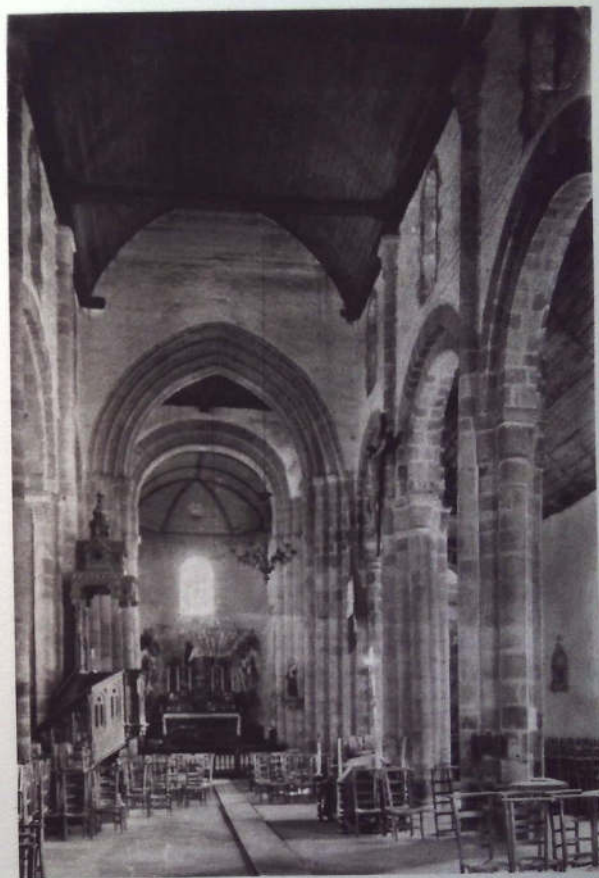
L'inconsistance de ces récits, dont la première rédaction connue n'est que du XII^e siècle, nous interdit d'y attacher beaucoup d'importance. Ce qu'il convient d'en retenir, c'est l'indice, au moins pour le XII^e siècle, d'un certain état d'esprit, d'une ardeur, qui se retrouvera plus tard, heureusement tempérée, adoucie, tournée à l'émulation bienfaisante.

Il existe à Langon (Ille-et-Vilaine), une bâtisse étrange, une chapelle rectangulaire, placée sous le vocable d'un saint ignoré ailleurs, saint Venier, au nom formé par le populaire sur le génitif de celui de Vénus (*Veneris*). On l'a crue longtemps du VI^e siècle; elle contient des fragments carolingiens; mais, dans sa masse, elle remonte plus haut : c'est une ancienne salle de thermes antiques; l'abside en saillie sur une de ses extrémités présente les restes d'une fresque figurant Vénus Anadyomène.

Le seul monument des temps mérovingiens dont un texte digne de foi fasse mention est la cathédrale que l'évêque de Nantes saint Félix avait fait élever sous le vocable des apôtres saint Pierre et saint Paul. Le poète Fortunat en célèbre la splendeur avec complaisance. Au milieu s'élevait, ce semble, une tour qui pouvait être une sorte de tour-lanterne. Quelques fragments de marbre blanc, dont un pilastre cannelé et un chapiteau, sont, aujourd'hui, au musée



LOCTUDY. INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.



FOUESNANT. INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.

Objectif SOK BETHIOT

archéologique de Nantes, les derniers témoins de cette splendeur. Au X^e siècle, les Normands ruinèrent à fond la cathédrale. Lorsque le duc Alain Barbetorte, après sa victoire, en 937, voulut y pénétrer, ce fut à coups d'épée, taillant les buissons et les ronces, qu'il se fraya un chemin. D'ailleurs, au temps de Fortunat, Nantes échappait encore à la domination bretonne.

Après 937 laissons passer soixante ans. Lentement, la Bretagne se reconstitue. Voici venir le temps où « dans l'Italie et les Gaules, le monde entier, » suivant la formule fameuse de Raoul le Glabre, « dépouille ses vieux haillons pour revêtir une blanche robe d'églises ». En l'année 1008, le comte de Bretagne Geoffroi I^{er} forma le projet de restaurer deux monastères dans le diocèse de Vannes, dont son frère Judaël était évêque, celui de Rhuis et celui de Locminé. Il avait fort à faire. Les Normands étaient passés par là, y exerçant les plus horribles ravages, semant la terreur, mettant en fuite les plus saintes gens, rasant au sol les églises et les cloîtres. A Rhuis notamment, c'était un monceau de décombres, où prospérait une épaisse végétation et que les bêtes sauvages infestaient en liberté. En quête d'un homme énergique, Geoffroy s'adressa à l'abbé de Fleury-sur-Loire, qui mit à sa disposition un Breton nommé Félix. C'était bien choisi. Avant de prendre l'habit de saint Benoît, Félix avait vécu en ermite ascète parmi les rochers d'Ouessant; les difficultés n'étaient pas pour lui faire peur. Bien vite il eut groupé de nouveaux frères à Saint-Gildas-de-Rhuis. Il planta des vergers et des vignes; il reconstruisit des bâtiments pour l'habitation et pour la prière. Quand il mourut, en 1038, une église complète existait, bâtie par ses soins et d'après ses indications; l'évêque Judaël l'avait solennellement consacrée le 30 septembre 1032.

Quoi qu'on en ait dit, l'église actuelle — ou, du moins, ce qui demeure actuellement de l'église romane — n'est pas celle de Félix; de celle-ci il ne s'est conservé qu'une partie assez restreinte (1). Mais c'est assez pour nous faire connaître le plan primitif, lequel ne différait pas tellement de celui qui fut observé plus tard. A Fleury-sur-Loire, Félix avait vécu dans un pays où une tradition romane s'était créée très tôt; il en avait importé les principes en Bretagne. A Rhuis apparaît

(1) Le mur sud du déambulatoire depuis le bras du transept jusques et y compris la chapelle rayonnante.

donc dès 1032 le plan roman complet, qui sera celui de trois grandes écoles, en Poitou, en Auvergne, dans l'Ile-de-France, c'est-à-dire comportant un déambulatoire pourvu de chapelles (p. 32 et 41).

C'est ce même plan qui fut adopté aussi en 1040 à l'extrémité occidentale de la Bretagne, à Landévennec, par l'abbé Brélivet. Il est dommage que cette église abbatiale de Landévennec n'offre plus guère que des débris informes. Mesurant 52 mètres de long sur 30 de large, elle égalait en ampleur celle de Saint-Gildas. Il se pourrait même qu'elle fût un peu plus ancienne, tout au moins à considérer l'ensemble; car, à Saint-Gildas, les constructions de Félix furent presque complètement renouvelées vers la fin du XI^e siècle, alors qu'on venait, selon toute apparence, de mettre la dernière main à celles de Brélivet à Landévennec. Ici, les piles de la nef dessinaient en plan un rectangle flanqué d'un pilastre vers le collatéral et d'une colonnette vers chaque arcade. A Saint-Gildas les arcades portaient sur de grosses colonnes de granit. Dans les deux églises le cul de four du chœur repose sur quatre colonnes. A Saint-Gildas règne au-dessus un rang de sept petites arcades aveugles et sans mouluration (p. 32 et 41). Nous ignorons s'il en était de même à Landévennec, mais cette disposition se retrouve dans la Cornouaille méridionale, à Loctudy.

Cette église de Loctudy, maladroitement remaniée à l'extérieur au XIX^e siècle, se distingue à l'intérieur par une remarquable élégance de lignes, et, en dépit de ses dimensions modestes (elle n'a que 33 mètres de longueur), par des proportions très heureuses (p. 24, 28, 29). La Bretagne ne possède pas de monument roman mieux conservé, plus séduisant. Elle manque de transept, ce qui la différencie de celles de Rhuis et de Landévennec et aussi d'une autre, presque sa voisine, qui a beaucoup de points de ressemblance avec elle, celle de Fouesnant (p. 25). Du moins elle possède un chœur voûté en cul-de-four et un déambulatoire voûté d'arêtes, flanqué de trois chapelles. La nef, éclairée directement par des fenêtres ouvertes au-dessus des arcades, a des piles cruciformes (1). Les doubleaux bandés au droit de chaque pile soutiennent une

(1) Ces piles sont cantonnées d'une colonnette de chaque côté dans le sens longitudinal — disposition à laquelle correspond une arcade à double rang de claveaux nus —, tandis que le ressaut que la pile cruciforme fait à l'intérieur de la nef se prolonge jusqu'à mi-hauteur des fenêtres par un pilastre recevant la retombée d'un arc doubleau (p. 24 et 29).



Loctudy. Chapiteaux du déambulatoire.

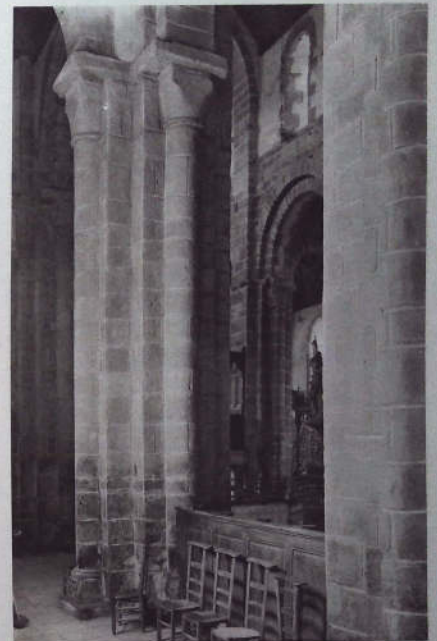
monastère vannetais entretenaient d'étroites relations avec la collégiale fondée à Loctudy par les seigneurs de Pont-l'Abbé; à partir du XIII^e siècle ils reçurent même formellement le droit de nommer l'un des trois chapelains. Ainsi, par l'intermédiaire de Rhuis, s'étendait l'influence de l'école de la Loire et de l'Ile-de-France.

*Saint-Gildas-de-Rhuis.
Chapiteau transformé en bénitier.*



voûte à lambris de bois. Ce mode de voûtement marque un progrès sur celui qui avait été employé à Saint-Gildas, où les doubleaux semblent avoir fait défaut. Si l'église de Rhuis doit être datée de la fin du XI^e siècle, celle de Loctudy pourrait être du début du XII^e. D'ailleurs les analogies d'ordonnance architectonique que nous relevons entre ces deux édifices s'expliquent assez bien par l'histoire. Les abbés du

Les analogies ne sont pas moindres si l'on considère la décoration. A Saint-Gildas (p. 28 bas, 29 bas, 32 et 41), il est manifeste que plusieurs chapiteaux — ceux qui sont en pierre calcaire — viennent de la Saintonge ou du Poitou et que, de plus, quelques autres, notamment ceux du chœur, ont été taillés sur ces modèles, sans doute au XII^e siècle. Toutefois il en reste aussi d'antérieurs, remontant à la fin du XI^e siècle,



Loctudy. Piliers et chapiteaux.

et ceux-ci, rapprochés de ceux de Loctudy (p. 28 haut) et de Fouesnant (p. 25), permettent de prendre une idée assez précise de ce que fut la sculpture romane dans la Bretagne méridionale.

*Saint-Gildas-de-Rhuis.
Chapiteau transformé en bénitier.*



Sculpture sans ambition, non sans mérite. Son champ est restreint; il se réduit aux chapiteaux et aux bases; mais elle n'en néglige rien. Au-dessous des tailloirs, qui sont simplement biseautés, les corbeilles présentent en faible relief les motifs les plus divers. A Saint-Gildas, à la fin du XI^e siècle, ce qui l'emporte, ce sont les crossettes, les spirales, les têtes fantastiques stylisées, les corps d'animaux indiqués à grands traits sommaires. La tradition celtique se reconnaît dans l'emploi de certains motifs vermiculés, peut-être d'origine irlandaise, et surtout d'enroulements concentriques. Sur l'un des chapiteaux les plus anciens, les lignes concentriques se présentent de telle sorte qu'on dirait de ces signes mystérieux, que les hommes préhistoriques gravèrent sur les pierres de Gavrinis. Les bases, garnies de cables superposés et même d'entrelacs, ressemblent à des chapiteaux renversés.

A Loctudy et à Fouesnant, au XII^e siècle, les types se diversifient encore davantage; le modelé est moins fruste, le relief s'accuse plus nettement. Sur les quatre colonnes du rond-point de Loctudy, trois ont des tailloirs aux biseaux ornés de damiers, de petites roses ou d'entrelacs. Des crossettes plus ou moins nombreuses et engagées dans les combinaisons les plus imprévues se montrent sur toutes les corbeilles; mais de petites croix, des animaux couchés, des personnages en pied s'y entremêlent. Sur plusieurs bases il y a des animaux et des corps nus d'hommes et de femmes. A Fouesnant le progrès se laisse mieux sentir encore. On a moins prodigué les crossettes; les personnages, devenus plus nombreux, occupent seuls ou par paires les corbeilles; ce ne sont plus de vagues figures stylisées; ce sont vraiment des êtres humains, représentés en plein effort, soutenant de leurs têtes et de leurs mains le poids accablant du tailloir. Le sculpteur les a observés dans la réalité avec un coup d'œil si juste que sa technique imparfaite ne l'a pas trop desservi: il les a rendus vivants.

Saint-Gildas-de-Rhuis, Landévenec, Loctudy, Fouesnant, ces églises constituent, on le voit, un groupe relativement homogène. Le même type, dans ses données primitives, semble bien avoir été aussi adopté par l'évêque de Vannes Judaël — le consécrateur de l'église de Félix à Saint-Gildas — quand, avec l'appui de son frère le comte de Bretagne Geoffroi I^{er}, il fit reconstruire sa cathédrale. Arrivé à son plein développement, à la fin du XI^e siècle, ce type — qui

comportait un clocher sur le carré du transept (1) — participe surtout de l'école de la Loire et de l'Ile-de-France, à cause du plan, ainsi que des modes de couverture et d'éclairage de la nef, mais aussi, dans une large mesure, de l'école poitevine, dont l'influence s'avère également dans le plan et, à tout le moins au XII^e siècle, dans la sculpture; la part spécifiquement originale consiste dans la juxtaposition des éléments d'emprunt et la remise en honneur de très vieux motifs ornementaux hérités du goût celtique.

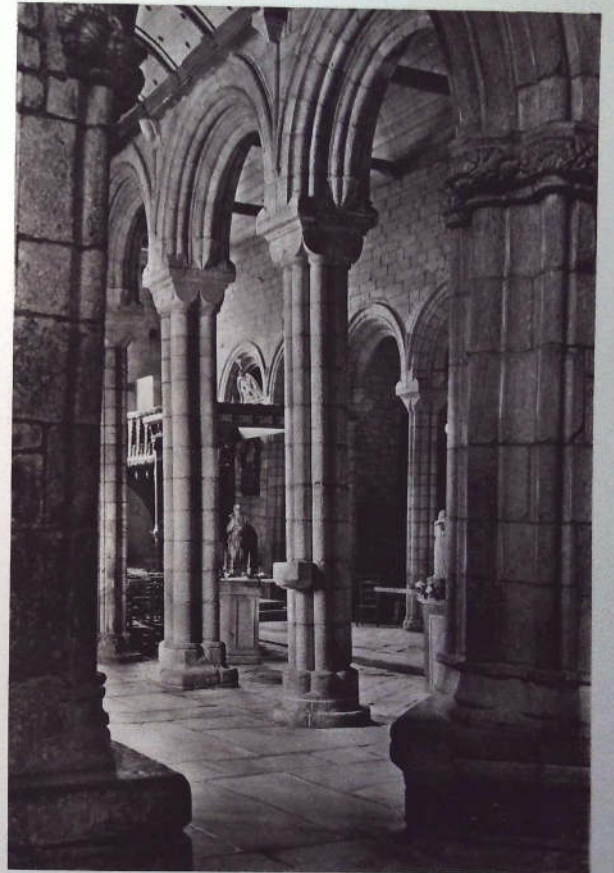
Il s'agit là d'églises monastiques ou de grandes paroisses. Les simples chapelles, certainement aussi nombreuses dans la Bretagne de l'âge roman qu'aux XVI^e et XVII^e siècles, étaient, autant qu'il nous est permis d'en juger, extrêmement modestes. Le pays était pauvre. Il faut tenir pour des exceptions des édifices aussi soignés que la chapelle de Perguet (près de Fouesnant), qui, d'ailleurs, ne date que du XII^e siècle avancé. Bien plus, il se peut que bon nombre de nefs aient été au XI^e siècle dépourvues de véritables collatéraux, tout au moins de collatéraux délimités par des rangs d'arcades; dans ce cas, des poteaux de bois, disposés en deux lignes, soulageaient la charpente du grand toit, dont il y eût eu péril à laisser porter toute la charge sur les murs. L'intérieur des vieilles halles — « cohues », comme on disait jadis — du Faouët et de Plouescat donnerait une image approchante de l'aspect que pouvaient présenter ces bâtisses rudimentaires.

Néanmoins il ne manque pas de témoins irrécusables prouvant, en dehors du groupe de Rhuis, l'existence de nefs à arcades. Ces nefs, pour la plupart, recevaient elles aussi la lumière directement par de petites fenêtres ménagées au-dessus des arcades, comme à Loctudy (p. 24), quoique dans de moindres proportions. L'exemplaire le plus curieux de cette catégorie d'églises se trouve à Plouguer-Carhaix, où, depuis les travaux effectués au XVI^e siècle, les fenêtres donnent non plus à l'extérieur mais sur les bas-côtés. Un autre exemplaire, le plus ancien, est l'église de Locmaria-Quimper, dont certaines survivances manifestes des habitudes carolingiennes autorisent l'attribution — pour ce qui est de la nef — aux toutes premières années du XI^e siècle. A Locmaria, comme à Plouguer, comme dans tous les autres monuments de ce type, les arcades, qui sont à rouleau unique, portent sur des piles carrées,

(1) Sauf — naturellement — à Loctudy, où le transept manquait.



SAINT-GILDAS-DE-RHUIS.



PONT-CROIX.

Objetif SOM BERTRIOZ

massives, sans base, sans chapiteau, sans pilastre ni colonne montant jusqu'à la corniche. A ce même type, mais perfectionné, d'une simplicité moins nue, se rattachent les nefs de Saint-Martin de Lamballe (vers 1100) et de Daoulas (1167) (p. 40); le perfectionnement a consisté à tailler des bases à biseaux et, en lieu et place des chapiteaux, des tailloirs également biseautés, qui font tout le tour de la pile cruciforme; en outre, les arcades, à Lamballe comme à Daoulas, sont à double rouleau (1). Mais il ne remonte toujours des piles ni pilastre ni colonne; à Lamballe, c'est même dans l'axe des piles que s'ouvrent les fenêtres.

Il est impossible d'affirmer l'influence d'aucune école sur ces églises. Cependant le fait de l'éclairage direct les rapproche de celles de la Loire, de l'Île-de-France et de la Normandie plus que de celles du Poitou.

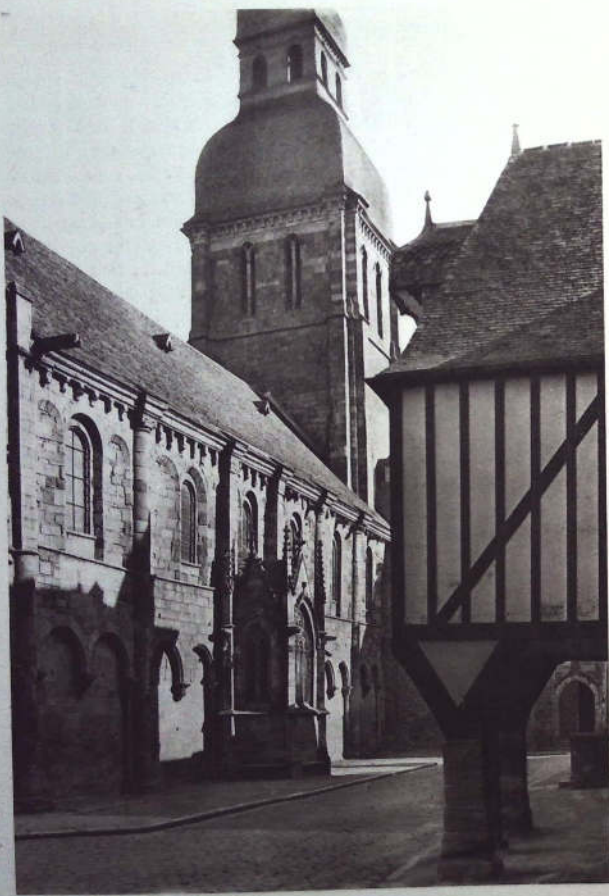
Les facilités de communication par mer entre les côtes vannetaises et cornouaillaises et les côtes poitevines, le prestige de Fleury-sur-Loire, de Félix de Rhuys, des on abbaye restaurée, les amicales relations des comtes du XI^e siècle et du début du XII^e avec l'active dynastie angevine, notamment le mariage d'Alain Fergent (1084-1112) avec la pieuse Ermengarde d'Anjou, voilà plus qu'il ne faut pour expliquer la propagation tout au long de la Bretagne du Sud des influences venues du Poitou et de la Loire. Dans le Nord on regardait de préférence vers la Normandie, mais sans grand souci d'imitation. Ce n'est qu'au XII^e siècle, à partir de la victoire de Conan IV (1156), qui devait tout aux Anglo-Normands, que l'art du puissant duché voisin s'insinua partout; les constructeurs de la façade de l'abbatiale de Daoulas en Cornouaille s'en inspireront, comme aussi les sculpteurs des portails de Merlevenez dans l'évêché de Vannes (p. 44 bas), de Kernitron-de-Lanmeur (p. 56 haut) et de Brélevenez-Lannion dans le Trégor. Mais, pour influer fortement sur le développement de l'art roman, ce sera trop tard. La Normandie n'aura guère fourni que des éléments décoratifs : frettes crénelées, étoiles, godrons, bâtons brisés.

Malheureusement il n'existe plus que très peu de constructions romanes dans les régions du Nord de la Bretagne. Ce qu'il y a de plus considérable est à Tréguier, à savoir une partie du croisillon septen-

(1) Il en est de même sur les arcades qui ornent les côtés du sarcophage dit de Conan Mériadec, à la cathédrale de Saint-Pol.

trional de la cathédrale et le clocher qui le surmonte (hors-texte en face de la p. 128). Ce n'est pas que ces régions fussent moins bien pourvues que les autres. Divers indices y révèlent l'existence d'édifices relativement grands, parfois de mêmes dimensions que ceux qui les remplacèrent au cours des siècles gothiques. C'est assez clair à Saint-Pol au seul examen des maçonneries romanes encore aisément reconnaissables à l'extérieur, sur les trois faces du croisillon septentrional de la cathédrale. C'est assez clair également à Dol, où il subsiste à l'intérieur de la tour du sud et à l'un des angles de la tour du nord quelques vestiges de la cathédrale incendiée en 1203 par les troupes de Jean sans Terre. A Notre-Dame de Guingamp les piles qui soutiennent actuellement le carré du transept, datant du XIV^e siècle, sont formées pour une bonne part des piles romanes; d'ailleurs les arcades mêmes de l'ancien carré n'ont pas disparu : du côté des croisillons on les distingue nettement et il est à remarquer qu'elles dominent celles du XIV^e siècle, qui ont été bandées par dessous; il va de soi que le clocher gothique occupe donc exactement l'emplacement et reproduit, au moins quant à l'ampleur de la base, les dimensions de celui qui l'a précédé (p. 77). A Bourbriac, non loin de Guingamp, il en va à peu près de même : le chevet gothique n'est qu'une reprise du chevet roman sur les fondations primitives; le carré du transept, qui a perdu sa tour, offre une grande et belle surface.

Le chevet de Bourbriac et celui — modifié au XV^e siècle — de Notre-Dame de Guingamp sont droits. Ce plan est plutôt rare à l'époque romane; il ne se rencontre guère, hors des petites églises normandes, que dans les églises des établissements cisterciens. En Bretagne, particulièrement dans le Trégor, c'est très vraisemblablement à l'influence cistercienne qu'il faut penser, à cause de la proximité des abbayes de Bégard, fondée en 1130, et du Relec, fondée en 1132, la première au centre, la seconde sur la lisière occidentale de l'évêché de Tréguier. Pour ce qui est de la cathédrale de cette dernière ville, nous manquons de renseignements concernant le plan du chevet, mais l'ordonnance de la tour et des hautes arcades qui font saillie sur le fond du croisillon septentrional semble suffisamment significative; elle n'a rien de normand. Le pilier qui sépare les arcades se compose d'un robuste massif cylindrique cantonné de quatre colonnes à chapiteaux; les arcades, à triple rouleau, sont dépourvues de moulures;



DINAN. ÉGLISE SAINT-SAUVEUR.



REDON. CLOCHER DE L'ÉGLISE SAINT-SAUVEUR.



la décoration des chapiteaux comprend des crossettes et volutes, suivant le type de Loctudy, des feuillages très légèrement indiqués, des entrelacs : c'est là toujours, comme dans la Bretagne du Sud, l'union de l'inspiration celtique et des traditions architectoniques qui ont été apportées de la vallée moyenne de la Loire et du Poitou. Il y a lieu d'en dire autant du clocher, qualifié assez singulièrement de tour d'Hastings, dont les fenêtres courtes de l'étage supérieur, groupées par deux sur chaque face, subdivisées d'ailleurs chacune en deux petites arcades et encadrées d'un double rang de claveaux sans moulure (hors-texte en face de la p. 128), sont d'une physionomie beaucoup moins normande que poitevine. Il semble bien que tout cela ne remonte pas au delà des premières années du XII^e siècle.

Parmi les autres monuments du Nord de la Bretagne citons encore l'ancien cloître de Saint-Melaine de Rennes, dont il existe des débris au musée de la ville, et l'église Saint-Sauveur de Dinan. Si l'influence de l'école de la Loire est manifeste à Rennes, c'est que des moines avaient été envoyés de Saint-Florent de Saumur à Saint-Melaine. A Saint-Sauveur de Dinan (p. 36), les contreforts de la nef ont forme de colonnes comme dans l'école poitevine; quant à la façade occidentale, il serait difficile de trouver une œuvre plus fidèlement imitée de l'art poitevin que ce portail flanqué de deux fausses arcades, avec ses claveaux décorés chacun d'un motif particulier (p. 44); à quelques détails près, la ressemblance est frappante avec des portails comme ceux de Civray dans la Vienne.

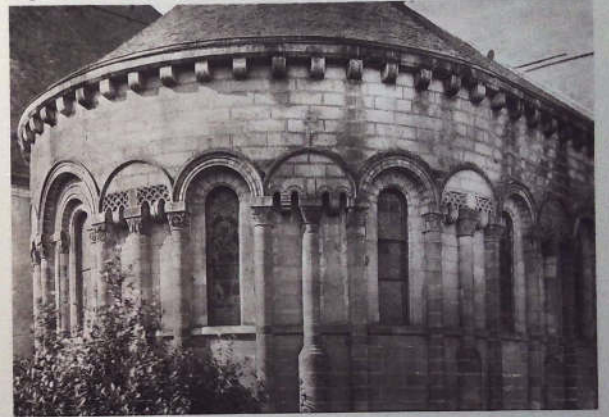
Redescendons vers le Sud; c'est encore aux influences ligériennes et poitevines qu'il convient de rapporter la nef de l'église de Langonnet, le clocher de Saint-Sauveur



Chapiteaux provenant de Quimperlé au musée de Quimper.



de Redon et, au moins partiellement, l'ancienne cathédrale romane de Nantes. A Langonnet, les piliers à quatre colonnettes tangentés sont de type nettement poitevin; ce qui ne rappelle pas le Poitou, mais bien plutôt les églises de la Loire ou de l'Ile-de-France, c'est l'existence de petites fenêtres au-dessus des arcades. A Redon (p. 37), le clocher trapu, dont les trois étages bas forment retrait les uns au-dessus des autres et dont les angles s'arrondissent aux deux étages supérieurs, est à coup sûr très original; mais les piles des arcades du



Quimperlé. Abside de Sainte-Croix.

second étage sont bien poitevines; la silhouette générale rappelle beaucoup celle des clochers de Cunault et de Saint-Jouin-de-Marnes (Deux-Sèvres). Le maître de l'œuvre est allé chercher des inspirations plus loin encore: l'emploi de pierres de deux tons, granit clair et granit brun, indique, sans qu'il y ait d'alternance régulière, une évidente recherche d'effet décoratif par un procédé dont n'usaient pas les hommes du Nord.

De la cathédrale romane de Nantes les architectes du XI^e siècle n'ont laissé parvenir à nous, et encore en fort mauvais état, que la

crypte, dont l'aménagement, ou peut-être seulement la restauration, doit être attribué à l'évêque Benoît de Cornouaille (1072-1112). C'est lui, en tout cas, qui avait fait élever le chœur et la coupole sur pendentifs du carré du transept; or les bases des piles de la crypte offrent des griffes pareilles à celles des piles qui portaient la coupole. Cet évêque Benoît se trouvait en même temps, depuis 1066 environ, abbé de Sainte-Croix de Quimperlé et ce fut précisément sous son abbatiat, en 1083, que, d'après la chronique de Quimperlé, on entreprit la reconstruction de l'église de ce monastère (*restauratio ecclesie Sanctae Crucis*), qu'avait fondé en 1029 le comte Alain Caignard.

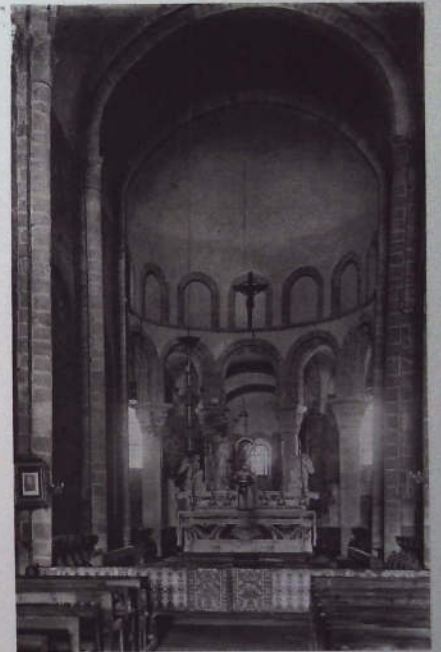
Un monument d'espèce exceptionnelle que celui-là. Par malheur, après avoir éprouvé de graves mutilations aux ^{xv^e} et ^{xviii^e} siècles, il a dû subir une réfection presque complète à la suite de l'écroulement du clocher central en 1862; et les reconSTRUCTEURS n'ont pas laissé de le modifier en plusieurs points. Cepen-

Daoulas.
Nef de l'église.



dant le plan général a été respecté. Au demeurant, deux parties essentielles étaient sorties presque intactes de la catastrophe, la crypte et l'abside. C'est une des rares églises de la France dont le plan en rotonde puisse être considéré comme conçu pour reproduire avec plus ou moins de liberté celui du Saint-Sépulcre. Robert de Lasteyrie n'a pas craint d'écrire qu'avec ses quatre saillies en croix (dont deux — au nord et à l'ouest — ont disparu) elle le faisait penser à certains édifices orientaux.

Sous la coupole centrale, deux arcs doubleaux bandés en diagonale constituent comme une lourde croisée d'ogives ayant ses points de retombée sur quatre très fortes piles que de hautes et minces colonnes garnissent. Les quelques chapiteaux (1) échappés à la catastrophe de 1862 montrent, soit des combinaisons de crossettes et feuillages



Saint-Gildas-de-Rhuis. Le chœur.

(1) Les plus intéressants sont au Musée breton de Quimper (p. 3⁸).



Merlevenez. Intérieur de l'église.

construction ait avancé lentement et que d'ailleurs la dernière main n'ait été mise à la décoration que longtemps après 1083, dans le cours du XII^e siècle. Quoi qu'il en soit, il y a lieu de relever à Quimperlé des rapports incontestables de style avec les parties les moins anciennes de Saint-Gildas-de-Rhuis. Dans la crypte, qui est à trois nefs et couverte de voûtes d'arêtes, l'ornementation très légèrement indiquée des chapiteaux admettrait à la rigueur qu'on l'attribuât à la fin du XI^e siècle : ce sont toujours des crossettes, des enroulements, de

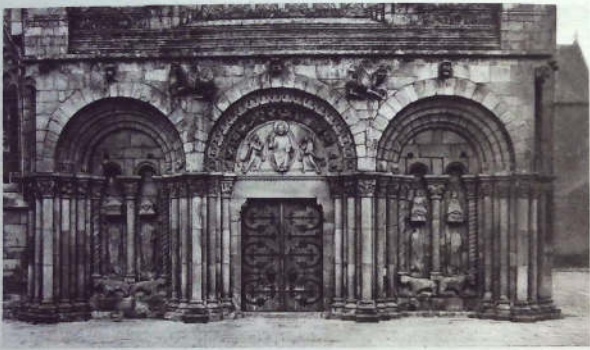
stylisés, analogues à celles qui distinguent les chapiteaux du XII^e siècle de Saint-Gildas, soit des animaux affrontés ou adossés; ces derniers, d'une facture généralement correcte et même parfois gracieuse, semblent confirmer l'impression d'orientalisme que la vue du plan de l'église suggérait tout d'abord. On a peine à croire que la sculpture de ces chapiteaux soit de la fin du XI^e siècle; il se peut que la

petites feuilles stylisées. Quant à l'abside, sa riche parure d'arcades moulurées, de colonnettes et de fenêtres n'a pas son égale en Bretagne (p. 39).

Non moins à part est ce curieux « temple » ruiné de Lanleff, qui fit si longtemps déraisonner les archéologues et dont nous pouvons aujourd'hui avec une quasi certitude fixer la date au premier tiers du XII^e siècle. Lui aussi (p. 43), il comprend une rotonde enveloppée d'un collatéral circulaire, mais c'est une rotonde dessinée par douze piliers portant douze arcades et qui n'a jamais eu de coupole. Certaines recherches de construction, telles que le plan curviligne des arcades, les voûtes d'arêtes établies dans le collatéral sur des travées en trapèze, les arcs d'encadrement des fenêtres dans ce même collatéral contrastent avec le caractère archaïque un peu rude des murailles extérieures. Aucune raison n'en autorise l'attribution aux Templiers, que trop de gens voient vraiment un peu trop partout en Bretagne; le nom de « temple », à Lanleff, semble tout moderne, effet des plus fantaisistes conjectures. D'autre part il semble également



Lanleff. Intérieur de l'église circulaire.



Dinan. Eglise Saint-Sauveur. La façade.

difficile d'y relever aucune particularité exclusivement normande.

La rotonde de Lanleff ne recevait de jour direct que par une petite fenêtre ouverte à l'est. La tendance générale en Bretagne, au XII^e siècle, allait à renoncer à l'éclairage venant d'en haut. A Quimperlé, à Loctudy, à Fouesnant, il existe encore des fenêtres, mais la seconde moitié du XII^e siècle voit s'élever des églises à nef obscure : toute la lumière vient des bas-côtés et du chevet. Tel est un des principaux traits de ces jolies églises, situées toutes dans la partie la plus occidentale de la Cornouaille, à l'ouest de Quimper, que l'on a pu très justement grouper sous la dénomination générale d'école de Pont-Croix. C'est Pont-Croix même (p. 33) qui en possède l'exemplaire le plus remarquable et le plus complet : une longue nef de sept travées et une rangée de quatre arcades au côté nord du



Mevelvenez. Portail roman.



Objetif SOM BERTHOD

DAOULAS. LE CLOITRE.

chœur; le reste de l'édifice a été refait aux XIII^e, XV^e et XVI^e siècles.

Ce type d'églises n'a d'analogue dans aucune des grandes écoles romanes, on croit y voir des influences bourguignonnes, cisterciennes, angevines, poitevines et même normandes et rhénanes. Les arcades, tracées en plein cintre, ont une archivolté moulurée de sept tores, dont les trois du centre, à l'intrados, viennent s'appuyer chacun sur un culot en forme de cornet, l'assemblage des cornets composant une espèce de cône renversé, en encorbellement au-dessus du tailloir. Les archéologues comparent volontiers ces culots à ceux des églises bourguignonnes et cisterciennes; mais c'est d'influence angevine qu'ils parlent en considérant les petites bases en talus au niveau des sommiers et sur lesquelles s'appuient les autres tores. D'autre part, les chapiteaux cubiques et à godrons pourraient faire penser aux écoles normande et rhénane. Enfin l'école du Poitou aurait fourni le plan des piles, lesquelles consistent en un faisceau de quatre ou huit colonnettes tangentes les unes aux autres, donnant en section un quadrilobe ou un polylobe. Voilà bien des influences. Sauf celles de l'Anjou et du Poitou, elles prêteraient à discussion.

Quand même elles seraient établies, l'invention n'en resterait pas moins méritoire d'avoir utilisé tant d'éléments si divers pour en composer un ensemble d'une légèreté si harmonieuse.

La mouluration relativement compliquée des archivoltés, jointe aux formes de certaines bases, semblerait indiquer l'époque gothique, au moins à ses débuts. Mais une brève inscription, relevée dans un autre monument de ce même groupe, fournit indirectement une date antérieure. C'est à Languidou, en Plovan.

Sur le penchant mollement indiqué d'un coteau bas, tout au bord d'un mince filet d'eau qui, à moins de deux kilomètres plus loin, va se perdre parmi les sables incertains de la baie d'Audierne, la chapelle de Saint-Guy, abandonnée depuis la Révolution, n'est plus qu'une ruine pittoresque (p. 21). Sur les fûts brisés des colonnes, sur les chapiteaux découronnés, sur les arcades incomplètes, sur le pignon intact du chevet plat qu'ajoure une baie rayonnante, le lierre marie ses feuilles luisantes aux touffes grises ou vertes des mousses. Les piles ont toutes la même légèreté d'élan, plusieurs le même plan qu'à Pont-Croix. Sur le tailloir d'un chapiteau gisant à terre se lit une inscription en capitales faisant savoir que « le chanoine Guillaume et Ive de Rivesco

édifièrent cette église ». Comme le chanoine Guillaume se trouve mentionné dans le cartulaire de Quimper en 1162 et 1166, sans doute n'est-ce pas trop téméraire de placer vers 1170 la date de la construction.

A Languidou mieux qu'à Pont-Croix — où trop de changements intervinrent dans la suite — nous pouvons juger du plan primitif. Le chevet était plat; à la limite de la nef et du chœur se trouvait bandé un arc triomphal; ni la nef ni les bas-côtés n'avaient de voûte de pierre; des lambris de bois faisaient la couverture. Il est possible qu'à Languidou existât un clocheton monté sur l'arc triomphal. A Pont-Croix il est permis de supposer que, dès la fin du XII^e siècle, s'élevait sur le carré du transept un véritable clocher; du reste, pas plus que les clochers centraux des autres églises bretonnes, ce ne devait être une tour-lanterne; un simple plafond, peut-être une sorte de voûte d'arêtes de bois, le séparait de l'intérieur de l'église.

Dans les édifices un peu soignés, l'usage, au moins dans la Bretagne du Sud, comportait cependant sur le carré du transept une coupole à pendentifs ou à trompes; il en était ainsi à Nantes et à Saint-Gildas; il en est ainsi à Saint-Sauveur de Redon et à Merlevenez (p. 42). Dans cette dernière église, où se rencontrent en un déconcertant mélange les styles poitevin et normand, les arcades et les piles sont de l'extrême fin du XII^e siècle. C'est là qu'il faut observer la dernière expression de l'art roman en Bretagne. Ses chapiteaux historiés des martyres de saint Laurent et de saint Simon, tout pareils à ceux de Saint-Aubin de Guérande, révèlent un sculpteur qui, s'il était breton, avait dû se former dans les pays de pierre tendre que sont la Saintonge et le Poitou. Au contraire, à l'extérieur, sur les archivoltés des portails, à l'ouest et au midi, les rangs de chevrons et de dents de scie décèlent l'influence normande (p. 44 bas). La nef — un peu remaniée au XVI^e siècle — a toujours manqué d'éclairage direct, comme à Pont-Croix, comme dans les églises poitevines. Si le tracé des arcades est en tiers-point, il se pourrait que ce fût aussi à l'imitation de ce que firent les Poitevins de la seconde génération romane; mais, à la fin du XII^e siècle, l'arc en tiers-point se généralisait partout dans les constructions; impossible d'affirmer qu'à Merlevenez il ne doit pas être tenu pour une première manifestation de l'art gothique.

Une remarque analogue s'impose à propos d'un autre monument, un peu antérieur, le seul de son espèce qui se soit conservé dans le

pays : le cloître des Augustins de Daoulas (p. 45). Bâti au nord de l'église, il dessine un carré que bordent des arcades en plein cintre, à rouleau unique, reposant alternativement sur des colonnettes simples et des colonnettes jumelles. Les chapiteaux, couronnés de tailloirs moulurés, offrent sur leurs corbeilles les motifs les plus divers de l'ornementation romane, mais aussi et surtout de larges feuilles d'eau dont la composition sobre et l'allure presque souple font pressentir la libre végétation du XIII^e siècle. Au centre du carré (p. 48) un lavabo ouvre son bassin circulaire, dont le haut rebord étale une garniture complète d'étoiles en creux à six rais qu'interrompent huit masques humains en relief, affirmation de la force des traditions romanes tout à côté de ces chapiteaux où la marque d'une inspiration nouvelle déjà s'est empreinte.



Daoulas. Lavabo du cloître.



La Martyre. Tympan du porche. La Nativité.

CHAPITRE III

L'ÂGE GOTHIQUE

Nous avons vu dans le dernier tiers du XII^e siècle l'art de la Bretagne, jusqu'alors étroitement dépendant de celui des provinces voisines, tendre à l'élaboration et à l'affirmation de caractères personnels. Cette tendance va s'accroître au cours de l'âge gothique, jusqu'au XV^e siècle, époque où, les circonstances politiques et sociales s'y prêtant



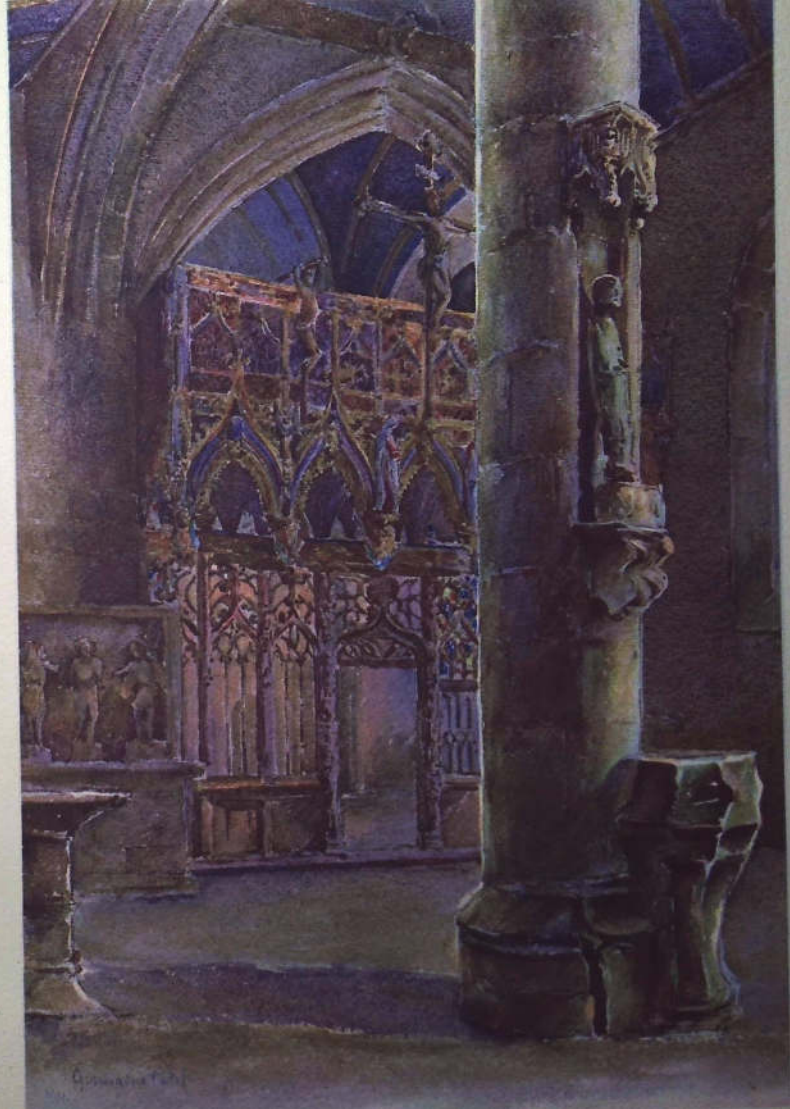
Le Faouët. Jubé de Saint-Fiacre.
Adam et Eve chassés du Paradis Terrestre.

enfin, s'épanouira dans la liberté un art véritablement breton.

A quel moment précis, par quelles voies, par l'action de quels individus, le style gothique pénétra-t-il en Bretagne ? Il est bien malaisé de le dire. La plupart des monuments de la période de transition n'existent plus. De leur côté les textes, du reste fort rares, ne fournissent rien. Tout le développement de l'art au XIII^e siècle a pour point de départ l'emploi d'un mode spécial de voûtement. Les Bretons qui, jusqu'alors, pas plus que les Normands, n'avaient su voûter leurs églises, auraient dû, ce semble, accueillir avec empressement une découverte aussi ingénieuse que celle de la croisée d'ogives. Il n'en fut pas ainsi. Le granit, seule espèce de pierre dont ils pussent disposer, leur parut-il trop lourd, d'une taille trop difficile à faire précise, pour composer des compartiments assez légers ? C'est très croyable. Représentons-nous aussi l'aspect que conservèrent durant tout le moyen âge les plateaux et collines de l'intérieur du pays. Ce n'est pas sans raison qu'on le nommait l'*Ar C'hoat*, le bois. La culture n'y avait encore entamé que faiblement l'épais manteau primitif des futaies et des taillis. Les chênes puissants offraient aux architectes comme aux sculpteurs une matière abondante, commode, à bon marché; ils en profitèrent. Ce qui, même dans les autres régions bocagères, telles que la Normandie, devenait exceptionnel, demeura en Bretagne presque la règle : on continua d'y couvrir de lambris les nefs, grandes et petites, des églises. Granit et bois, tels sont — du point de vue de la matière — les éléments générateurs de plusieurs des traits qui distingueront cet art riche en contrastes, tour à tour fruste et raffiné, si étrangement accordé au rêve mystique, capricieux, hardi, et néanmoins plein de réserve, de la race la plus complexe de l'Occident. Par l'emploi qu'il en fit s'expliquent — nous le verrons — beaucoup de ses insuffisances qui choquent, mais aussi de ses subtilités qui étonnent, de ses charmes auxquels nul jamais ne resta tout à fait insensible.

On pourrait compter en Bretagne les édifices pourvus de voûtes de pierre. En dehors des cathédrales de Dol, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Tréguier, Saint-Pol, Quimper, Nantes, ce sont quelques grandes chapelles, à peu près toutes du XV^e siècle : Notre-Dame-la-Blanche à Guérande, Saint-Aubin dans la même ville, Notre-Dame de-la-Cour en Lantic, Le Minihi-Tréguier, Notre-Dame de Guingamp, Kernascléden, Notre-Dame-des-Fleurs à Languidic, Sainte-Barbe

Hors-texte : LE FAOÛET. INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE SAINT-FIACRE.



du Faouët, Le Folgoët, Locronan, Tronoën, Notre-Dame-de-Bon-Encontre en Saint-Samson. Le voûtement de bois s'accommodait si exactement aux conditions du pays et répugnait si peu au goût des habitants que ceux-ci l'admirent jusque dans de grands monuments où on ne s'y attendrait guère. Il semble qu'il ait été pendant quelque temps admis en principe pour la nef de la cathédrale de Quimper, où aucune liaison n'existe entre les parties basses et les parties hautes, et qui ne reçut ses voûtes qu'en 1488-1493, une cinquantaine d'années après l'achèvement des murs. Considérons d'autre part ce formidable donjon d'Elven qui, aux confins des terres bretonnantes et du « pays gallo », soulève des profondeurs bocagères de l'Arc'hoat (le château s'appelle justement château de l'Argoët) la masse hautaine et en même temps élégante de ses épaisses murailles qu'un rang de mâchicoulis ornés couronne. Château très fort, organisé pour résister à de vifs assauts, il était aussi une maison d'habitation que l'opulente famille des Malestroit avait désirée confortable et belle. Le donjon comprend six étages; contrairement à l'usage ordinaire du reste de la France, pas un seul n'avait de voûtes d'ogives (t. II, page 150).

L'art gothique en Bretagne, ce sera donc surtout par ses aspects secondaires et dérivés, c'est-à-dire par sa décoration, qu'il s'exprimera, et ce sera aussi dans les parties accessoires des édifices, là où la voûte d'ogives, ayant peu de surface à couvrir, était plus facile à faire — c'est dans les porches —, là où elle n'avait aucune raison d'être, mais où le goût du temps pour la ligne verticale pouvait se donner libre cours — c'est dans les clochers. Mais quelle vitalité! En plein règne de Louis XIV, il n'aura pas encore cédé partout.

Cependant il n'apparut guère avant le XIII^e siècle. Il s'introduisit par deux voies différentes; dans le Sud il venait de la vallée de la Loire; dans le Nord il venait principalement de Normandie.

La nef construite à la cathédrale de Vannes sous l'épiscopat de Guéthenoc (1182-1220) comprenait un vaisseau unique divisé en trois grandes travées, que recouvraient des voûtes très bombées, de ce type dit dômical que les constructeurs angevins pratiquèrent avec tant de complaisance et de bonheur (p. 110). La composition de l'ancienne façade, antérieure aux remaniements complets du siècle dernier, ressemblait beaucoup à celle de la cathédrale d'Angers. L'influence du style de

l'Anjou s'était également exercée à la cathédrale de Nantes; elle est encore aujourd'hui manifeste dans le chœur et le carré du transept de Notre-Dame-du-Roncier à Josselin et dans la nef de Saint-Aubin de Guérande. Depuis longtemps déjà, Angers, berceau glorieux de l'empire des Plantagenêts, possédait de florissantes écoles épiscopales que les Bretons fréquentaient en nombre. Ainsi se continuait le courant qui avait été si fort au XII^e siècle. Il s'étendit jusqu'à Saint-Malo, dont la cathédrale a une nef à voûtes dômes (p. 135). Toutefois il ne s'infiltra pas plus profondément. Il rencontrait à Dol le courant de l'art normand, moins original sans doute, mais plus constant, qui finit par l'emporter.

L'église abbatiale de Beauport, près de Paimpol, commencée à l'extrême fin du XII^e siècle, montre dans ses parties les plus anciennes des maçonneries en tuffeau de Caen. C'est le style normand, selon toute apparence, qui dut être employé un quart de siècle environ plus tard à Saint-Brieuc, dont l'évêque Guillaume Pinchon (1220-1234) s'était donné avec une extraordinaire ardeur à la reconstruction de sa cathé-



Langonnet. Salle Capitulaire.

drale; en vain lui représentait-on l'insuffisance de ses ressources; «j'achèverai mort ou vif», répliquait-il. Cet obstiné prélat était un Breton, du diocèse même qu'il gouverna. Malheureusement nous connaissons trop peu le détail de sa vie pendant sa jeunesse pour nous rendre compte de ce que put être sa formation artistique. Dans le développement de l'art breton au XIII^e siècle, il joua certainement un rôle; nous le devinons important sans pouvoir le définir.

Il n'en est pas de même de l'évêque qui occupait alors à Quimper le siège de saint Corentin, depuis 1219, et qui, en 1239, s'employait à augmenter les revenus de la fabrique de sa cathédrale en vue d'une réfection complète de l'édifice. Il avait nom Rainaud (*Rainaldus*). Le chanoine qui, un siècle après, rédigea le catalogue épiscopal, ne crut pas pouvoir le caractériser plus expressément parmi ses prédé-



Saint-Mathieu. Ruines de l'église abbatiale.

cesseurs et successeurs qu'en accolant à son nom l'épithète de *genere francus*, Français d'origine. « Français d'origine », c'est-à-dire, dans la langue du moyen âge, originaire de l'Ile-de-France, du pays qui, s'il n'avait peut-être pas imaginé le principe qui révolutionnait l'architecture, du moins lui avait fait si magnifique accueil, du pays où florissait l'*opus francigenum*, le style français. En 1213 Alix de Thouars, héritière du comté de Bretagne, avait reçu du roi Philippe-Auguste un mari qui était le propre cousin du roi, Pierre de Dreux, surnommé Mauclerc. C'était rattacher très étroitement à la couronne un grand

fief jusqu'alors entraîné dans le mouvement de la politique anglo-normande. Pierre de Dreux ne manqua pas d'y introduire des Français; ainsi Rainaud devint évêque de Quimper et chancelier du duc. En 1231, d'accord avec le seigneur de Fouesnant, Rainaud donnait l'église Saint-Thomas de Bénodet à l'abbaye de Daoulas pour y fonder un prieuré. Fait insignifiant en apparence; seulement l'église de Bénodet, reprise au XVI^e siècle et agrandie au XIX^e, a conservé dans le cœur des fragments de gothique ancien, notamment, percée dans le chevet plat, une fenêtre de tracé



Le Faouët.
Chapelle Sainte-Barbe.



Perros-Guirec.

très significatif (1), c'est exactement le tracé des fenêtres hautes de la cathédrale de Chartres, exécutées vers 1210. L'action personnelle de Rainaud — on le doit croire — se trahit ainsi; par lui le style français s'introduisit au cœur de la Basse-Bretagne, jusqu'en Cornouaille. Dans quelques années les maîtres de l'œuvre de Quimper, travaillant pour un évêque « français », s'inspireront, quoiqu'avec maladresse, de ce qui avait été fait à Chartres et à Reims.

A l'extrémité du Léon, dans une zone soustraite à l'action immédiate de Rainaud, mais dans une église monastique, ouverte par conséquent aux influences extérieures, à Saint-Mathieu-de-Fin-de-Terre, les premières travées de la nef ont de grosses piles cylindriques, dont les chapiteaux à tailloirs carrés et à crochets — quelques-uns en portent un double rang — indiquent le début du XIII^e siècle (p. 53). De la pierre calcaire entre dans la maçonnerie de cette église, qui a fort bien pu être élevée par d'autres que par des Bretons. La forme cylindrique des piles fait penser à l'Ile-de-France plus qu'à la Normandie. Toute

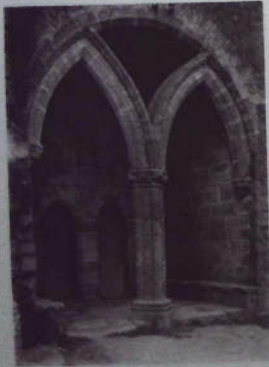
(1) Deux lancettes simples, jumelées, qu'une rose à redents surmonte, dans l'axe d'un meneau bâti.

cette nef de Saint-Mathieu, même après les retouches qu'elle reçut au début du XIV^e siècle, était couverte d'un lambris ou même peut-être d'une simple charpente apparente; il ne fut mis de voûtes d'ogives que sur le chœur et sur le transept, et pas avant le XIV^e siècle.

A la rigueur il est permis d'attribuer aux premières années du XIII^e siècle la croisée d'ogives établie au carré du transept de Notre-Dame de Kernitron en Lanmeur; le profil des nervures y offre un méplat entre deux tores. Les voûtes des bas-côtés et du déambulatoire de Brélevenez peuvent remonter à peu près à la même époque. Mais c'est à deux constructions



Lanmeur.
Chapelle de Kernitron. Le porche.



Rospenden. Le porche.

monastiques qu'il faut demander les seules voûtes que la Basse-Bretagne ait incontestablement gardées de la première grande période gothique, à l'abbaye de Langonnet (p. 52) et à l'abbaye de Saint-Maurice ou de Notre-Dame de Carnoët; leurs salles capitulaires, heureusement conservées, appartiennent au type le plus habituel : deux nefs de trois travées chacune, avec deux fines colonnes sur la ligne médiane. La plus ancienne, celle de Langonnet, ne semble

pas de beaucoup antérieure à 1250; celle de Saint-Maurice, qui a des tailloirs arrondis, date probablement de la seconde moitié du siècle. Toutes deux constituent des œuvres fort remarquables, mais exceptionnelles; elles font figure d'immigrées. Notre-Dame de Langonnet et Saint-Maurice étaient des abbayes cisterciennes. Ainsi les religieux bénédictins et cisterciens apparaissent-ils, avec l'évêque Rainaud, comme les introducteurs de l'art gothique dans cette Bretagne occidentale, où il devait obtenir une incroyable vogue et si fidèle.



Pont-Croix. Le porche.

Toutefois, jusqu'à la fin du XIV^e siècle, il s'y développe lentement, sous l'influence très accusée de l'école normande. A l'imitation de celle-ci, les Bretons prennent définitivement goût aux chevets plats, d'exécution plus facile avec le granit que les chevets polygonaux. Ce plan restera en usage jusqu'au XVI^e siècle dans toutes les chapelles; il est aux XIII^e et XIV^e celui des cathédrales de Dol et de Saint-Malo, celui des églises de Beauport, de Saint-Mathieu, de Notre-Dame de Guingamp. Aux Normands les Bretons empruntent aussi certains



Kernascléden. Façade méridionale.

profils d'arcades, tel ce méplat entre deux cavets qu'on voit à Dol et à Saint-Pol-de-Léon; ils empruntent — dans les grands édifices — le bandeau de feuillage tendu horizontalement au-dessus des arcades, la galerie de circulation ménagée à l'étage des fenêtres hautes, les grandes baies en tiers-point tenant lieu de roses, les petites traverses recoupant les longues baies des clochers, la forme économique de ces remplages où la même ouverture de compas sert à dessiner les petits arcs et les grands; ce dernier élément d'emprunt passera jusque dans les moindres chapelles et demeurera pratiqué en Bretagne plus longtemps qu'en Normandie.

De l'apport normand il ne faut pas séparer l'apport anglais. A lui sont dus les piliers polygonaux et les chapiteaux moulurés de Tréguier (p. 134) et du Kreisker, à lui les chapiteaux à corbeille nue et taillor arrondi qui apparaissent dès la fin du XIII^e siècle à la cathédrale de Quimper (extérieur du bas-côté nord du chœur) et à Redon et qu'on trouve encore au XIV^e, voire dans les premières années du XV^e siècle, à Guingamp et à Tréguier (p. 134).

Comment ne pas noter dès maintenant la faveur qui s'attache

à certains motifs d'art ? Elle se fera remarquer encore plus nettement à mesure que l'art breton s'affranchira davantage. Qu'on ne se presse pas de crier à l'ignorance ni même à la routine; la nature si rétive du granit ne permettait pas aux ouvriers de passer aisément d'une mode à une autre; volontiers ils s'en tenaient à ce qu'ils avaient toujours vu faire et qui, très souvent, leur plaisait. C'est une erreur de croire que pour dater les monuments bretons il faille tenir compte d'un retard de cent ans; ce système — dont on a beaucoup usé — est en vérité trop commode; il ne vaut rien. Un seul exemple suffira : les moulurations toriques relevées d'un filet en saillie passent pour n'être apparues partout que vers la fin du XIII^e siècle (quelques archéologues naguère voulaient les dater toutes du XIV^e). Or il s'en trouve à la cathédrale de Quimper sur des arcades qui remontent selon toute probabilité à la période de 1250-1270. Dans le retard de l'art breton, qu'on ne saurait non plus contester toujours, la part de la volonté ou, si l'on veut, du génie personnel est très grande : manifestation plastique d'un vieil esprit d'indépendance; la Bretagne n'est pas « snob ».



Kernascléden. Le chevet.



Kernascleden. Le porche.

dans les toutes premières années du XIV^e, nous reconnaissons ce même type. Assurément l'ornementation des chapiteaux s'est accommodée aux habitudes gothiques; mais l'économie générale de la structure n'a pas varié.

Il ne subsiste plus en Bretagne assez d'édifices de ce premier âge gothique pour nous permettre de définir tout ce qu'ils pouvaient présenter de spécifiquement régional. Par l'élévation et le plan les plus grandes églises rappellent, à tout prendre, celles de Normandie; à

C'est par un effet de cette belle indifférence aux caprices du jour que, tandis que les influences normandes et anglaises gagnaient et se faisaient sentir plus ou moins partout, la Basse-Cornouaille ne renoua pas avant le XIV^e siècle avancé aux légères piles polylobées et aux fines arcades que le pays de Pont-Croix avait commencé de connaître vers 1170. A Lambour près de Pont-l'Abbé et à Kerinec en Poulan au XIII^e siècle, dans le chœur de Pont-Croix à la fin du XIII^e ou



Kermaria-Nisquit en Plouha. Danse macabre.

Redon, dans le chœur, il existe même un triforium à claire-voie. Toutefois, à un examen approfondi, on découvre des détails : ainsi, à Redon, à Brélevenez, à Tréguier, à Guingamp, l'agencement, vraiment particulier, de certains chapiteaux à tailloir arrondi (1). Par dessus tout, ce qui frappe, c'est — dans les édifices de moyennes ou petites proportions — l'absence de fenêtres au-dessus des arcades; c'est aussi, en général, l'importance insolite que prennent les porches. Peu à peu

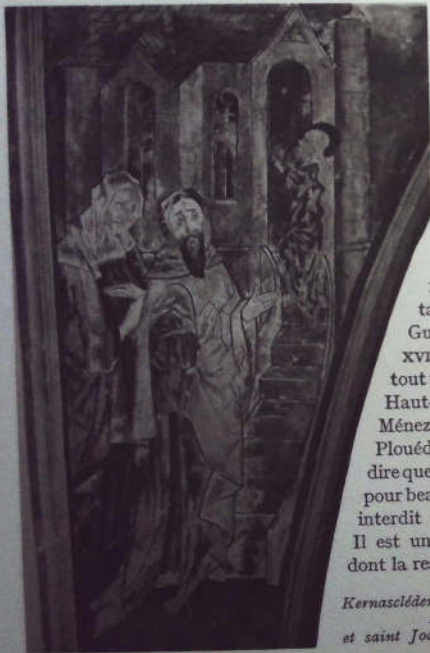


(1) Le tailloir, qui fait corps avec la corbeille et son astragale, se distingue par un gros bourrelet bordé d'une mince baguette et séparé par une gorge profonde d'un second rang de moulures, formé lui-même d'une baguette et d'un filet qu'un congé relie à la corbeille du chapiteau.

Kernascleden. Danse macabre.

des formules se précisent, se fixent. Elles auront la vie longue, au demeurant sans rien de tyrannique. Elles s'adapteront aux nécessités locales, et d'une telle adaptation naîtra, à la fin du xv^e siècle, l'improvisation la plus charmante : ce sera, réduite à un transept et à un chœur voûtés d'ogives, Sainte-Barbe du Faouët, vertigineusement assise dans l'anfractuosité de sa roche à pic, au-dessus d'un tumulte de ronces, de petits chênes et d'eaux vives, dans un lacs d'escaliers capricieux et de ponceaux à balustres (p. 54).

Il peut se faire que la pratique de ce que les archéologues appellent



*Kernascleden. Peinture de la voûte.
La Vierge, sainte Anne
et saint Joachim.*

parfois la « nef obscure » se ressent des traditions poitevines. Il est vrai qu'en Poitou les bas-côtés montent jusqu'à la même hauteur que la nef; mais le fait n'est pas sans exemple en Bretagne; au xv^e siècle il se constate dans le chœur de Guingamp; aux xvi^e et xvii^e il persistait dans tout un groupe d'églises du Haut-Léon, à Plounéour-Ménez, à Loc-Eguiner, à Plouédern. Ce n'est pas à dire que, pour ce point comme pour beaucoup d'autres, il soit interdit de regarder ailleurs. Il est un pays outre Manche dont la ressemblance avec notre

Bretagne est extrême et dont la population, de même origine que les Bas-Bretons, resta jusqu'à l'implantation définitive de la Réforme en relations fréquentes avec eux. Il s'agit de la Cornouaille anglaise, du *Cornwall*. Or, en Cornwall, les églises anciennes, du reste beaucoup moins belles que celles de Bretagne, ne présentent que très rarement des ouvertures percées sur la nef au-dessus des arcades; de plus la majorité d'entre elles possèdent



*Kernascleden. Peinture de la voûte.
Jésus au milieu des docteurs.*

trois nefs de hauteur égale. Voilà qui autorise à supposer une conception personnelle, commune aux deux groupes bretons des deux côtés de la mer.

Les porches donnent lieu à des observations analogues. Tandis que dans le reste de la France ils tendent à passer de mode, en Bretagne, au contraire, ils deviennent dans les églises paroissiales et tréviales (1)

(1) Une trêve est une paroisse de second ordre, détachée d'une grosse paroisse primitive. Une bonne moitié des paroisses bretonnes actuelles étaient des trêves.



Kernasclédén. Intérieur de la chapelle.

voissures se trouve assez poussée, les architectes s'en tiennent là; l'idée du grand porche constituant un monument à part n'avait pas encore pris consistance. C'est à la fin du XIII^e siècle ou dans les débuts du XIV^e que cette idée se réalise et, là encore, il semble bien que nous devons voir une création purement bretonne, car en Cornwall aussi existent des porches monumentaux; tout comme en Bretagne, ils sont le plus souvent construits au sud de l'église.

A Calan, dont l'église est en partie romane, existe tout le long du mur méridional, jusqu'au transept, un portique formé de huit colonnettes reposant sur un muret et soutenant directement une

une annexe comme nécessaire. A l'époque romane ils y étaient inconnus; elle ne nous a laissé que de simples portails. A Kernitron de Lanmeur (p. 56 haut), à Perros-Guirec (p. 55), à Merlévenez (p. 44), ces portails s'ouvrent sur le flanc méridional de l'édifice, ce qui déjà annonce une particularité qui deviendra très courante et en quelque sorte distinctive de l'art breton; mais, au XII^e siècle, la saillie faite sur le nu du mur est encore bien faible et, si l'ornementation des pieds-droits et des

charpente. Il y a lieu de croire que ce portique, dans son état actuel, date seulement de 1425; mais on peut aussi se demander s'il n'en reproduit pas un de l'époque romane. En tout cas il semble bien que les plus anciens exemples de porches de pierre se trouvent à la cathédrale de Saint-Pol, qui en possède deux. L'un (p. 123), en avancée sur la façade occidentale, est voûté d'une croisée d'ogives et surmonté d'une plate-forme que borde une balustrade à quadrilobes; il peut dater de la seconde moitié du XIII^e siècle. L'autre, ouvert au droit de la quatrième travée de la nef, du côté sud, appartient comme le bas-côté à une époque un peu plus récente; il comprend jusqu'à trois

travées, pourvues chacune d'une croisée d'ogives; des remaniements importants y ont été apportés vers 1440, surtout en ce qui regarde la décoration; mais, dès l'origine, avaient été ménagées à l'intérieur, contre les murs latéraux, des niches à dais destinées à recevoir des statues d'apôtres. C'est déjà le véritable porche breton. Encore du XIV^e siècle, un peu plus ré-



Le Faouët. Chapelle Sainte-Barbe. Le chœur.



Objectif SOX BERTHOIS

LE FAOÛET. CHAPELLE SAINT-FIACRE. LE JUBÉ.



Objectif SOX BERTHOIS

LAMBADER. LE JUBÉ.

cent sans doute, doit être le porche de Rosporden (p. 56 bas). Lui aussi s'ouvre vers le sud et il est voûté d'ogives, mais il ne comprend qu'une travée unique et n'était pas prévu pour abriter des statues.

Il n'y en a jamais eu non plus sous ce fantastique porche de Pont-Croix (p. 57), dont l'arcade au tympan ajouré semble écrasée par un énorme gâble que flanquent deux autres, plus petits et plus aigus, juchés sur les larges montants du portail. A Pont-Croix la décoration, faite de roses où se pressent les trèfles et les quadrilobes, est d'une exubérante fantaisie; les quadrilobes et les trèfles s'y trouvent inscrits dans des rectangles et triangles à côtés convexes,

tandis que dans l'à-jour du tympan deux soufflets s'allongent. Nous sommes parvenus à la première moitié du xv^e siècle; l'art, en Bretagne, vient de commencer une carrière nouvelle, que les productions des âges antérieurs ne donnaient pas à présager.

Un grand changement s'est en effet produit dans les conditions politiques et économiques. Le duché devient



Locronan.
Façade occidentale.



Locronan. Le chevet.

une puissance qui affecte toutes les allures d'un état indépendant. Le duc prête au roi l'hommage simple, debout, l'épée au côté; dans les ordonnances il parle de ses droits « royaux »; en 1490 la duchesse Anne traite d'égal à égal avec l'empereur et consent à l'accepter pour mari. Les Bretons, au cours de la lutte où ils ont un instant servi d'enjeu entre la France et l'Angleterre, ont pris conscience de leur caractère et en quelque sorte de leur nationalité; ils demandent moins à leurs voisins et s'inspirent davantage de leurs traditions originales.

Ajoutez que cet état presque indépendant est un état prospère. Là-dessus l'accord de tous les témoignages est décisif. Dans le temps même où la France retombe en proie à « la très grant désolation et misère pitoyable » de la guerre étrangère et civile, la Bretagne, tranquillement, continuellement, sûrement, panse ses plaies, refait ses forces, s'enrichit. Écoutons l'historien Alain Bouchart : « Le peuple, écrivait-il vers l'an 1500, y estoit riche et plein de bien, tellement que l'on



Le Folgoët. Le jubé.

n'eüst trouvé si petit village où il n'y eust eü foison de vaisselle d'argent ». Son contemporain le poète Jean Meschinot lui fait écho, célébrant « duché sans pair, Bretagne plantureuse ». Depuis 1397, date de la restitution de Brest par les Anglais, jusqu'aux guerres de la Ligue, la paix se maintint presque sans interruption; quelques coups de force de corsaires, suivis d'énergiques représailles, les querelles des Montfort avec les Penthièvre, voire la guerre malheureuse de l'Indépendance en 1489-1491, ce ne sont que remous de surface, émotions brèves; le pays en ressentit à peine les effets.

Une grande figure de souverain féodal se présente dès le début de cette période glorieuse : Jean V (1399-1442), le premier dans cette série de ducs vraiment nationaux qui s'achève en la personne de



Le Folgoët. Statue de sainte Marguerite.



Locronan. Tombeau de saint Renan.

plaisait à toutes les belles choses, recherchait les étoffes éclatantes, les pièces de fine orfèvrerie. Dans son trésor de Nantes, il avait réuni quantité de pierreries, de bijoux d'or, de tableaux d'émail, de vaisselle d'or et d'argent.

Autant que l'éclat des pierres précieuses, il goûtait la magnificence des belles églises. « Non pareil en largesses », comme chantaient les poètes, il faisait volontiers bénéficier de ses libéralités les chapitres, les collégiales et les paroisses. Le zèle avec lequel il favorisait des entre-



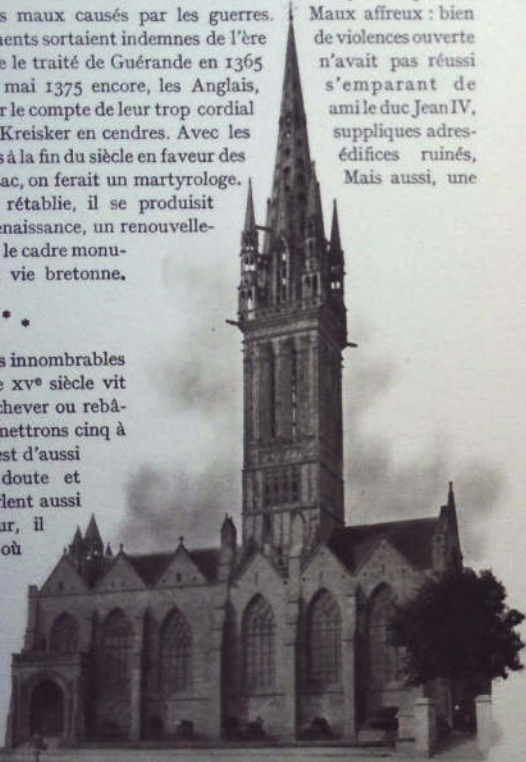
Locronan. Mise au tombeau.

la reine Anne. Par sa diplomatie avisée, souple, mobile il sut assurer à son peuple paix et commodité. Il fit davantage. Il aimait le faste et les arts. Formé à l'opulente cour de Philippe de Bourgogne, où il avait passé plusieurs années de sa jeunesse, il se

prises telles que la reconstruction de Saint-Pierre de Nantes, l'achèvement de Saint-Corentin de Quimper et de Notre-Dame du Folgoët ne pouvait que stimuler dans tout le duché l'ardeur déjà vive pour la réparation des maux causés par les guerres. Peu de monuments sortaient indemnes de l'ère en 1340 et que le traité de Guérande en 1365 à clore. Le 3 mai 1375 encore, les Anglais, Saint-Pol pour le compte de leur trop cordial mettaient le Kreisker en cendres. Avec les sées aux papes à la fin du siècle en faveur des brûlés, mis à sac, on ferait un martyrologe. Mais aussi, une fois la paix rétablie, il se produisit comme une renaissance, un renouvellement de tout le cadre monumental de la vie bretonne.

Parmi les innombrables églises que le xv^e siècle vit construire, achever ou rebâtir, nous en mettrons cinq à part. S'il en est d'aussi belles sans doute et certes qui parlent aussi clair au cœur, il n'en est pas où les Bretons de la fin du moyen âge aient plus parfaitement réa-

*Saint-Pol-
de-Léon.
Le
Kreisker.*



LE FOLGOËT. FAÇADE DE LA COLLÉGIALE.

Objectif SON BEBROT



La collégiale du Folgoët.

lisé leur idéal d'art : Kernascléden dans l'ancien évêché de Vannes, Saint-Fiacre du Faouët aux confins du même évêché, mais dans celui de Cornouaille, Locronan en pleine Cornouaille, Le Folgoët et le Kreisker dans l'évêché de Léon. Kernascléden et Le Folgoët, nées de la dévotion à Notre-Dame, n'appartiennent que depuis le siècle dernier à des paroisses. Elles sont, surtout la seconde, les créations de la piété de grandes foules. Toutes les classes sociales ont aimé ces sanctuaires, ont uni leurs efforts pour les faire dignes de « Madame Marie ». La faveur des plus grands personnages, dont le souvenir y flotte encore, ne leur a pas fait perdre cependant leur caractère d'œuvres populaires. Loin de tout château puissant, de toute cité populeuse, ce sont églises de campagne. A l'exception probablement des peintures de Kernascléden, les maîtres d'œuvre et les ouvriers qui les donnèrent à des paysans se trouvaient être ceux-là qui besognaient aussi pour les églises paroissiales, pour les toutes petites et basses chapelles de pardons, encloses dans l'écrin vert des grands bois.

Posée à la lisière de la sombre forêt de Pont-Callek, la chapelle de Notre-Dame de Kernascléden ne semble-t-elle pas se dérober

elle-même aux profanes curiosités du monde ? Le fait est que, pour aller la chercher, dans la solitude de ces halliers et de ces landes, il fallait le vouloir d'une volonté expresse. Et c'est une merveille. Le sol où elle s'élève avait été donné par les Rohan, maîtres de presque toute la zone intérieure du Vannetais. En 1430, année qui peut être tenue pour celle où la construction de l'édifice actuel fut entreprise, le vicomte Alain IX établissait deux chapelains perpétuels pour le service du sanctuaire. Sa sollicitude ne se borna certainement pas à cet établissement. Un rare souci de perfection éclate dans l'aspect d'ensemble et dans les détails. Tout ce que leur inspiration, leur talent, leur conscience professionnelle pouvaient suggérer aux artisans du temps fut mis en œuvre. Cela dut coûter très cher; les contributions du menu peuple, dans cette région qui fut toujours une des moins florissantes de la Bretagne, n'y eussent pas suffi. Un écu mi-parti de Bretagne et de France, sculpté à l'une des clefs de voûte, dénonce assez l'intervention de la famille ducale; il ne peut désigner que Jeanne de France, fille du roi Charles VI, épouse du duc Jean V.



Penmarc'h. Chevet de l'église Saint-Nonna.

Cependant en 1433, date de la mort de la duchesse, les voûtes de pierre n'existaient toujours pas; une inscription encastrée dans le mur du bas-côté nord du chœur nous apprend qu'elles ne furent posées qu'en 1464.

Ceux qui les posèrent s'appelaient P. et J. Le Bail. Faut-il ajouter qu'ils étaient bretons? Nous ignorons malheureusement si ce sont eux qui bâtirent la chapelle même, que l'évêque de Vannes, Yves de Pontsal, vint solennellement consacrer le 2 septembre 1453. Quoi qu'il en soit, le monument est bien conçu dans la ligne de la tradition que nous avons vue se former peu à peu (p.



Redon. Clocher de Saint-Sauveur.

58, 59, 60, 64). Il comprend une nef de trois travées, flanquée d'un collatéral unique au nord, un transept, un chœur de trois travées que bordent deux bas-côtés. Nef et chœur sont également privés d'éclairage direct, sauf par la grande fenêtre, « la maîtresse vitre », du chevet.



Merlevenez.

ces églises à nef obscure, les arcs-boutants font défaut; ils se trouvent rendus superflus par la disposition des bas-côtés, presque aussi hauts que la nef et contrebutés par d'énormes contreforts.

L'extérieur, tout au moins vu du côté du sud et de l'ouest, est d'un grand charme. Clocher très fin de la façade occidentale, pinacles à fleurons semés à profusion comme autant de clochers plus petits sur tous les contreforts, délicats réseaux

Guingamp. Le clocher.



Le chevet est plat; le grand mur qui le constitue s'amortit en un large pignon, dont les rampants descendent sans brisure depuis le sommet jusqu'aux murailles extérieures des bas-côtés. Les voûtes sont à compartiments d'ogives, sans aucune lierne dans la nef, avec de simples liernes transversales dans le chœur. Comme c'est le cas de toutes



Rospenden. Le clocher.

(p. 60); douze statues d'apôtres y occupent des niches qu'encadrent des colonnettes et des rangs de feuilles frisées; la porte extérieure, dont l'arc en tiers-point n'est que segmentaire, se distingue par son tympan ajouré, son linteau garni de feuillages et son arc inférieur en plein cintre; des pampres s'y alignent, dans les intervalles des moulures et des minces colonnettes, au long des montants, dans les intervalles aussi des trois voussures supérieures, de la voussure inférieure en plein cintre, de la moulure en accolade dont le fleuron domine le tout : composition très originale qui fut imitée peu après au porche septentrional de Notre-Dame-de-l'Assomption (Saint-Michel) de Quimperlé (1).

(1) Mais à Quimperlé l'arcade inférieure est double.

de pierre des deux roses, guirlandes de feuillage, festons des portails, mouchettes des balustrades, pignons aigus du croisillon et du grand porche; c'est, dans une harmonie de lignes que rien ne dérange, la décoration la plus fleurie qui se puisse imaginer sans surcharge. Deux porches se trouvent appliqués au flanc sud; l'un, d'une seule travée, ménagé à l'est du croisillon, entre celui-ci et un contrefort. L'autre à l'ouest, beaucoup plus grand, comprend deux travées voûtées d'ogives

Cette jolie chapelle de Kernascléden a eu la chance, bien rare en Bretagne, de recevoir, et dès le xv^e siècle, une décoration picturale très remarquable (p. 61 bas, 62, 63). Un artiste de grand talent, qui est en même temps un critique averti, a pu écrire qu'il subsiste là, dans le transept et le chœur, « un des ensembles les plus complets, les mieux conservés et les plus caractéristiques de la vieille peinture française » (1). Dans le bras nord du transept se voient huit anges musiciens, dessinés sans détails inutiles, avec autant de raffinement que de grâce. La Résurrection du Christ occupe l'arc triomphal, tandis que, sur les compartiments des voûtes et sur les parties de murailles qui surmontent

(1) Maurice Denis.

Noyal-Pontivy.
Le clocher



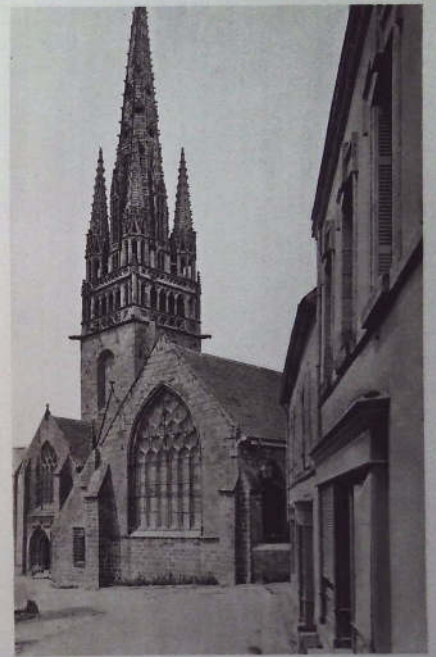
les grandes arcades, se déroulent, racontés d'après les Évangiles apocryphes, les épisodes essentiels de la vie de la Vierge et de son Fils. Malgré un peu de confusion en quelques parties, toutes ces peintures sont intéressantes; celles du nord, consacrées à la Vierge, l'emportent cependant, surtout le Mariage, l'Annonciation et les Funérailles. Sur cette dernière, quatre soldats s'agenouillent ou s'inclinent au passage du cercueil porté par les apôtres; leurs mains amputées sont restées collées au cercueil. Ce sont les soldats qui, sur l'ordre du grand prêtre, ont voulu se saisir du corps pour le brûler; interprétation très libre d'un récit des apocryphes que les maîtres des cathédrales du XIII^e siècle se plaisaient à raconter. Ni dans cette scène, ni dans les autres, aucun détail d'architecture ou de mobilier ne rappelle les choses d'Italie. L'œuvre appartient tout entière au moyen âge français.

Vers 1912 ont été mis au jour sur les murailles du croisillon sud de larges fragments d'une danse macabre (p. 61 bas) et d'une vaste représentation de l'Enfer. Les divers instruments de torture transmis à l'imagination dramatique du XV^e siècle par les traditions orientales et grecques s'étaient au pied d'un grand arbre —

*Saint-Jean-du-Doigt.
Le clocher
et la
fontaine.*



l'arbre du bien et du mal — sur lequel des réprouvés subissent le supplice du pal. Dans le bas se lit une suite de maximes qui ne semblent pas différer de celles qu'on voyait inscrites à Paris au cimetière des Innocents. Assurément, cette danse macabre n'a jamais eu, ne fût-ce que du fait de sa disposition un peu resserrée, l'ampleur si expressive de celle qui, à la chapelle de Kermaria-Nisquit en Plouha, développe en un saisissant défilé les quarante-sept figures de ses couples sinistres tout le long des murs de la nef (p. 61 haut). Mais les peintures de Kernascléden restent supérieures par les mérites de l'exécution. Eurent-elles pour auteurs des hommes du pays? Reconnaissons qu'on en doit douter. N'affirmons pas que ce soit impossible. La Bretagne de jadis possédait beaucoup plus de peintures murales que l'état présent des monuments ne le laisserait croire; l'humidité, fléau de cette terre de granit, les a rongées, ou bien, hors d'état de les faire réparer quand il le fallait, des fabriciens



Pont-Croix. Le clocher.



Hennebont. Le chevet.

très vieille légende fait des deux chapelles deux sœurs, quasiment deux jumelles; elles auraient été construites en même temps. L'entreprise parfois semblait aux ouvriers singulièrement difficile; leurs outils y suffisaient mal. Mais les anges les aidèrent. Le travail cessait-il sur le chantier de Kernasclédén, ils transportaient les outils à Saint-Fiacre; l'heure du repos sonnait-elle à Saint-Fiacre, les outils reprenaient non moins miraculeusement le chemin de Kernasclédén. Poétique façon de déclarer l'une et l'autre église également marquées d'une empreinte céleste, de rappeler aussi que certains ouvriers s'employèrent pour toutes deux. A vrai dire il ne dut pas y avoir échange, passage immédiat

les ont recouvertes d'un badigeon.

La magnificence de la chapelle de Kernasclédén ne manqua pas de provoquer aux alentours l'admiration et, dans la mesure du possible, un désir d'imitation. Témoin la charmante chapelle de Notre-Dame-des-Fleurs de Languidic, un peu froide, malheureusement, aujourd'hui qu'elle a perdu ses anciens vitraux. Témoins surtout Saint-Fiacre du Faouët (p. 84).

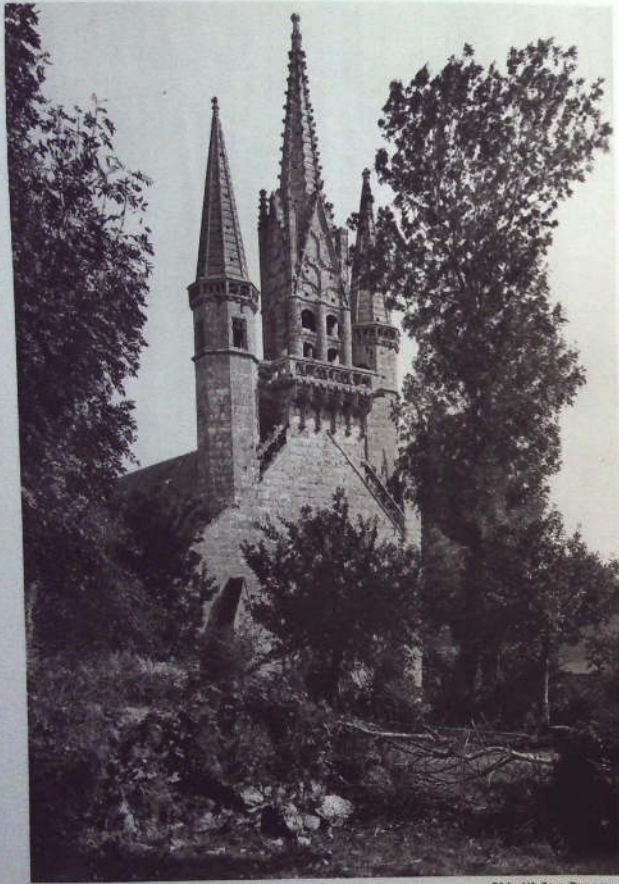
Kernasclédén, Saint-Fiacre, une

de l'une à l'autre. La chapelle de Saint-Fiacre est un peu plus jeune, elle est moins grande, d'une structure moins raffinée que sa noble rivale. Comme la plupart des chapelles, elle n'a qu'un seul bas-côté, au nord, et on ne lui a jamais donné les voûtes d'ogives dont apparaissent les amorces dans le chœur, à la croisée du transept et dans le croisillon. Cependant, à la réserve de quelques reprises exécutées au *xvii^e* siècle dans le bas-côté et dans le chœur, le gros œuvre devait être terminé pour 1480. N'exigeons pas trop de ces architectes paysans. La beauté de Saint-Fiacre est faite de son charme rustique, de son clocher à balcon et tourelles (p. 84), de son porche voûté, de ses vitraux (t. II, p. 136 bas), de son mobilier de bois sculpté et peint. Mais ses vitraux valent ceux de bien des cathédrales et, dans le mobilier de bois, il y a une pièce de premier ordre, le jubé (p. 49 bas, hors-texte en face de la p. 50, p. 66).

Une clôture à jour et une galerie qui la domine sur toute sa longueur en forment les deux éléments essentiels. Sur la face occidentale, à gauche, sur un écu, une inscription nous apprend que « l'an mil quatre vingt fut faict cest heupvre par Oliv[er] Loergan ».

Quimperlé.
Ensemble vu
du sud-est.





LE FAOÛET. CHAPELLE SAINT-FIACRE.

Objectif SOM BERTHOZ



PLEYBEN. LES CLOCHERS.

Objectif SOM BERTHOZ

Tourné vers la nef, un crucifix mince se dresse au-dessus du parapet de la galerie, à laquelle s'appliquent les croix où les corps des larrons se tortillent. Six arcades en accolade, à raison de trois de chaque côté, flanquent la porte centrale, qu'encadrent des rinceaux, des statuettes



Grâces.

et des pampres; trois arcades plus petites subdivisent chacune les plus grandes; un prodigieux filigrane garnit les écoinçons supérieurs et tous les soufflets. Sur la frise, tout animée de figurines, le profane se heurte au sacré dans une promiscuité d'une fantaisie déconcertante. Auprès du Christ qui sort du tombeau, quelle surprise d'apercevoir le renard prêchant aux poules, le renard pris par les poules, le renard supplicié! Plus riche encore peut-être est la décoration de la galerie, qui porte sur deux rangs de cinq petites voûtes d'ogives. A chacune des voûtes correspond vers l'extérieur une arcade à lancette, doublée d'une accolade dont le fleuron jaillit jusqu'au sommet du parapet, tandis que chacun de ses côtés, conjugué avec celui de l'arcade voisine, vient s'achever sur une

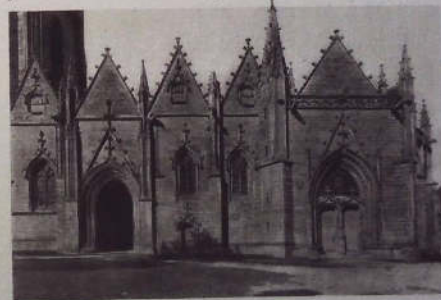
sorte de clef pendante, où folâtrent des marmousets en liesse, des chats et des canards. Des statuettes plus grandes et d'une facture généralement plus fine, sont logées dans les écoinçons. Sur la face occidentale, c'est l'Annonciation, la Vierge au Calvaire, Adam et Eve chassés du Paradis terrestre (p. 49 bas), l'ange et le serpent, Satan dans les feuillages; sur l'autre face, un paysan qui porte un mouton, un autre paysan cueillant des pommes, un ivrogne tenant un baril et vomissant un renard, deux amoureux en promenade. Les doubles festons des arcades et la dentelle jetée avec une invraisemblable ingéniosité de dessin sur toutes les surfaces pleines font à cette population si vivante le plus joli cadre du monde. Le jubé de Lambader, en bois lui aussi, et daté de 1481, a plus de régularité, de correction de lignes, en quelque sorte de gravité religieuse (p. 67). Mais nul sculpteur breton ne fit jamais

sorte de clef pendante, où folâtrent des marmousets en liesse, des chats et des canards. Des statuettes plus grandes et d'une facture généralement plus fine, sont logées dans les écoinçons. Sur la face occidentale, c'est



Vitré. Eglise Notre-Dame.

l'Annonciation, la Vierge au Calvaire, Adam et Eve chassés du Paradis terrestre (p. 49 bas), l'ange et le serpent, Satan dans les feuillages; sur l'autre face, un paysan qui porte un mouton, un autre paysan cueillant des pommes, un ivrogne tenant un baril et vomissant un renard, deux amoureux en promenade. Les doubles festons des arcades et la dentelle jetée avec une invraisemblable ingéniosité de dessin sur toutes les surfaces pleines font à cette population si vivante le plus joli cadre du monde. Le jubé de Lambader, en bois lui aussi, et daté

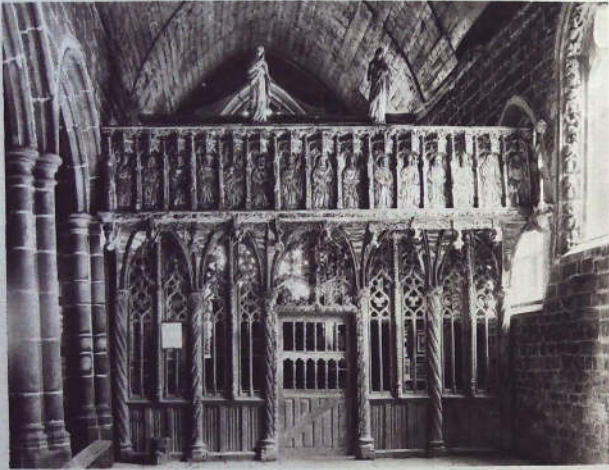


de 1481, a plus de régularité, de correction de lignes, en quelque sorte de gravité religieuse (p. 67). Mais nul sculpteur breton ne fit jamais

Guern. Chapelle Notre-Dame de Quelven.

preuve d'une verve aussi heureuse qu'Olivier Loergan, lorsque celui-ci conçut et exécuta le merveilleux jubé du Faouët (1).

A Locronan (p. 68 et 69), nous ne sommes plus tout à fait en pleine



Kerfons. Le jubé.

campagne, comme à Kernascléden et à Saint-Fiacre. Les occupants des quelques maisons qui s'étaient peu à peu agglomérées autour de l'ermitage de saint Renan prétendaient bien habiter une ville. Prospère du xv^e au xviii^e siècle par l'industrie de la toile à voiles, fière de sa célèbre procession de la Grande Troménie, elle se prévalait de ses rues pavées et de ses privilèges; on s'y souvenait de visiteurs illustres, saint Yves de Kermartin, Jean V, la reine Anne; on y avait voulu que l'église du pèlerinage fût « en forme de cathédrale ». Qu'importe ? La nature n'est pas loin. En dépit de la majesté bourgeoise de sa place, c'est

(1) Il travaillait en 1474 à l'église de Canihuel. Il pourrait probablement revendiquer bien des œuvres encore anonymes.



Penorran. Descente de Croix.

Une flèche jadis achevait cette tour, qui imite celles de la cathédrale de Quimper : mêmes longues baies en tiers-point sur les quatre faces, mêmes accolades au sommet des baies, mêmes arcades aveugles tracées en mitres sur les surfaces pleines des angles. On connaît le nom d'un des maîtres de l'œuvre, un Le Goaraguer, qui travailla aussi à Quimper, pour terminer la nef. Cependant l'église de Locronan n'en

une minuscule et toute paysanne bourgade, cette étrange Locronan, blottie contre le flanc de la butte sauvage où le saint thaumaturge grondeur aimait à promener son mépris du monde. De là-haut, d'où le panorama est le plus beau de la Cornouaille, sa tour trapue, dont l'ombre, en son circuit quotidien, la couvre toute, n'apparaît plus que comme un donjon solitaire, un peu dur (p. 68); elle a l'air de surveiller l'aimable pays de Porzay, dont la grâce virgilienne s'épand à ses pieds à l'abri des puissantes dunes de la Palud, dans un cirque parfait d'onduleuses et hautes collines.



Bulat. Le porche.



Saint-Pierre.

petites fenêtres rectangulaires. A l'ouest, en avant de la grosse tour, un autre porche, très ample celui-ci et voûté d'ogives, élargit jusqu'aux extrêmes limites du possible son énorme arcade en plein cintre surbaissée, projetée vers la place comme la gueule béante d'un monstre. L'intérieur a des voûtes d'ogives qu'une longue lierne parcourt, des piles cylindriques et des moulures à pénétration. Les travées qui touchent à la tour, les plus anciennes de toutes, montrent des caractères plus archaïques, mais sans rien de roman. L'église est très homogène, elle appartient au deuxième tiers du xv^e siècle. Dès 1475 elle se trouvait « grandement et somptueusement » édifiée. Ainsi, cette année-là, s'exprimait le duc François II dans les lettres par lesquelles il octroyait aux gens

reproduit exactement aucune autre; et même il en est peu de physionomie aussi frappante. En plan, c'est un rectangle très régulier, contenant une nef de sept travées (en comptant celle de la tour) et deux bas-côtés. Au centre, séparant du chœur la nef proprement dite, une forte arcade transversale s'interpose, qui porte à l'extérieur un clocheton ajouré. Le sol très en pente a obligé à construire en quelque sorte deux églises bout à bout; de l'extérieur c'est très visible : le toit de la nef n'atteint pas le niveau de celui du chœur. Un charmant porche, en faible saillie, découpe vers le nord les festons de son portail, que flanquent deux



Saint André.



Saint Jean. — Apôtres du porche de Bulat.

de « Saint-René-du-Bois » (1) les ressources nécessaires à la confection du grand vitrail.

Ce grand vitrail, mangé par les mousses et gâté par des restaurations peu discrètes, ne vaut plus aujourd'hui que par les jeux de lumière qu'il produit dans la nef. Le mobilier est plus intéressant, même sans insister sur la chaire à prêcher, datée de 1707, dont les médaillons racontent avec une précision ingénue les principaux faits de la vie de saint Renan. Dans le bas-côté de droite, une saisissante statue du Christ attendant le supplice offre un type excellent de cette sculpture sur bois de la fin du moyen âge, où les Bretons les plus indifférents à l'exactitude anatomique ont mis parfois tant de vérité profonde. Ces simples, plus incultes que naturellement maladroits, sont des Primitifs; parce qu'ils étaient eux-mêmes sincèrement émus, leur honnête volonté de bien faire les a conduits à nous émouvoir.

La Martyre.
Détail du porche.(1) En breton *Locronan Coat Neuet*.Botsorhel.
Statue de saint Georges.



Le Crann en Spézet. Retable de Notre-Dame.

ouverts du gisant attestent la persistance de la pieuse pensée du moyen âge, qui représentait les morts admis déjà à la vie éternelle des bienheureux. La face est, en vérité, un peu plate, les plis des vêtements manquent d'aisance et de naturel, les anges se ressemblent fraternellement dans une commune banalité d'attitude; et pourtant cette œuvre fruste est du plus grand caractère; la tonalité sombre de la pierre — qui est du granit de Kersanton (1) — en rehausse

(1) De la région de Daoulas.

taphe consacré à la mémoire du saint homme dont les mérites surnaturels justifient toute cette beauté. (p. 71 haut). Revêtu de ses ornements, coiffé d'une mitre, armé d'une crosse, Renan repose sur une dalle que six angelots soutiennent sur leurs ailes massives. L'examen des armoiries distribuées sur la dalle et entre les bras des angelots ne procure pas de date incontestable; il n'y a aucun motif sérieux d'écarter la tradition séculaire qui attribue le tombeau à la munificence de la reine Anne et le donne comme contemporain de la chapelle. L'ordonnance évoque celle du monument de Philippe Pot, non sans quelques indices d'influence italienne.

En même temps les yeux

encore la solennité farouche, si bien en harmonie avec tout ce que les récits populaires rapportent du saint, qui fut l'un des plus mystérieux du pays breton.

Une légende encore, une belle et touchante légende, nous attend au Folgoët, à la chapelle de Madame Marie du « Bois du Fol ». Le fol est Salaün (Salomon), le pauvre innocent qui pour toute science ne savait que répéter *Ave Maria*. Il avait choisi pour demeure ordinaire le creux d'un gros chêne, voisin d'une fontaine, à une demi-lieue de Lesneven. Insoucieux des moqueurs, il s'en allait de porte en porte,

mendiant des croûtes qu'il trempait dans l'eau pour en faire sa nourriture. L'hiver, afin de se réchauffer, il se balançait sur son arbre et il chantait très fort : *ôôô Maria, ôôô Maria*. Ne fallait-il pas qu'il fût fou ? Mais il arriva qu'après sa mort, environ l'an 1360, ceux qui pensaient ainsi virent sur sa tombe, près de la fontaine, un gracieux lis odoriférant, qui portait écrits sur ses pétales, en brillantes lettres d'or, ces

Le Crann en Spézet. Retable de la Trinité.



mots : *Ave Maria*, et la fleur plongeait ses racines dans la bouche qui avait si souvent imploré *ôôô Maria*. En mémoire de ce glorieux miracle une église fut bâtie tout à côté de la fontaine, sous le vocable de la Vierge puissante, recours des pécheurs et des humbles (p. 73 et 74).

Il n'est pas du tout sûr, quoi qu'on l'ait souvent écrit, que les travaux aient été commencés dès le *xiv^e* siècle. Une date nous est fournie par une inscription, sur la façade : « Jean, illustre duc de Bretagne, fonda le présent collège en 1423 » (1). L' « illustre duc » est Jean V. Il s'intéressait au Folgoët depuis les premières années de son règne et s'y était arrêté au cours d'un voyage dans le pays en octobre 1404. La date de 1423 ne se rapporte-t-elle qu'à l'érection de l'église en collégiale ou en commémore-t-elle la fondation proprement dite ? La première interprétation n'est pas inacceptable; l'étude archéologique du monument fait trouver plus vraisemblable la seconde; hormis le couronnement de la tour du sud, tout dans ce magnifique édifice appartient au style breton du *xv^e* siècle.

Le croisillon rattaché au chœur du côté méridional, et dont le mur oriental prolonge le chevet plat, donne au plan une forme en équerre qui n'est pas très habituelle. Pour le reste, le plan est pareil à celui de Locronan : un rectangle allongé, un grand arc de séparation au centre, un clocheton posé sur le mur de cet arc. La nef, les bas-côtés, le croisillon, ont des croisées d'ogives, le chœur a un lambris en berceau brisé. Naturellement, ni dans le chœur ni dans la nef, nulle fenêtre n'existe au-dessus des arcades; à partir du *xv^e* siècle, en Bretagne, on a cessé partout de percer des fenêtres à cette place, à l'exception des églises dont l'aspect se trouvait commandé par une disposition antérieurement prévue, par exemple s'il s'agissait d'achever ou de restaurer une cathédrale. La beauté de la grande trouée lumineuse du chevet s'en trouve plus éclatante. Les vieux vitraux ont disparu; le remplage, toutefois, est ancien; il est de conception purement rayonnante, analogue à celui des roses des Carmes de Pont-l'Abbé, des Jacobins de Morlaix, et du croisillon méridional de la cathédrale de Saint-Pol. Il fallait toute la rigidité et la résistance du granit pour permettre l'agencement de ces dessins compliqués,

(1) L'original est en latin. L'église était desservie par un corps de prêtres formant une « collégiale ».

où se satisfaisait le goût traditionnel de la race bretonne pour les jeux de lignes. Remarquons le plein cintre dans lequel s'inscrit immédiatement la rose; les Bretons du *xv^e* siècle en firent un usage très fréquent.

Ce même tracé en plein cintre se retrouve dans le jubé en pierre de Kersanton, élevé contre le grand arc de séparation, face à la nef (p. 70). Ses trois arcades, surbaissées et festonnées, retombent sur de légers supports et sont couronnées d'accolades dont les pointes s'appliquent contre le double rang de délicats quadrilobes ajourés qui constitue la balustrade de la plate-forme. Entre les trois arcades nulle différence, sinon que celle du centre donne passage vers le chœur, au lieu que ses deux voisines encadrent chacune un petit autel, derrière lequel s'ouvre une fenêtre de remplage flamboyant. Par devant, de chaque côté, un arc-boutant très mince, paré de festons, va donner contre le pilier de la nef, contrebutant ainsi la pile d'angle du jubé. Par les heureuses proportions de son architecture, par l'élégance sobre et en même temps la délicatesse étonnamment conservée de sa sculpture, ce jubé peut à juste titre passer pour un des principaux chefs-d'œuvre de l'art breton.

Aucune église de Bretagne n'égalait celle du Folgoët pour l'abondance et la qualité de sa statuaire. Par malheur la Révolution saccagea tout. On abattit le petit porche plaqué de façon si décorative au pied de la façade occidentale; on mutila les personnages de l'Adoration des Mages et de l'Annonce aux bergers, sculptés sur le tympan du portail que le porche abritait; on brisa la statue du duc Jean V, qui, à gauche de ce même porche, apparaissait dès l'abord, couronne en tête, l'épée nue à la main, priant à genoux devant Madame Marie. Quelques statues néanmoins, échappées du massacre, ont pu être rétablies; l'une charmante : c'est la Vierge avenante et douce qui, adossée au chevet, sous une ample arcade en accolade, incline son fin sourire vers les pèlerins de la sainte fontaine; d'autres, moins recommandables de facture, mais expressives ou curieuses : une candide sainte Marguerite, placidement victorieuse de son horrible dragon (p. 70 bas), une Pietà, un solide saint Michel, une Vierge déhanchée portant l'Enfant, des évêques, des chevaliers, enfin, sous le grand porche, au long des murs, dans un cadre admirable de dais, d'ogives, d'arcatures et de pampres, l'assemblée grave des apôtres.

Bien soiez venus : c'est le salut que proclame par l'inscription de son phylactère un petit homme logé dans l'arcade extérieure de ce porche profond. N'est-ce pas aussi le salut amical que toute l'antique église semble adresser au voyageur lorsque, par un jour clair, venant de Lannilis ou de Plabennec, tout à coup, au détour d'un talus, il découvre sur le vert plateau monotone la haute façade grise, dont le clocher robuste, où s'accrochent les mousses, jette sa flèche d'or vers le ciel bleu !

Moins de poésie flotte autour du Kreisker (p. 72). C'était la chapelle municipale de Saint-Pol. Les corps de ville en Bretagne ne naquirent qu'assez tard, à partir du XIV^e siècle. Nés de l'organisation paroissiale, ils en gardèrent un caractère de religion plus accentué que dans les villes des autres régions de la France. Ce qu'était le beffroi pour les puissantes communes marchandes du Nord, un clocher, ou au moins une chapelle, le devint pour bien des petites villes bretonnes. Morlaix avait Notre-Dame-du-Mur; Quimper, Notre-Dame-du-Guéodet; Saint-Pol, Notre-Dame-du-Kreisker. « La congrégation et assemblée générale de MM. les nobles, bourgeois, manants et habitants » de la cité léonarde s'y tint jusqu'au XVII^e siècle pour délibérer des intérêts de « la ville et communauté ».

L'édifice, de lignes un peu sèches peut-être, a de la noblesse. Un plan qui, malgré ses irrégularités et malgré l'absence d'un bas-côté au nord du chœur, dessine à peu près un rectangle, l'existence de deux porches monumentaux, dont l'un donnant vers le sud, une tour posée sur le carré central, les pignons qui encadrent les fenêtres à l'extérieur, les lambris de la nef, du chœur et des bas-côtés, tout est bien conforme aux habitudes locales. Les piliers octogonaux et les chapiteaux à moulures décèlent une influence anglaise. Le long clocher, inspiré de celui de Saint-Pierre de Caen, témoigne de la liberté inventive avec laquelle les Bretons savaient interpréter les conceptions normandes; Vauban déclarait n'avoir jamais rencontré de plus hardi morceau d'architecture.

Ce clocher est une construction de la première moitié du XV^e siècle; de même les piliers de support, les murs des bas-côtés de la nef, les deux porches. Le reste doit dater de la période 1375-1400, immédiatement postérieure aux dévastations exercées par les Anglais. La nef

avait été pourvue de fenêtres, qui furent ensuite bouchées (1) quand on refit en les surélevant les murailles des bas-côtés; mais il n'y avait jamais été prévu de voûtes d'ogives. Aussi bien, tout, dans ce monument unique en son genre, semble-t-il subordonné au prestigieux et vertigineux clocher. Sa svelte tour carrée, toute compartimentée de rectangles à l'étage inférieur, se creuse à la partie supérieure de chaque face en deux arcades ajourées très minces. La flèche est incomparablement fine, d'une finesse d'aiguille, presque inquiétante. A voir de quel élan elle se dresse dans cette atmosphère si souvent bouleversée, on se demande comment elle a pu depuis cinq siècles et plus résister à l'assaut des tempêtes.

* * *

Quand le Kreisker, tel que nous le voyons, apparut sur les champs fertiles du Minihy de Léon (2), les Bretons n'en étaient pas à leur coup d'essai. A Saint-Pol même, au début du XIV^e siècle, peut-être un peu plus tôt, la cathédrale avait reçu deux tours à flèches octogonales cantonnées de clochetons d'angles (p. 123), et il ne serait pas impossible que celle du nord dût compter parmi les plus anciennes de France où l'on ait ménagé une plate-forme à balustrade. La « tour pointue » de Guingamp, si remarquable par la plénitude et l'élégance de ses lignes, est certainement antérieure encore (p. 77). L'absence de balustrade, le dessin des fenêtres — une sur chaque face —, constitué par deux simples lancettes que domine un oculus, la sobriété générale de la décoration, en autorisent l'attribution au XIII^e siècle. La flèche est accompagnée de clochetons d'angles, éléments architectoniques qui, au contraire, font défaut sur la tour de La Martyre, qui semble dater des dernières années du XIV^e siècle, et, à la même époque, puis un peu plus tard, sur celles de Redon (p. 76), de Merlevenez (p. 77), de Runan et de Noyal-Pontivy (p. 79).

Environ 1425, en même temps que reparaissaient les clochetons, une disposition nouvelle était mise à la mode en Cornouaille par les maîtres de l'œuvre de la cathédrale de Quimper : au couronnement du massif carré, tout de suite au-dessous de la plateforme, passe sur les

(1) Il reste de petites lucarnes.

(2) Le « Minihy » est l'asile dépendant de l'évêché.

quatre faces une galerie couverte, bordée — tel un triforium — par de petites arcades (p. 118). L'idée était née selon toute apparence à Rosporden, dont le clocher, visiblement retouché en pleine période flamboyante, a peut-être été conçu dans son ensemble à la fin du xiv^e siècle (p. 78). A Rosporden, c'est la plate-forme elle-même qui est couverte; la galerie se trouve éclairée par les fenêtres que les vastes lucarnes de la flèche forment en s'avancant jusqu'au bord de la balustrade.

Le type réalisé à Quimper est d'un effet beaucoup plus heureux. Il devait faire une belle fortune : adopté jusque dans le Léon, au Folgoët (p. 73), il fut surtout pratiqué dans la Basse-Cornouaille, au xv^e siècle à Pont-Croix (p. 81), et à Quimperlé (p. 83), au xvi^e à Plouhinec (près d'Audierne) à Beuzec-Cap-Sizun, à Cléden-Cap-Sizun, à Ploaré (t. II, p. 54). A Saint-Jean-du-Doigt, dans le Trégor, trois galeries s'étagent, mais la plus haut placée se tient seulement à mi-hauteur de la tour (p. 80); la plus basse communique avec une quadrème, tout à fait pareille, qui — et ceci est sans analogue — règne sous le comble du mur méridional de l'église, entre le clocher et le porche.

L'emplacement normal de ces grands clochers fut d'abord sur le carré du transept, suivant l'usage légué par l'époque romane; à partir du xv^e siècle on les mit le plus souvent sur la façade occidentale. Exceptionnellement nous voyons, à la cathédrale de Tréguier et à Noyal-Pontivy (p. 79), une tour plantée sur le croisillon du sud, à Redon séparée de l'église (p. 76). Très fréquemment un clocheton se trouvait en outre posé, soit sur la façade occidentale, dans le cas où la principale tour occupait le carré du transept comme au Kreisker (p. 72), soit, dans le cas inverse, sur un des arcs transversaux du transept, comme à la cathédrale de Saint-Pol, ou sur le grand arc



Quimper. Tombeau de Pierre de Quinguis à la cathédrale.



Tombeau de Troilus de Mondragon.

de séparation entre le chœur et la nef, comme au Folgoët (p. 74) et à Locronan (p. 68 et 69). Ces clochetons se rattachent en somme à l'espèce des clochers-murs, dont le type primitif, achevant son évolution en Bretagne, y aboutit à quelque chose de vraiment neuf.

D'ailleurs ce type nouveau ne se montre guère qu'en Cornouaille; on ne le rencontre pas dans le Vannetais à l'est de Kernascléden. Tandis qu'à Notre-Dame-du-Mûrier au Bourg-de-Batz, à Lanloup, à Larret, et, avec plus de recherche décorative, à Broualan et au Folgoët, le clocher-mur reste complètement plat, percé d'une seule baie ou de deux baies jumelles et amorti par un pignon aigu, à Locronan c'est un véritable clocher, un Kreisker en miniature, que porte l'arcade centrale de l'église : à la cage, réduite à quatre piles carrées, jointes entre elles par des linteaux, se superpose une flèche dont les arêtes sont garnies de crochets et dont le plan octogonal s'ajuste au plan carré de la cage par le moyen de petits gâbles ajourés qu'un meneau vertical recoupe. A Kernascléden (p. 58 et 59) et à Saint-Fiacre du Fauoët, à la fin du xv^e siècle, les gâbles sont pleins et la cage a moins de légèreté qu'à Locronan (p. 84); mais à la base court une galerie à balustrade, soutenue en encorbellement au-dessus de la façade par une agréable combinaison de petits arcs et de culs-de-lampe.

Le type le plus répandu fut celui de Locronan. En Cornouaille, toutes les églises construites peu avant ou après l'année 1500 ont un clocher comme celui-là, monté sur le pignon de l'arc qui, à l'intérieur, sépare le chœur de la nef; à défaut d'arc ainsi placé, l'endroit tout indiqué était le pignon de l'ouest. Quel que soit l'endroit choisi, on accède à la cage, quand il s'agit de très petits clochers, par des marches d'escalier taillées à même les rampants du pignon. Quand le clocher est plus grand, au point qu'un meneau vertical partage parfois chaque face de la cage et que des pinacles amortissent les piles d'angle, une ou même deux tourelles d'escalier le flanquent, reliées à lui par une sorte de passerelle, bordée de balustrades à soufflets ou à quatre-feuilles. Il faut voir à Penmarc'h quelle jolie silhouette cela fait (p. 75). Ce genre de clochers rappelle, a-t-on dit, les façades limousines de La Souterraine, de Saint-Junien et du Dorat. A s'en tenir au parti architectonique, la comparaison se justifie; mais, à considérer l'impression d'art, quelle supériorité du côté breton!

L'église de Penmarc'h date des premières années du XVI^e siècle. Ensuite l'aspect du clocher cornouaillais se modifie légèrement. En général il prend plus d'ampleur; dans les gables ajourés un meneau en Y (Pleyben (p. 85), La Trinité en Melgven, Saint-Nic, etc.) se substitue au simple meneau vertical. Au demeurant, c'est presque l'édifice entier, et dans toute la Bretagne, qui, sans se départir des traditions gothique et locale, se transforme au XVI^e siècle: on abandonne le plan en rectangle; le transept devient presque de règle; l'arc central tend à disparaître dès 1480 et passe de mode après 1525; en conséquence le petit clocher vient toujours prendre place sur le pignon occidental; le chevet polygonal succède au chevet plat vers 1530.

Jusqu'alors les fenêtres étaient petites. Les corniches des murs latéraux s'allongeaient en lignes droites ininterrompues. Il est telle chapelle basse, à Trémalo en Nizon, à La Tréminou en Plomeur, à Pontouar en Trégourez, où le niveau de la corniche ne s'élève pas plus haut que la tête d'un homme, le toit consiste en une immense carapace que la main peut toucher sans effort. Voici que ces grands toits sont jugés écrasants. Désormais il faut plus de lumière et d'espace. La ligne horizontale de la corniche se brise; au-dessus des fenêtres qui s'amplifient, la muraille se relève en façon de gâbles pleins. Qu'on multiplie les fenêtres, tous ces gâbles rapprochés donneront à l'édifice vu de côté

un profil en dents de scie. Ainsi en est-il à Grâces (p. 86), à Notre-Dame de Vitré (p. 87), à Plestin, à Quelven, à Sérent, à Ploaré (t. II, p. 54).

Plus que jamais on attache de l'importance au porche; seulement on le ménage parfois au rez-de-chaussée du clocher, lorsque celui-ci comporte une forte tour carrée accolée à la façade occidentale: c'est le cas à Hennebont, à Kervignac, à Bourbriac, à Saint-Nicodème. Ce qui change surtout, c'est la décoration et aussi le détail de l'architecture: l'arc en plein cintre, si usité précédemment, disparaît, l'arc en anse de panier se répand; les chapiteaux des colonnettes sur les piédroits des porches et des portails se conservent en Basse-Cornouaille plus longtemps qu'ailleurs, mais pour disparaître après 1515; partout la mouluration prismatique et continue se généralise. A cet égard le portail de la tour de Saint-Herbot, daté de 1516, est des plus significatifs; il présente des colonnettes à torsades, que la Bretagne ne connaissait pas encore et qu'elle va désormais adopter; à la Trinité de Melgven, au Moustoir de Kernevel, à Saint-Trémeur de Carhaix, le dessin du portail de Saint-Herbot se trouve reproduit exactement. Sous quelque aspect qu'on le considère, l'art gothique en Bretagne n'a plus rien à inventer.

* * *

On a noté en passant, au Faouët, à Locronan, au Folgoët, quelques œuvres remarquables de la sculpture de ce temps. Il en faudrait citer beaucoup d'autres. A Lambader (p. 67), à Kerfons (p. 88), à Locmaria en Belle-Isle-en-Terre, ce sont des jubés de bois qui rivalisent par la délicatesse de leurs découpures avec celui de Saint-Fiacre. La Martyre vante les anges chevelus et souriants taillés dans les pierres de ses voussures (p. 49 et 91), Bulat les apôtres et la baie curieusement ouvragée de son grand porche (p. 89 bas et 90), Quilinen la gracieuse Annonciation de son tympan, Botsorhel son fier et vigoureux saint Georges (p. 91 bas), frère paysan du héros de Michel Colombe, Pencran sa grandiose Descente de Croix (p. 89), sculptée en 1517, Clédén-Poher son retable de la Crucifixion, étrange et tragique. Bon nombre de ces œuvres sont de bois. Au XVI^e siècle c'est de préférence dans le bois, sauf pour les tombeaux et les porches, que travaillent presque tous les sculpteurs.

Entrez dans une des rares chapelles qui aient conservé en bon état tout leur mobilier, par exemple au Crann en Spézet, où le décor du chœur demeure tel qu'il fut voulu vers 1540 par le « général » de la paroisse. De part et d'autre du maître autel sont appliquées au mur des niches à volets et personnages (p. 92 et 93). Que de maladresses, et qui sautent aux yeux, et néanmoins quel sentiment de la vie, rendu avec une spontanéité, un naturel qui sont d'un artiste ! A gauche pour le regardant, c'est, dans une niche de bois, la Notre-Dame du lieu. Des épisodes de sa vie sont sculptés en bas-reliefs sur les volets ; un des panneaux figure les couches : sur son lit, les draps tirés jusqu'au menton, sainte Anne gît, dolente, tandis qu'à ses pieds veille une matrone et qu'assis un peu à l'écart, sur une chaise, saint Joachim



semble méditer dans une expectative inquiète. A droite, c'est la Trinité sainte. Le triangle nimbe la tête du Père qui, coiffé d'une tiare, paré d'une barbe généreuse, assis sur un trône aux accoudoirs garnis de masques humains, soutient par les aisselles son Fils debout, demi nu ; au-dessus, la colombe du Saint-Esprit volète. Tout autour du groupe, pressée à ses pieds, espacée sur les montants de la niche, se déroule une pro-

*Mezarnou
en Plouñventer.*

cession fort animée d'anges musiciens, dont l'un s'est encadré son petit torse d'un énorme cor de chasse. Impassible et perdu dans son rêve, le Père préside à ce joyeux tumulte avec une dignité un peu étonnée, mais très sérieuse, de potentat naïf (1).

Parmi les tombeaux, nous ne saurions regarder comme certainement bretons ceux — en marbre — des ducs Jean II (+ 1305) et Jean III (+ 1341) à Ploërmel, non plus que celui du connétable de Clisson (+ 1407) et de Marguerite de Rohan à Notre-Dame-du-Roncier de Josselin. Ils doivent néanmoins être retenus comme ayant fourni d'excellents modèles d'un genre que les Bretons cultivèrent jusqu'au XVII^e siècle avancé, le tombeau à gisant.

(1) En règle générale, les statues de bois sont polychromées, à la façon des sculptures espagnoles ; quelques-unes sont dorées à l'imitation des retables flamands.



Saint-Guyomard. Château de Brignac.

A ce genre appartiennent, au xv^e siècle, ceux du sire du Liscoët dans l'église de Boquého, de Jean de Kerouzéré à Sibiril, du chanoine Pierre de Quinquis à la cathédrale de Quimper (p. 98), — dans la première moitié du xvi^e siècle les monuments de saint Renan au Pénitency de Locronan (p. 71), de Tristan de Carné à Saint-Aubin de Guérande, du chancelier Philippe de Montauban et de sa femme à Ploërmel, de Troilus de Mondragon au musée breton de Quimper (p. 99).

Tous ont leur beauté; le dernier est hors de pair. Exécuté dans le Kersanton, vers 1540, il est, malgré cette date tardive, entièrement gothique, d'un art à la fois majestueux et raffiné. Sur les longues faces du soubassement dix charmantes arcades en accolade encadrent des écus armoriés; sur les faces des extrémités les écus du gisant et de sa femme sont présentés par des lions et timbrés de heaumes. Le défunt a les yeux ouverts, comme le veut la tradition médiévale, les mains jointes, les pieds appliqués au flanc d'un lion. Son épée nue repose à sa gauche sous la garde d'un angelot. Prodigieuse magie de l'art, même quand les moyens d'expression parfaite lui ont manqué. Ce puissant corps couché, cuirassé, sur lequel



Morlaix. Intérieur d'une maison à lanterne
(d'après un lavis de M. Haenen).

le sculpteur a représenté jusqu'aux boucles qui servent à retenir les courroies des jambières, est d'un réalisme saisissant. Ce Troilus au nom sonore fut un assez obscur personnage et pourtant la vue de son tombeau suscite tout un cortège d'images héroïques : rencontres inexpiables où des géants s'affrontent, défis impétueux, chocs sonores d'armures, convulsion suprême du chevalier qui succombe comme une tour s'écroule; et maintenant le voilà; il est tombé tout à l'heure; on dirait que le cadavre est encore chaud.

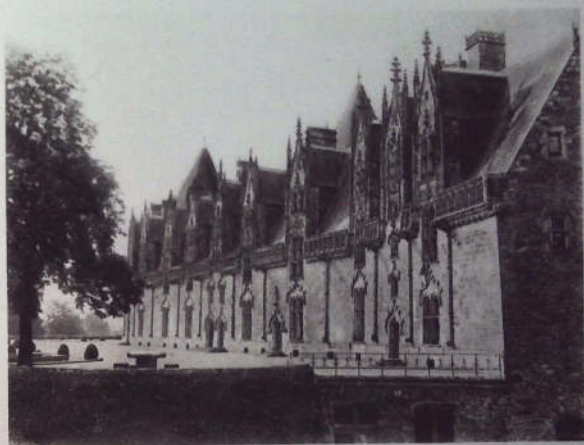
Dans le même temps que le clergé et les fidèles, encouragés par la libéralité ducal, s'occupaient de reconstruire et de parer les maisons de prière, l'aspect des demeures humaines se faisait, comme par toute la France, plus agréable et plus gai. A la fin du xv^e siècle le mouvement dans ce sens se précipite. Adieu les antiques châteaux grandioses et sévères, où tout respire la défiance et la bataille. La Roche-Maurice, Tonquédec, Coëtfrec, redoutables gardiens de vallées profondes, ne seront plus que des repaires de partisans durant les guerres civiles. Dès 1466 le duc François II, qui s'estimait « petitement logé » en son château de Nantes, en avait ordonné la reconstruction. Mais il ne s'était pas adressé uniquement à des ingénieurs. Désirant, à côté des ouvrages militaires, un grand logis, bien clair et plaisant, il en avait confié le soin au « maître des œuvres » de la cathédrale. Après la paix de 1491, la reine Anne y occupe Jean Perréal qui, achevant la tour de la couronne d'or, y dispose deux étages de loges dans une riche et gracieuse floraison de motifs flamboyants. Désormais Elven, si brillant jadis, devenu suspect à des rois autoritaires, s'en va en ruines (t. II, p. 150); Sucinio, à qui l'extinction de la dynastie nationale a ôté ses raisons de splendeur et même d'existence, tombe peu à peu au rang de forteresse encombrante.

Parmi les gentilshommes, ceux qui n'habitent pas à la ville s'aménagent des manoirs où, sans renoncer à tout souci de défense, ils recherchent plus de luxe et de commodité qu'autrefois. Chacun n'en faisait qu'à sa tête, au moins pour le détail. Aussi tous ces manoirs diffèrent-ils entre eux beaucoup plus que les chapelles. Le plan n'en était pas moins invariable : une cour rectangulaire, au fond le bâtiment

central, sur les côtés deux bâtiments de service, en avant un mur plus ou moins fortifié, percé d'une porte charretière et d'un guichet pour les piétons, tout cela de granit, au milieu des châtaigniers, des hêtres et des chênes. Il n'en subsiste plus un seul qui n'ait été mutilé de quelque façon; toutefois ils restent nombreux ceux qui, tel Mézarnou en Plouneventer (p. 102), dressent toujours, à peine défigurés dans les accessoires, leur grand corps de logis percé de fenêtres aux meneaux cruciformes, tel le Moustoir en Saint-Evarzec, continuent d'abriter leur vie silencieuse derrière une enceinte guerrière, garnie de sourcilieux mâchicoulis, tel Toulgoat en Saint-Yvi conservent leur chapelle domestique et leur grande porte à double passage. Plus monumentaux et de plus noble mine sont les manoirs de Kergrist en Ploubezre et surtout de Brignac (p. 103), avec les fioritures discrètes de sa fière tour d'escalier, construite en 1510 (1), rivale de celle que l'évêque de Quimper, Claude de Rohan, faisait alors élever dans son palais épiscopal. Cependant la façade édifiée au château de Josselin par le père de ce Claude, le vicomte Jean II (p. 107), surpasse tout. L'orgueilleuse maison de Rohan, alliée à la maison royale de France, y déploie une magnificence par laquelle est éclipsée jusqu'à celle du château de Nantes, pris pour modèle tout d'abord. Les hauts combles font penser à quelque église rurale qui serait immense. Sur les lucarnes à double étage et sur la légère balustrade ouvragée de la corniche, les pinacles à crochets recroquevillés, les torsades aux fortes ombres, les accolades, les fleurons, les couronnes, les feuilles frisées, les jeux de lignes en forme de lettres, de spirales, de nattes, de soufflets, de cordelières, composent la parure la plus luxuriante et la plus diversifiée qui ait jamais été réalisée dans le granit.

Les exigences souvent bien factices de la vie moderne ont été plus fatales aux maisons urbaines qu'aux manoirs. Pourtant le dernier siècle du moyen âge en avait vu surgir de fort belles dans les principales villes de la Bretagne : logis à rez-de-chaussée de pierre et à étages en encorbellement, avec leurs pans de bois qu'animaient des statuettes joviales ou édifiantes, hôtels de granit aux fenêtres carrées, égayées de moulures et de pampres. Aujourd'hui, après tant de destructions inutiles et de déformations importunes, il y a encore Dinan, Lannion,

(1) Manifestement imitée de celle du grand logis de Nantes.



Josselin. Façade de Jean II.

il y a Vannes et sa place Henri IV et son « Vannes et sa femme », il y a la rue Keréon de Quimper (p. 122), il y a Morlaix (p. 104).

Au cours du triomphal voyage que Madame Anne, reine et duchesse, accomplit en juillet et août 1505 à travers sa « noble, valeureuse et fructueuse duché », en tous lieux elle trouva un accueil inspiré de reconnaissance et de touchante affection, mais personne ne fit aussi largement et bellement les choses que le bon peuple de Morlaix. La dame en pleurait de joie, rapporte un contemporain bien informé. C'est que la ville se trouvait alors la plus commerçante, la plus entreprenante, la plus riche, de toute la Basse-Bretagne. De jolies maisons d'un type unique en France, commençaient à s'y élever, maisons à *pondalé* (ponts d'allée), comme on les nommait. Elles consistaient en deux corps de logis, l'un donnant sur la rue, l'autre placé par derrière et séparé du premier par une cour vitrée, sorte de *païso* adapté aux nécessités d'un pays du nord. Sur l'un des murs mitoyens de la cour à lanterne, une énorme cheminée de pierre faisait saillir



Musée de Quimper. Sculptures sur bois.

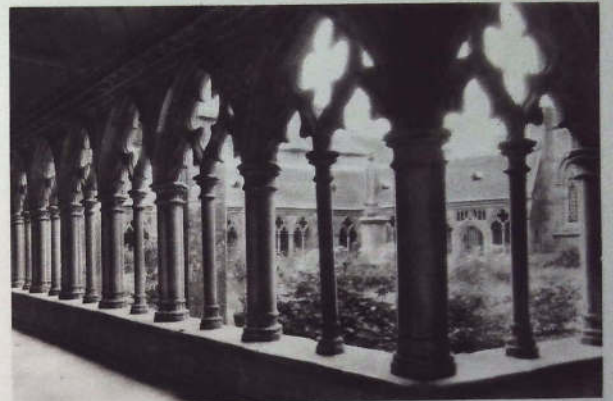


son vaste manteau aux riches moulures. En face, appliqués à l'autre muraille, des balcons de bois superposés — autant qu'il y avait d'étages — permettaient les allées

et venues d'un corps de logis à l'autre; chacun d'eux venait se raccorder à l'escalier à vis, également de bois, logé dans le coin le plus proche de la rue. Très souvent les balustrades, les montants, les portes, les pinacles étaient sculptés avec une finesse extrême. Quelle que fût d'ailleurs la richesse de leur décor, la plupart des maisons présentaient cette disposition. Le Morlaix d'à présent n'en possède plus que deux complètes, précieux témoins de la maîtrise à laquelle, dans tous les genres, les tailleurs d'images en Bretagne étaient parvenus lorsque se trouva révolu l'âge gothique (p. 104).



Quimper. Détail d'une maison de la rue du Guédel.



Le cloître de Tréguier.

CHAPITRE IV

LES CATHÉDRALES BRETONNES

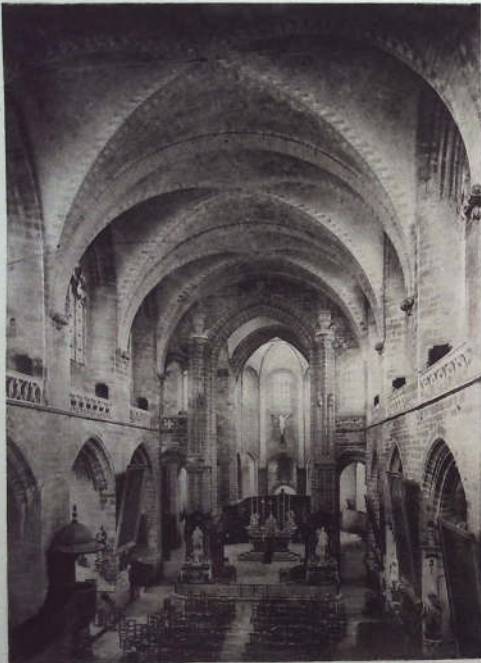
Si les évêques ne semblent pas avoir eu tout d'abord une action prépondérante dans l'organisation ecclésiastique de la Bretagne, leur pouvoir néanmoins s'établit peu à peu et finit bien par s'imposer. Dès les premiers siècles il y eut des diocèses; cette répartition des populations bretonnes prit même une importance d'autant plus grande qu'elle se trouvait non pas seulement religieuse, mais dans quelque mesure vraiment sociale. Plusieurs des neuf diocèses,



Saint-Pol-de-Léon. Détail des stalles. Le canard musicien.

ceux de la région la plus profondément bretonnisée, correspondaient à des groupes d'origines et de dialectes différents : la rivière de Morlaix, séparant le diocèse de Tréguier du diocèse de Léon, séparait le dialecte trégorrois du dialecte léonard ; il en était de même à Landerneau pour le léonard et le cornouaillais ; de même à Quimperlé pour le cornouaillais et le vannetais. (V. la carte au début du volume).

Les évêques de ces diocèses eurent, comme dans le reste de la chrétienté, une résidence épiscopale et, par conséquent, une église cathédrale. Les villes de leurs résidences, en général modestes bourgades, succédaient plus ou moins directement à des établissements romains et, comme eux, restaient



Vannes. La cathédrale. Intérieur.

en étroites relations avec les campagnes circonvoisines ; c'étaient des marchés pour l'échange des produits de la terre en même temps que des métropoles religieuses. L'église qui s'éleva dans chacune d'elles pour abriter la chaise (*cathedra*) de l'évêque fut construite dans le goût local et par des hommes du pays ; seulement, par l'intermédiaire de l'évêque, qui, au XIII^e et XIV^e siècles — sous les règnes des princes de la maison de Dreux —, ne fut pas toujours un Breton, par l'intermédiaire aussi des chanoines, recrutés parmi des clercs qui avaient étudié dans les universités françaises, des influences venues du dehors s'insinuaient dans ces petites villes. De là, outre leur beauté propre, vient l'intérêt des cathédrales dans l'histoire de l'art breton. Nous voyons se rencontrer et se combiner étroitement en elles les inspirations particulières à la Bretagne et les modes qui, chacune à son tour, au cours des siècles, emportèrent l'art français dans des voies nouvelles.

Les Bretons du moyen âge, qui, non moins que les autres chrétiens d'alors, se mettaient volontiers sur les chemins de Rome et de Compostelle, possédaient en propre un pèlerinage fameux, fréquenté d'eux seuls, mais très fréquenté. Chaque année, à époques fixes, en principe deux fois par an, au printemps et au début de l'automne, des hommes et des femmes, des laïcs et des clercs, en grand nombre, entreprenaient par piété de faire tout le tour de la Bretagne. Indifférents aux incommodités et aux périls du voyage, ils cheminaient par groupes, à pied, de ville en ville, pour honorer la mémoire et pour invoquer les prières des sept saints évêques qui passaient pour avoir fondé les principaux diocèses du duché : Patern de Vannes, Corentin de Quimper, Paul-Aurélien de Saint-Pol, Tugdual de Tréguier, Briec de Saint-Brieuc, Malo d'Aleth et Saint-Malo, Samson de Dol. Une année, durant la période d'heureuse détente qui suivit la guerre de Succession, les bourgeois de Vannes en virent défilé plus de trente mille. Ce pèlerinage, où s'exprimait et se satisfaisait le sentiment de la nationalité bretonne, s'appelait le tour de Bretagne, le *Tro Breiz*. Apparû on ne sait quand, il ne tomba en désuétude que dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Supposons vers 1540 un pèlerin du diocèse de Vannes — « quasi le milieu du pays » —, qui, scrupuleusement attaché à la tradition des ancêtres, peut-être aussi joignant à la foi dans les vieux

saints « patriotes » (1) quelque profane curiosité du monde, ait résolu d'accomplir son *Tro Breiz*. Le moyen âge est en train de finir; il a produit toutes ses grandes œuvres. Cependant la Bretagne, préservée des violences des hérétiques, est intacte. Notre pèlerin en fera le tour complet, tel que certains le faisaient déjà au xv^e siècle; aux sept saints d'obligation il ajoutera Melaine de Rennes et saint Pierre de Nantes. Son *Tro-Breiz* le mènera aux neuf cathédrales bretonnes.

La première qu'il rencontrera sera celle même de son diocèse. En 1540 il y avait fort longtemps qu'elle ne se trouvait plus à Saint-Patern. Néanmoins l'église mi-romane mi-gothique placée sous ce vocable abritait toujours quelques reliques de son illustre patron. Elles retenaient longtemps la dévotion des pèlerins. De ce sanctuaire vénéré, franchissant la porte de Saint-Patern, ils montaient vers Saint-Pierre. C'était comme aujourd'hui la véritable cathédrale; mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle eût au xvi^e siècle le même aspect qu'au xx^e.

Cette cathédrale de Vannes n'est pas facile à définir. Du côté de la Garenne, à l'est et au sud-est, les superbes murailles des remparts de Jean IV et de Jean V l'enserrent d'une âpre et noble ceinture (p. 113). Ainsi présentée, demeurée dans son cadre séculaire, avec son toit très aigu, les culées étagées de ses arcs-boutants, toute sa masse hautaine et équilibrée, elle a en vérité fort grand air. A l'entrée une déception vous attend. La voûte est écrasante et bizarre, le chœur mesquin, informe, presque sans style; tous les vitraux sont modernes (p. 110). Et pourtant, qu'on regagne l'extérieur et qu'on descende seulement la rue des Chanoines; après les quelques arcades subsistant du cloître de 1530, voici cette chose extraordinaire qu'est la chapelle du Saint-Sacrement (p. 115), conception purement antique réalisée sans défaillance dans le granit de Bretagne, en contraste absolu, quoique sans opposition choquante, avec les balustrades à soufflets, les gâbles fleuronés, les choux frisés, toutes les charmantes et frêles délicatesses de l'édifice gothique, sur le flanc duquel la nostalgie romaine d'un chanoine novateur, à l'improviste, la posa. En 1540 elle ne remontait pas à plus de trois ans et devait exciter la curiosité

(1) Le mot est d'Albert Le Grand, ce Frère Prêcheur de Morlaix qui publia en 1636 une si curieuse adaptation française des vies des saints bretons.



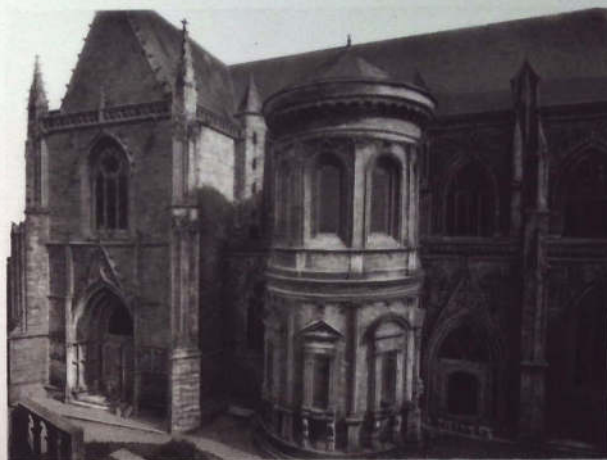
Vannes.

de tous les pèlerins. Le transept voisin n'a pas vingt ans de plus qu'elle; entre eux rien de commun que la nature et la couleur de la pierre; nul plus frappant exemple de ces mélanges de style si familiers à l'art breton.

Au xvi^e siècle la cathédrale possédait encore un chœur roman, du xii^e siècle, dont le chœur actuel, bâti sur le même plan — moins les chapelles rayonnantes — est loin d'égalier l'harmonieuse composition, que des relevés anciens nous font connaître. Aujourd'hui la partie la plus ancienne est la tour du nord (p. 114). Hormis la flèche, les clochetons d'angle et la galerie — reconstitutions modernes —, elle appartient au xiii^e siècle, unique et très précieux vestige visible de l'église commencée vers 1150 sous l'évêque Renaud et dont son successeur Guéthenoc, mort en 1220, décida l'achèvement dans le style angevin. La nef, très large et dépourvue de bas-côtés, avait été ingénieusement accommodée de 1454 à 1476 au goût d'alors, sans grande modification au plan du xii^e siècle; les anciens contreforts



VANNES. LA CATHÉDRALE. FAÇADE OUEST.



Vannes. La cathédrale. Façade et transept nord.

étaient devenus des murs de séparation entre des chapelles (p. 110). Le croisillon sud, le carré du transept, puis le croisillon nord, furent à leur tour reconstruits de 1504 à 1520. Cependant les architectes avaient renoncé à établir des voûtes de pierre. Pour le transept comme pour la nef ils s'étaient contentés d'un lambris de bois, analogue à ceux qu'on donnait alors à l'immense majorité des églises dans la campagne bretonne. En 1540 des travaux se trouvaient en cours afin de transformer tout le chevet suivant un plan grandiose : par derrière la chapelle d'axe on en construisait une autre, destinée à la remplacer, et on jetait les fondements de huit chapelles rayonnantes. Les malheurs des temps arrêtaient tout. Le chœur actuel date de 1771-1774; en 1768-1770 fut établie sur la nef la voûte d'arêtes qui la déshonore.

De tous les travaux exécutés dans la cathédrale après 1540, une seule chose est à retenir; la décoration monumentale de la profonde chapelle d'axe, avec son grand retable, ses statues de saint Vincent-

Ferrier, de saint Guénaël et de saint Patern et les enfeux ornés des évêques de Rosmadec et d'Argouges. Mais en 1540 il y avait encore le tombeau magnifique de saint Vincent-Ferrier, mort à Vannes en 1418, et il y avait des vitraux; les pèlerins du *Tro-Breiz* étaient plus favorisés que nous.

La cathédrale de Quimper s'est mieux conservée. Le xviii^e siècle n'y a pas causé d'irréparables dégâts. Quelle vision plus complète du dernier moyen âge que cette svelte façade, de si juste mesure et d'un accent si nerveux, aperçue entre les pignons serrés et les étages encorbellés de la rue Keréon (1) (p. 122). Par les après-midis lumineux de l'été, les ardoises bleues des vieilles maisons, les longues baies noires des deux tours, les ombres festonnées des galeries couvertes, font resplendir la merveilleuse jeunesse de ce granit clair, qu'une mousse légère et très fine semble servir de fils d'or. A l'exception des seules flèches, montées en 1854 sur des assises d'ailleurs anciennes, toute cette façade dégradée par les frénésies révolutionnaires, apparaissait en 1540 dans l'éclat de sa beauté, depuis au moins trois quarts de siècle. Au-dessus du grand portail, sur les écus que domine l'impérieuse bannière du lion de Montfort, des armoiries maintenant martelées célébraient la puissance de la famille des anciens ducs. En effet, c'est avec l'assistance d'un représentant de Jean V que, le 26 juillet 1424, l'évêque Bertrand de Rosmadec, Cornouaillais de Pont-Croix, en posait la première pierre. La nef (p. 127), succédant à une construction romane, et les deux bras du transept, ne se trouvèrent totalement finis, pourvus de leurs voûtes d'ogives, qu'en 1493. Quant au chœur, avec ses bas-côtés, son déambulatoire et ses chapelles, il comptait plus d'un siècle d'existence et possédait ses voûtes depuis une dizaine d'années lors de la cérémonie de 1424. Il avait été entrepris vers 1240.

Avant la guerre de Succession, qui fit éprouver à la bonne ville de Quimper les émotions et les ravages de trois sièges, les derniers travaux avaient été consacrés à l'édification des chapelles du bas-côté méridional, en 1335-1336. Il est probable que la construction de cette partie du chœur avait été différée en raison du peu de fermeté du sol dans ces parages, à proximité de la rivière et d'un petit affluent.

(1) En français rue des Cordonniers (au xiv^e siècle, *vicus sutorum*).

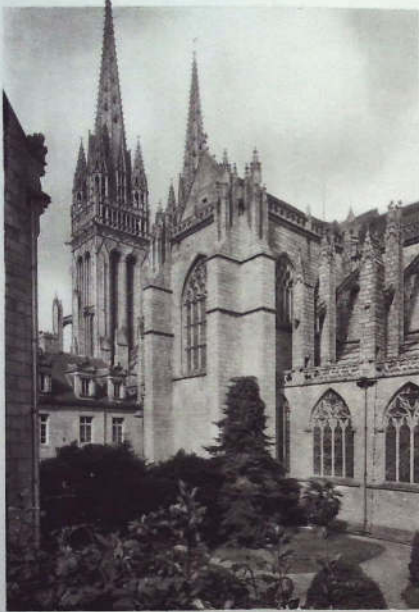
Ainsi doit également s'expliquer la très forte différence d'axe entre la nef et le chœur. Pour établir avec sécurité les nouvelles fondations de celui-ci, il avait sans doute fallu, au xiii^e siècle, s'écarter un peu de la rivière. Au xv^e siècle, on pouvait, quand on refit la nef, la mettre exactement dans l'axe du chœur, mais il était nécessaire pour cela d'abattre ou au moins d'entamer le palais épiscopal, qui venait justement d'être embelli. Ni l'évêque ni les maîtres de l'œuvre ne s'y résolurent. Au demeurant rien n'empêche de supposer qu'une interprétation symbolique de la déviation, censée figurer l'inclinaison du corps du Christ sur la croix, leur était venue à l'esprit; en tout cas, ce symbolisme dont il n'est fait mention dans aucun texte du moyen âge, n'inspira en rien les constructeurs du xiii^e siècle.

Ceux-ci se proposèrent d'abord pour modèles les glorieuses cathédrales, alors toutes neuves, voire à peine achevées, de l'Île-de-France. C'est à Chartres, à Reims, à Amiens qu'ils empruntèrent le type des piles de la partie droite du chœur, piles formées chacune d'un massif principal flanqué de quatre colonnettes ou faisceaux de colonnettes. Les chapiteaux de feuillage formant comme une frise continue rappellent avec maladresse les admirables chapiteaux de Reims. Dans les étages supérieurs l'influence normande l'emporte; elle se manifeste par l'abondante mouluration des arcades, par le bandeau d'ornements en creux qui souligne l'appui du triforium, par la galerie de circulation qui court au troisième étage, traversant les piles et passant au pied des fenêtres.

Au xv^e siècle, quand on songea à jeter bas la vieille nef romane et son transept, on voulut que la construction nouvelle ressemblât dans les grandes lignes au chœur déjà presque deux fois centenaire. Assurément les colonnettes des piliers furent faites plus nombreuses et plus minces, en rapport plus visible avec les moulures des arcades, les chapiteaux furent exécutés dans de petites proportions, en conformité avec le goût du siècle, des accolades couronnèrent de leurs ondulations gracieuses les arcatures du triforium; mais la division en trois étages persista; le triforium, dont le mur de fond, si souvent dans d'autres églises, hors de Bretagne, avait reçu une claire-voie, garda son mur plein; un passage de circulation resta ménagé devant les fenêtres hautes.

De beaux vitraux avaient été posés sous le règne de Jean V dans

les fenêtres du chœur; nous n'en voyons plus que des fragments très restaurés. A la fin du xv^e siècle et au début du xvii^e, une parure semblable avait été donnée au transept et à la nef; en 1540 il n'était pas de fenêtre qui ne possédât une verrière. Malheureusement la négligence des chanoines, puis les violences révolutionnaires, n'ont laissé à peu près intactes que les fenêtres hautes. Aucune de ces peintures, prise à part, n'est très



Quimper. Cathédrale.
Les clochers et le croisillon méridional du transept.

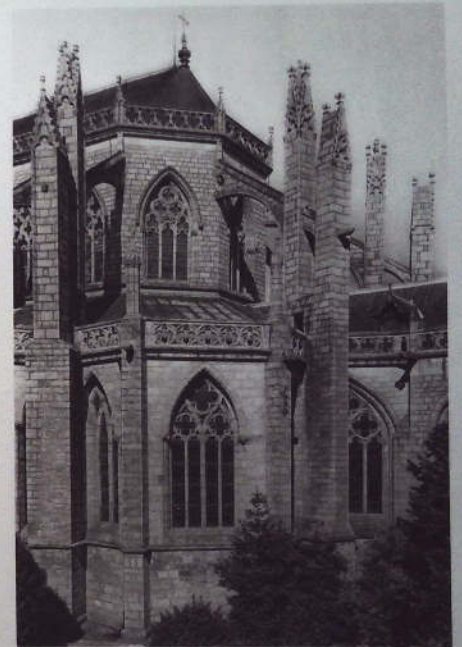
remarquable. A part une Pietà (dans la nef, à gauche), ce ne sont partout, sous de très hauts dais, que chanoines, seigneurs et dames, présentés par leurs saints patrons ou leurs saintes patronnes; mais le coloris est profond et fort et rien ne s'harmonise plus heureusement avec



Quimper. Musée Breton. La Trinité.
Sculpture sur bois provenant de la cathédrale.

le gris austère des murailles que ce jeu étincelant de pourpre et d'azur.

Les pèlerins du *Tro Breiz*, n'en doutons pas, ne laissaient pas de comprendre et de goûter la splendeur de ces verrières. Parmi les tombeaux un peu massifs des évêques et des chanoines, un surtout méritait leur attention, celui du chanoine Pierre de Quinquis (p. 98), avec son gisant de granit, de lignes si sobres et si pures (1). Ils admiraient le grand panneau ovale, de bois peint, sur lequel dans un cercle charmant d'angelots musiciens et chevelus, un habile sculpteur avait taillé une Trinité majestueuse (2) (p. 118 bas). Ils ne devaient pas manquer de saluer l'aimable Vierge que deux anges encensent sur le tympan du portail Sainte-Catherine, et sans doute aussi qu'avant de



Quimper. Cathédrale. Le chevet.

(1) Dans la troisième chapelle du bas-côté sud du chœur.

(2) Aujourd'hui au Musée breton.

partir, leurs yeux s'élevaient un instant jusqu'au fier cavalier qui, juché très haut, sur la plate-forme de la façade, proclamait la gloire de ce roi Gradlon dont leurs hôtes Quimpérois leur avaient conté les exploits et les infortunes.

Saint-Pol (*Kastel Pol*), troisième grande étape de leur voyage, s'annonçait à eux de loin par les silhouettes effilées de ses trois clochers. Si c'était le printemps et que le ciel fût limpide, ils pouvaient dès la descente des monts d'Arrée les voir surgir, minces tiges sombres, sur l'étendue verte et jaune des plateaux léonards. A distance, le Kreisker semblait roi. De près, la fusée vertigineuse de sa tour ne faisait aucun tort à l'élégance plus robuste de la cathédrale (p. 123). Depuis le XVI^e siècle celle-ci n'a guère changé. Elle n'est pas grande, mais nulle ne montre plus de fine distinction. Comme celle de Quimper, elle comprend une nef et un chœur de deux époques bien distinctes (p. 126) : XIII^e et XIV^e siècles d'une part, XV^e et XVI^e d'autre part. A Saint-Pol c'est la nef qui l'emporte par l'âge; le XV^e siècle n'y a fait que des retouches, par exemple quand fut reconstruit en pierre de Kersanton le portail intérieur du long porche méridional. A quelle époque furent entrepris les premiers travaux? L'ordonnance et l'ornementation des piles dans toute la nef et aussi celles du triforium dans la première travée indiquent la seconde moitié du XIII^e siècle. Le triforium et les parties hautes des travées suivantes sont certainement postérieurs, quoique procédant toujours de la même pensée, qui est normande; nous pouvons les dater de la première moitié ou — avec plus de précision — de ces quarante premières années du XIV^e siècle, où la Bretagne vivait encore en paix sous Jean III. Il est remarquable que toute cette nef soit faite de pierre de Caen. Le maître d'œuvre devait être normand et n'avoir voulu travailler que sur des matériaux semblables à ceux dont il avait coutume de se servir.

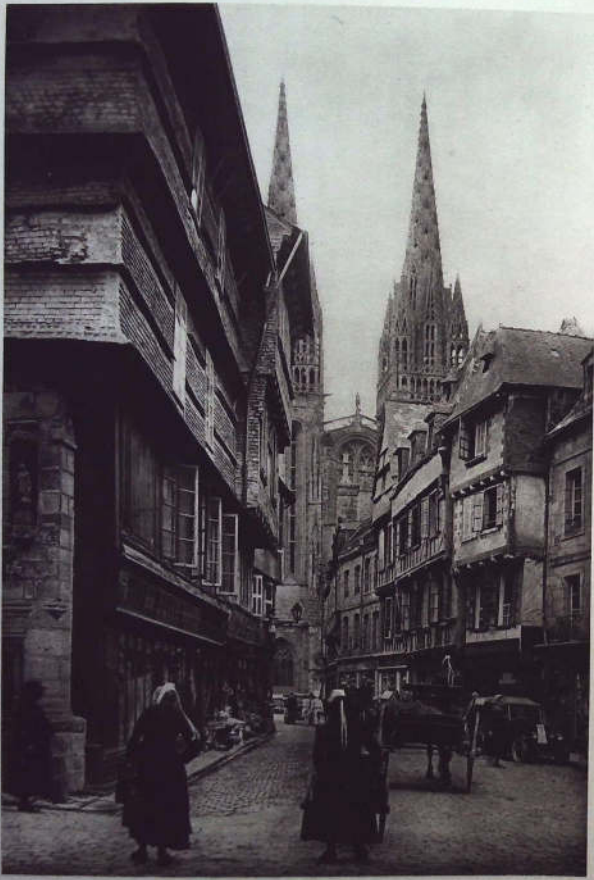
Le chœur, daté assez exactement par les blasons des évêques, fut commencé vers 1430 et achevé ainsi que le croisillon sud vers 1480; mais le croisillon nord, les chapelles et la sacristie, ne datent que du XVI^e siècle; peut-être la dernière main n'y avait-elle pas encore été mise en 1540. Le chœur a un triforium à peu près de même hauteur que celui de la nef et le passage de circulation ménagé par devant les fenêtres hautes y rappelle encore la Normandie. Seulement ici,

au moins, le granit breton a repris ses droits; dans toute la partie plus ancienne il n'avait été employé qu'à l'extérieur, pour cette façade qui a un porche à la manière de Bretagne, mais qui, à cause de ses fenêtres à triplet, de son arcature à entrecroisements, de ses clochers aux arcades aveugles, aux longues baies jumelles et aux flèches octogonales, semble transportée là de la plaine de Caen ou des collines de Coutances.

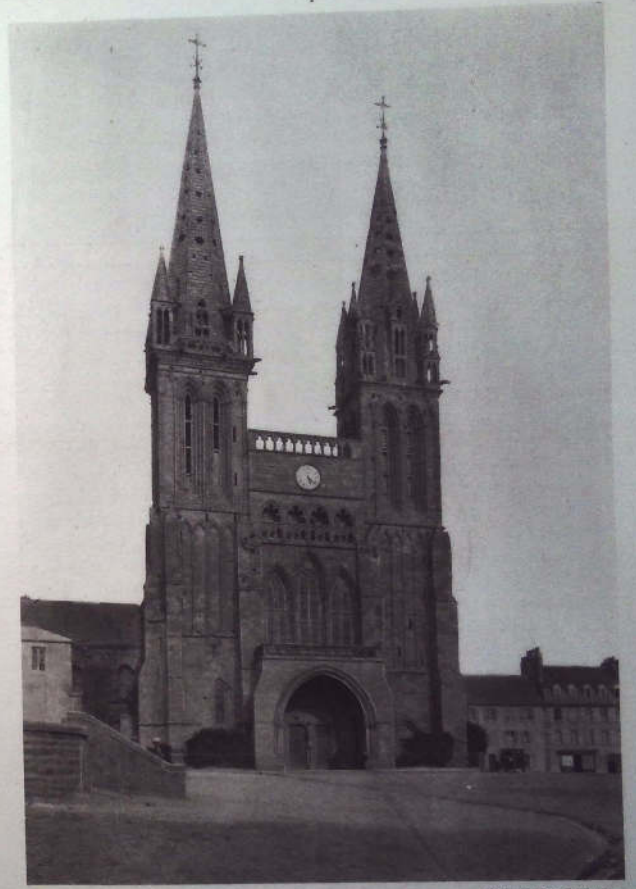
La marque de la riche province voisine apparaît donc partout dans cette jolie cathédrale. Où chercher la marque bretonne? Elle n'est pas uniquement dans le sévère granit de la façade et du chœur; elle est dans le plan, qui admet des porches; elle est dans le clocheton qui, s'élevant du faite de la nef, a l'air, comme dans les chapelles rurales, de prolonger en fleuron léger le vigoureux arc qui partage en deux l'intérieur; elle est dans la profusion des armoiries. N'est-elle pas également dans la physionomie générale, en quelque sorte dans l'atmosphère recueillie, du chœur plus riche en ombres que la nef et où, aujourd'hui encore, de petites boîtes carrées, garnies de crânes, s'alignent au long du pourtour?

Le XVI^e siècle a laissé, outre le déambulatoire et les chapelles du chœur, quelques pièces de mobilier très intéressantes : trois vitraux de la Renaissance, représentant le Jugement dernier et les Œuvres de miséricorde, une curieuse peinture symbolisant la Trinité sous la forme d'une figure humaine triple, à trois visages et un seul front, un tombeau de chanoine dans la chapelle d'axe, surtout une garniture entière de stalles flamboyantes (p. 109 bas, 130 et 131), de 1510-1515, d'une sculpture aussi fine qu'abondante. Les pèlerins de 1540 pouvaient admirer les stalles, leurs statuette du Christ montrant ses plaies, de saint Yves, de sainte Barbe, de saint Pol en face du dragon qu'il dompta; ils pouvaient s'amuser du canard musicien figuré sur une des miséricordes (p. 109), méditer, un instant stupéfaits, en présence de la Trinité symbolique; mais les vitraux qu'ils voyaient ont disparu; ceux d'aujourd'hui sont au plus tôt de 1550.

Saint-Pol a perdu son évêque en 1790. Tréguier n'a pas eu plus de chance. Le renom de Tugdual son fondateur, bien qu'il passât pour avoir atteint le pontificat suprême, ne l'a pas sauvée de la déchéance; la modeste activité de son petit port ne suffit pas à lui assurer l'opulence relative que la fière capitale du Léon doit à l'intense produc-



QUIMPER. LA CATHÉDRALE ET LA RUE KERÉON.



SAINT-POL-DE-LÉON. LA CATHÉDRALE. FAÇADE.
Objectif SOK BERTHOZ

tion agricole de sa campagne. De folles parietaires s'accrochent en touffes sur le granit rosé de son église cathédrale et, désertée désormais des dignités et des honneurs, la font plus proche de la nature. Avec ses trois clochers, dont l'un est roman (hors-texte en face de la p. 128), et son admirable cloître du xv^e siècle (p. 109), elle serait de beaucoup la plus belle de la Bretagne, si son indigence en vitraux ne la laissait inférieure à sa sœur de la Cornouaille.

Le croisillon septentrional et la tour qui le couronne sont du xii^e siècle. La tradition veut que la nef ait été commencée en 1290 à l'instigation de saint Yves qui, alors simple recteur de Louanec, près de Perros, serait parvenu par son action personnelle, grâce au rayonnement persuasif de ses vertus, à réunir les ressources nécessaires. Ce n'est pas trop certain.

Il est vrai que c'est bien dans la cathédrale que, dès le lendemain de sa mort (19 mai 1303), son corps fut solennellement transporté, mais il n'est pas démontré que cette cathédrale ne fût pas toujours l'église romane. En tout cas, seules les parties basses des trois premières travées peuvent dater du xiii^e siècle (p. 134).

Nous ne possédons d'indications précises qu'à partir de 1339. L'évêque Richard du Perrier mit alors en train un agrandissement de l'édifice. Les malheurs de la guerre étant venus presque tout de suite provoquer un arrêt des travaux et même, en 1346, une ruine presque complète, l'ensemble, repris vers 1370, ne devait être achevé que depuis peu lorsque, en 1440, le duc Jean V fit ménager, en bordure du bas-côté septentrional, la grande chapelle dite de saint Yves ou du duc, destinée à abriter un superbe tombeau du saint.

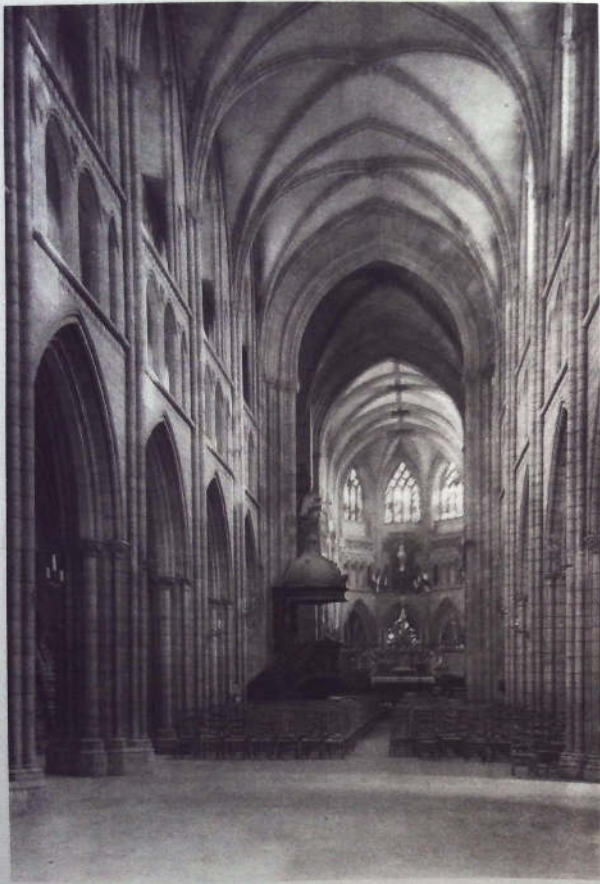
Ce tombeau, qui devait retenir longtemps les pèlerins du *Tro-Breiz*, a été mis en miettes en 1793. Irréparable perte; car, d'après le peu que nous en savons, le monument comptait à juste titre parmi les merveilles de la Bretagne; un haut mausolée de pierre trop blanche et de structure maniérée en occupe aujourd'hui la place avec la prétention mal justifiée d'en reproduire les mérites.

La nef et le chœur ont la composition traditionnelle, c'est-à-dire à trois étages avec triforium. La frise de feuillages découpés à l'emporte-pièces, qui se déploie sous l'appui du triforium, accuse, ainsi que la galerie supérieure de circulation, l'influence de l'architecture normande; le plan polygonal des piles de la nef, dont les chapiteaux sont seulement

moulurés, et le grand nombre des chapiteaux à corbeille nue et à tailloir arrondi, semblent même déceler plus spécialement une influence anglaise. Les parties hautes du chœur, y compris les arcades elles-mêmes, les voûtes d'ogives de tout l'édifice, les arcs-boutants, dont les culées extérieures rappellent beaucoup celles de Quimper, tout cela doit être attribué au début du xv^e siècle; ajoutons-y le clocher méridional — dont la flèche n'est que de 1785 — et son ample porche en avancée sur la place. Ce porche, ouvert vers le sud, comme ceux des églises rurales, est une des plus jolies choses de la cathédrale; il s'ouvre par une accueillante arcade de fin profil; une aimable statue de la Vierge décore le tympan du portail entre deux arcades trilobées; sur la surface interne de la voûte en berceau brisé, trois rangs parallèles de quadrilobes, que séparent deux nervures saillantes, composent une vraie dentelle de granit où se jouent harmonieusement les ombres et la lumière.

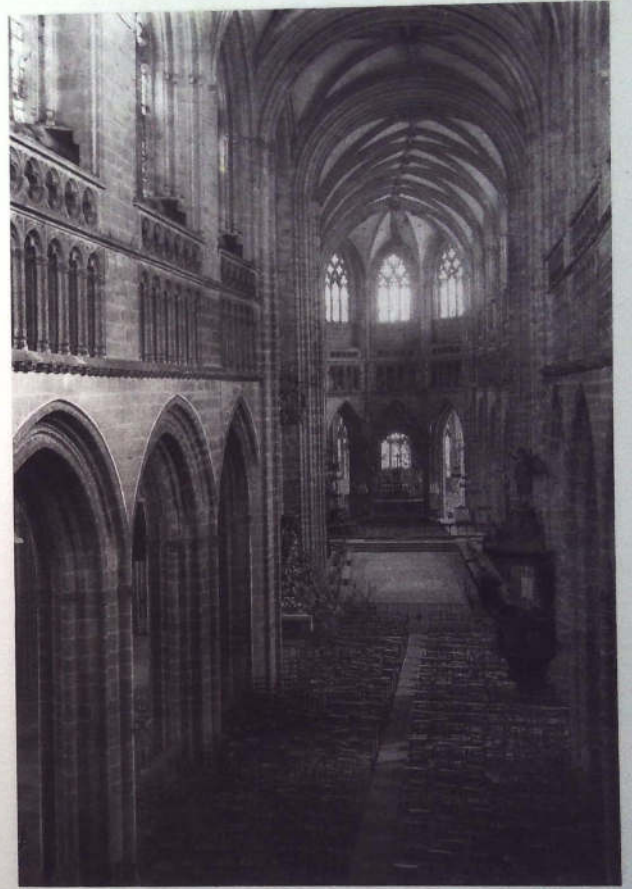
A l'intérieur, la sculpture reste honorablement représentée par des statues de chevaliers gisants dans des enfeux, par cinq panneaux subsistant d'un retable flamand de la Passion, par quarante-six stalles de chêne remontant à 1512 et dont les miséricordes sont ornées de scènes empruntées aux vies de saint Tugdual et de saint Yves. Le cloître, qui est le plus complet de tout l'ancien duché, a été commencé vers 1450 sous l'épiscopat de Jean de Ploec et béni en 1468. Le même évêque avait fait exécuter quelques fresques; il en apparaît encore un lambeau sur le cinquième pilier nord de la nef: saint Corentin bénissant, crosse en main, mitre en tête, ultime vestige peut-être de toute une série de peintures analogues destinées à glorifier les sept grands saints du *Tro-Breiz*.

A Tréguier, aucune pensée de guerre ni de catastrophe ne venait troubler le recueillement mystique des pèlerins. A Saint-Brieuc, ce qu'ils remarquaient dès l'abord de la cathédrale, c'était, principalement du côté de la façade, son aspect guerrier (p. 132). Dès le début de la grande guerre civile du xiv^e siècle, vers 1342, l'évêque Guy de Montfort, jugeant insuffisantes les défenses de son manoir épiscopal, avait fait fortifier sa cathédrale. La tour du nord fut alors achevée, mise en état de subir des assauts; ce qui existait déjà de la tour du sud fut pourvu d'échauguettes, de mâchicoulis, de créneaux, prit figure de



Objectif SOM BERTHOUD

SAINT-POL-DE-LÉON. LA CATHÉDRALE. INTÉRIEUR.



Objectif SOM BERTHOUD

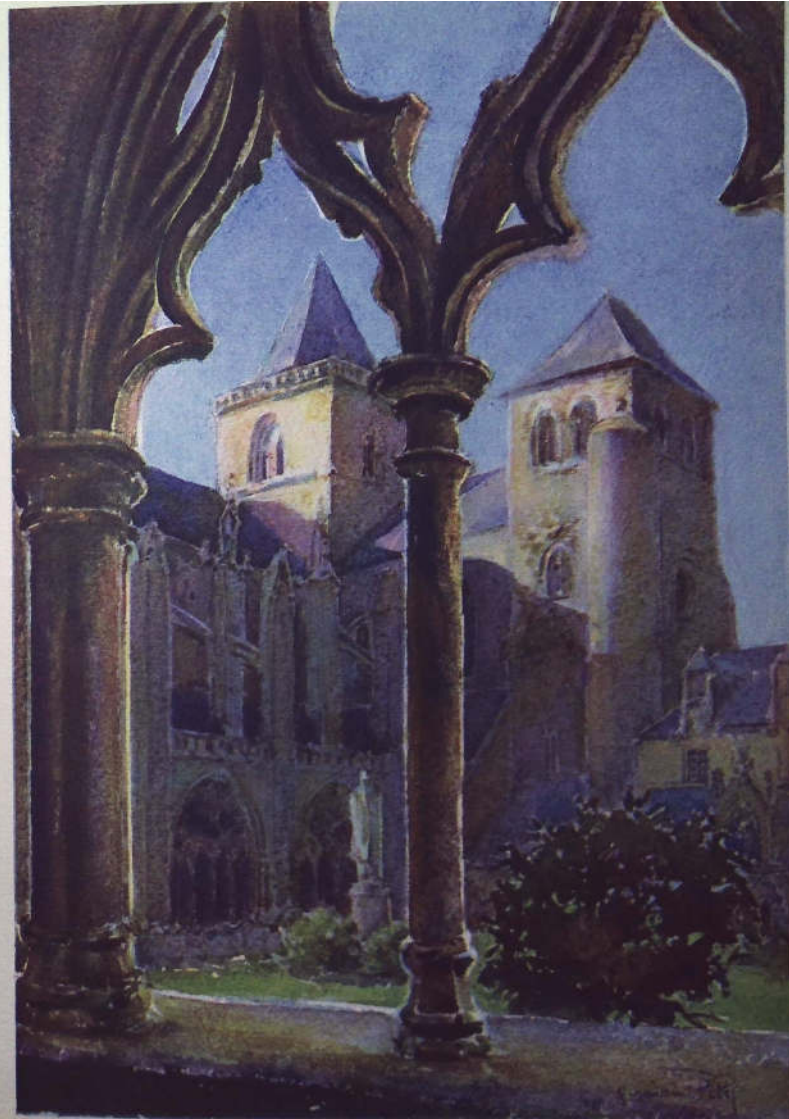
QUIMPER. LA CATHÉDRALE. INTÉRIEUR.

bastion. Il apparut dans la suite que ces précautions n'étaient pas superflues. Les pèlerins du XVI^e siècle avaient sans doute l'occasion d'entendre raconter les trois sièges qui, en 1375, en 1394, en 1395, au cours des luttes entre le duc Jean IV et Clisson, furent mis devant les murs de la maison de Dieu. Les murailles avaient efficacement résisté aux coups les plus violents; en 1395 le duc en personne dut reculer devant la solide forteresse. Mais l'église n'avait pas impunément enduré de telles secousses.

Elle formait à cette époque un édifice assez homogène, dans le style du XIII^e siècle. Les plus anciennes parties, sauf quelques colonnes de la fin du XII^e siècle conservées à l'extérieur du chevet, dataient de la période 1210-1220. Le 18 octobre 1210 les reliques de saint Briec, conservées à l'abbaye de Saint-Serge d'Angers depuis le règne d'Erispoë (IX^e siècle), avaient été partiellement rapportées en Bretagne, et cette cérémonie, célébrée en grande pompe, avait fait naître le projet de refaire toute la cathédrale. L'évêque Guillaume Pinchon (1220-1234) poursuivit vivement l'exécution de ce plan. Les bases maintenant enfouies des piles du chœur ont un plan carré, avec griffes aux angles, que leur caractère archaïque différencie nettement des bases des piles de la nef, telles qu'on les distingue encore sous les constructions postérieures. Il est très probable qu'au milieu du XIII^e siècle la cathédrale présentait déjà un bel ensemble; il n'y manquait que des voûtes de pierre, des balustrades, des arcs-boutants, des remplages, les parties hautes du croisillon nord et les tours, toutes choses qui lui furent données dans la première moitié du siècle suivant.

Le XV^e siècle construisit moins qu'il ne restaura. Toutefois, c'est vers 1440 que fut édifié le dernier étage de la tour du sud et c'est l'évêque Jean Prigent (1450-1471) qui fit bâtir la jolie chapelle de l'Annonciation, ouverte sur le bras méridional du transept. Au XVI^e siècle appartient le buffet d'orgue qui, en 1540, venait d'être importé d'Angleterre. Le XVII^e siècle ajouta au mobilier des stalles et une remarquable tapisserie de la vie de saint Briec. Cent ans après, entre 1705 et 1720, un évêque d'origine auvergnate supprimait les stalles, vendait la tapisserie, mettait la nef dans l'état où elle est aujourd'hui. La cathédrale de Saint-Briec reste un monument curieux, instructif pour l'archéologue; elle n'est plus, au moins dans

Hors-texte : TRÉGUIER. LA CATHÉDRALE VUE DU CLOÏTRE.



son ensemble, ce que voulait l'évêque Guillaume Pinchon, ce qu'elle était encore au XVI^e siècle, une belle église.

Celle de Saint-Malo — la plus petite de la Bretagne — ne serait pas, elle non plus, reconnue, au moins de l'extérieur, par les pèlerins du *Tro-Breiz*. En 1540, en effet, n'existait ni la flèche ni même la partie supérieure de la tour; le bas-côté nord de la nef et le croisillon voisin datent de 1595-1607; la façade actuelle date pour partie de cette même époque et pour partie du XVIII^e siècle. Mais la nef et le carré du transept sont de la seconde moitié du XII^e siècle, le chœur de la fin du XIII^e ou des premières années du XIV^e, le bas-côté sud et le croisillon presque entièrement des XV^e et XVI^e siècles. Si les bas-côtés se trouvent ainsi très postérieurs à la nef, c'est que le style angevin, employé par les architectes de celle-ci, n'en comportait pas; pour les établir il fallut dans la suite déformer les murs latéraux. Cette nef, dont les hautes voûtes affectent des formes de dômes, présente des ogives à trois tores appliqués à un bandeau, qui pourraient bien être, dans l'état actuel des monuments, les plus anciennes du pays (p. 135).

Le chœur, qui compte quatre travées, est d'une conception architectonique et d'une décoration purement normandes; les chapiteaux fort soignés des écoinçons du triforium reproduisent exactement ceux du cloître du Mont Saint-Michel. Dans cette église disparate, compliquée, où se marient les styles de l'Anjou et de la Normandie, le granit semble bien constituer à lui seul tout l'apport de la Bretagne.

Elle a donné davantage à Dol et c'est bien dans l'ordre. L'église fondée par saint Samson occupait dans la vie bretonne une place exceptionnelle d'honneur. Pendant trois siècles, de 848 à 1199, ses évêques avaient lutté contre le lointain archevêque de Tours pour exercer sur les autres évêques de la presqu'île des droits de métropolitain. Leur diocèse possédait des enclaves jusque dans ceux de Tréguier et de Léon. Leur cathédrale, bien qu'établie dans une ville médiocre, fut le plus vaste, sinon le plus bel édifice gothique de toute la vieille province.

Elle n'a rien qui d'abord séduise. Sa façade, presque entièrement refaite au XVI^e siècle, est morne, plate, sans grâce. Du côté du nord, le mur des chapelles du chœur se hérissé de merlons à l'aspect pitto-



SAINT-POL-DE-LÉON. STALLES.

resque, mais rébarbatif. Pour lui rendre justice il faut y entrer. Le grand vaisseau, à présent mal éclairé, mais qui recevait jadis la lumière à flots, en plein axe, par la vaste fenêtre de l'ouest, offre une majesté et une pureté de lignes bien dignes des antiques prétentions de l'église doloise (p. 138). La nef, commencée peu après 1203, a la facture nette et large à quoi se reconnaît le premier tiers du XIII^e siècle. L'emploi généralisé du granit rappelle qu'on est en Bretagne, cependant qu'une certaine impression de correction un peu sèche ne laisse pas oublier que la Normandie n'est pas loin. La galerie de circulation passant devant les fenêtres hautes, le dessin de la plupart des remplages, le tracé très aigu des doubleaux, le plan et la mouluration des socles et des tailloirs, l'attestent eux aussi. Le chevet plat qui, ainsi que tout le chœur, est un peu plus récent que la nef — d'une cinquantaine d'années peut-être — pourrait indiquer une influence de l'école gothique anglaise. Au XIV^e siècle, vers 1320, une chapelle à deux travées fut ouverte dans l'axe

Saint-Pol-de-Léon.
Détail de stalle.

sur le déambulatoire rectangulaire.

Une des particularités de la cathédrale de Dol est l'existence de deux porches appliqués au flanc méridional, l'un ouvert au droit de la deuxième travée, l'autre — comme à Tréguier — dans le prolongement du transept. Le premier (p. 136), ménagé dès le XIII^e siècle, a été sensi-

Saint-Pol-de-Léon. Détail de stalle.

blement modifié au xv^e, lorsque l'évêque Etienne Cœuret († en 1429) en fit subdiviser la grande arcade en deux arcades secondaires, séparées par une colonne octogonale qu'un semis de cœurs agrémente. Le cordon de feuillage refouillé qui se développe dans les voussures de ces arcades secondaires ajoute à la composition une note très bretonne; on se croirait en Cornouaille. Le grand porche (p. 137) s'ouvre sur chacune de ses trois faces extérieures, aux pieds-droits très courts, par une spacieuse arcade en tiers-point, dans les triples voussures de laquelle s'alignent des statuettes sous des dais. Les murs qui, sur les côtés, s'élèvent jusqu'au niveau des tailloirs des chapiteaux, furent bâtis sous



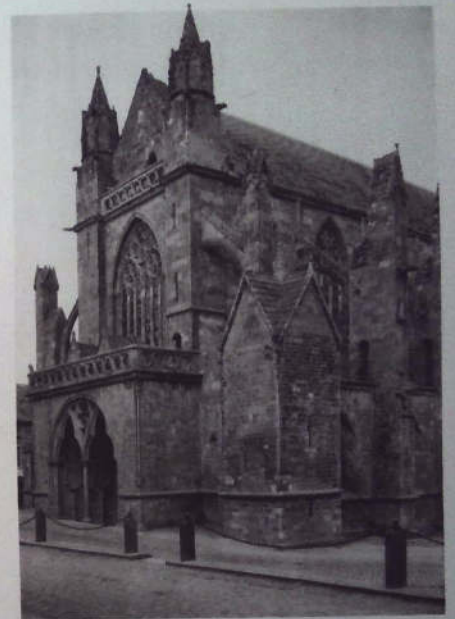
l'épiscopat de Cœuret. Le banc de pierre qui les garnit à l'intérieur est tout à fait conforme à la tradition bretonne (1).

En 1540 la plus grande curiosité de la cathédrale était pour les pèlerins le tombeau monumental de l'évêque Thomas James

(1) Les petits bas-reliefs garnissant les écoinçons des arcades sur les trois faces sont modernes.

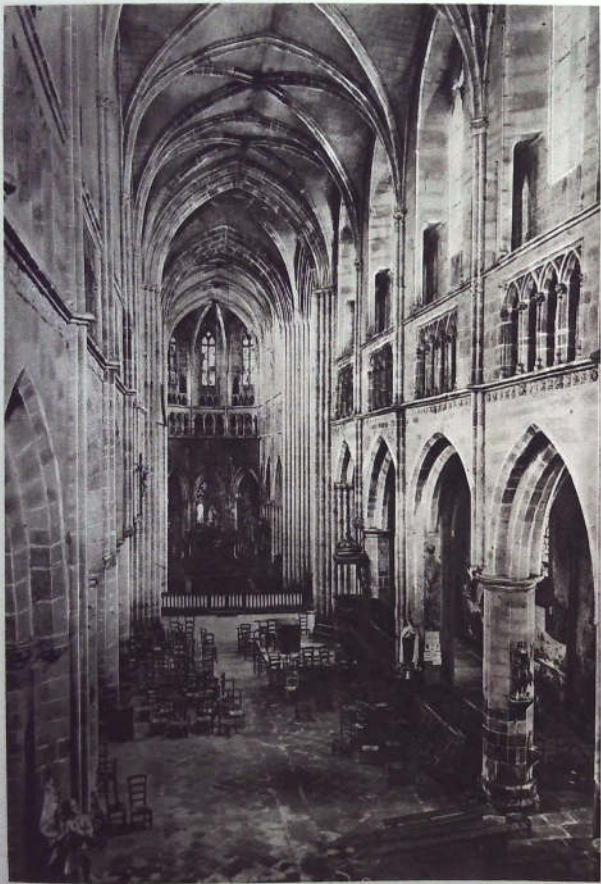
Saint-Brieuc.
La cathédrale.

installé en 1507 dans le croisillon nord par le Florentin Jean Juste (t. II, p. 6). Qui saurait dire quelles inspirations rapportèrent de leur visite à Dol certains imagiers trégorrois ou léonnards qui avaient pu contempler l'œuvre italienne au cours d'un *Tro-Breiz*? Toutefois pour les pèlerins plus soucieux de simple piété que d'émotions d'art, le chevet réservait un objet plus attrayant : le grand vitrail — assez bien conservé jusqu'à nous — où les verriers rennais de la fin du xiii^e siècle avaient figuré dans de petits médaillons, avec l'histoire d'Abraham et du Christ, celle de Samson, des six premiers archevêques de Dol et des six suffragants de l'archevêché (t. II, p. 132-133).

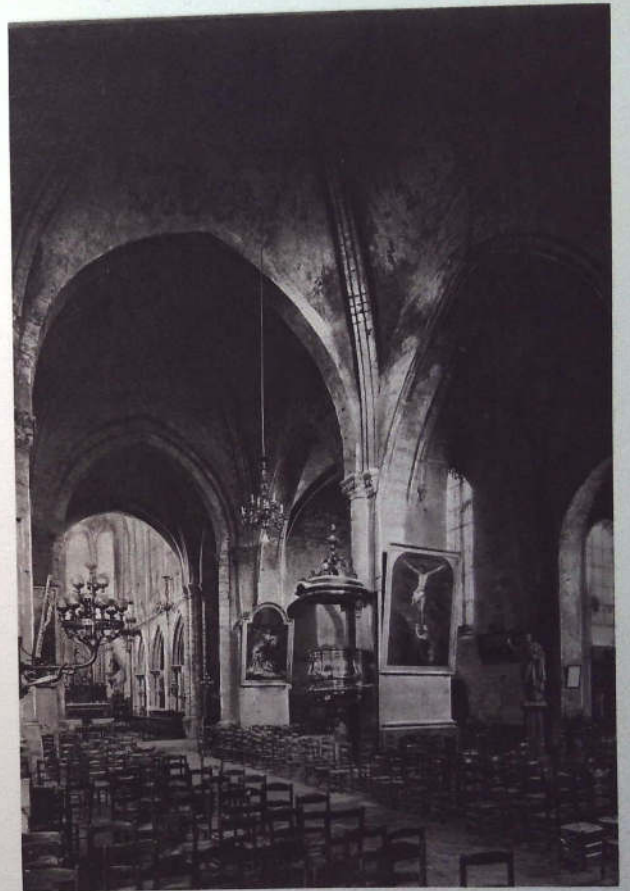


Tréguier. La cathédrale. Façade ouest.

En quittant Dol et en prenant vers le sud la route de Rennes, les pèlerins sortaient de la Bretagne traditionnelle. La ville de Rennes, malgré la prépondérance politique acquise par ses anciens comtes, n'évoquait à leur esprit aucun souvenir de la grande époque; là plus de saint qui fût vraiment à eux seuls. L'évêché était d'origine romaine;



TRÉGUIER. LA CATHÉDRALE. INTÉRIEUR.



SAINT-MALO. LA CATHÉDRALE. INTÉRIEUR.

on n'y avait jamais parlé la langue apportée d'outre mer. Au XVI^e siècle la cathédrale tombait quasiment en ruines. En 1527 avait été prévue une restauration du chœur. En décembre 1539 une grande partie de la façade s'était écroulée. Rien n'a duré jusqu'à nous de cette ancienne cathédrale. Celle que nous voyons n'est pas antérieure au XVIII^e siècle; les rez-de-chaussée des tours sont parfois attribués à Anne de Bretagne; mais les portes en plein cintre à multiples archivoltes et les niches à lanternons montrent assez que c'est remonter déjà bien haut que de les dater du milieu du XVI^e siècle. Une inscription nous apprend que les fondations en furent posées en 1541.

Nantes se parait d'un prestige plus imposant. Les derniers ducs y avaient vécu avec plaisir : Jean V l'enjoué et le magnifique, le voluptueux François II,



sa fille Anne, sage duchesse qui pensa devenir impératrice et que deux rois de France épousèrent. François et Anne y avaient reconstruit le château. Jean V s'était intéressé à la cathédrale, qu'un maître d'œuvre nommé Guillaume de Dammartin avait entreprise en 1434. Après Jean V et Guillaume de Dammartin, la construction n'avança que très lentement, sous la direction d'un certain Mathurin Rodier;

*Dol. La cathédrale.
Le petit porche.*

en 1457, le niveau de la base des tours n'avait pas encore été atteint. En 1540, il n'existait — en dehors du vieux chœur roman — que la nef, terminée sans doute depuis les premières années du siècle, mais qui ne fut volée qu'en 1628 (page 139). Le croisillon méridional, bien que du même style, ne date que de 1630-1637. Tout le reste est moderne, mais exécuté — comme l'avait été le transept — avec un tel respect de l'idée primitive que rien ne



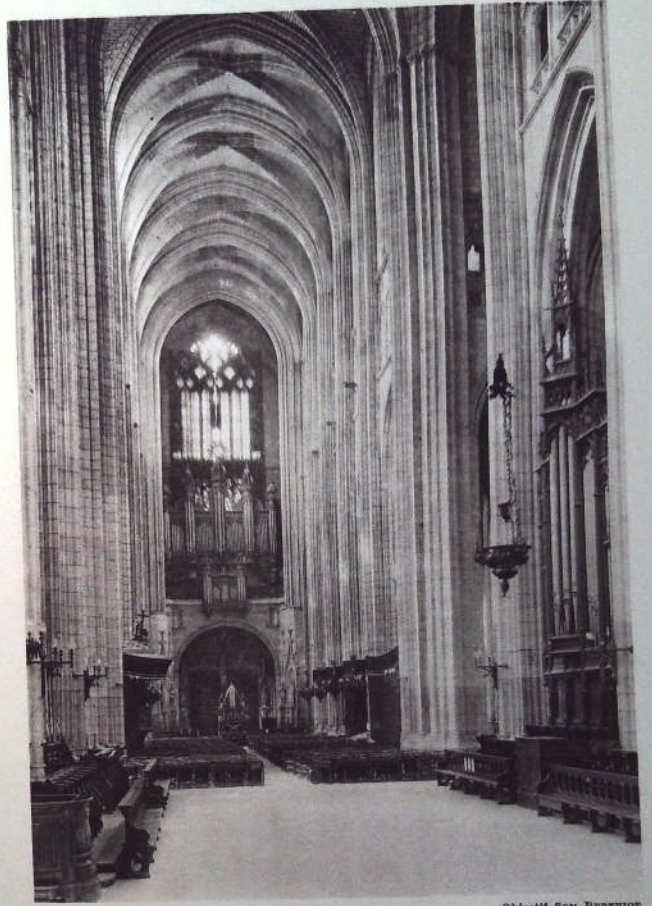
Dol. La cathédrale. Le grand porche.

trouble l'unité de cet édifice grandiose. A l'intérieur, les nervures effilées des piles, jaillissant du sol sans arrêt jusqu'à la retombée des ogives, en font un très remarquable exemplaire de l'architecture flamboyante poussée jusqu'à l'extrême conséquence de son principe.

Sur la façade, les voussures et niches des portails abritent de petites statues et des bas-reliefs, dont les Ecritures et la Légende dorée fournissent les sujets (p. 141). Les armes de Bretagne se voyaient jadis sculptées au-dessus du portail principal, où des portes à lames de bronze,



DOL. LA CATHÉDRALE. INTÉRIEUR.



NANTES. LA CATHÉDRALE. INTÉRIEUR.

Objectif SOM BERTHOZ

placées en 1478, faisaient avant la Révolution l'admiration des visiteurs. A l'intérieur, le XIX^e siècle a transporté le tombeau de François II — une merveille, mais que revendique très légitimement l'école tourangelles (p. 140). Partout se révèle une inspiration qui n'est pas de Bretagne. Le granit, dont le sol est fait, semble avoir été dédaigné des architectes et des sculpteurs; ils lui ont préféré le tuffeau blanc de Saumur, d'une inquiétante fragilité, mais docile à la taille. C'était se mettre franchement à part des maîtres bretons. Par cette préférence, la ville des ducs se déclarait appartenir surtout au pays de la Loire; c'est de l'est, par la molle et large vallée du lent fleuve, qu'elle recevait son goût et son art. Les pèlerins du *Tro-Breiz* n'avaient que faire de s'y attarder.



Nantes. La cathédrale. Tombeau de François II.



Nantes. La cathédrale. Voussures du portail central.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Les conditions de l'art breton	9
II. — Les origines — L'âge roman	21
III. — L'âge gothique	49
IV. — Les cathédrales bretonnes	109

GRAVÉ ET IMPRIMÉ
PAR SADAG
BELLEGARDE (AIN)
MCMXXXIII

ÉDITIONS B. ARTHAUD, GRENOBLE

Collection "ART ET PAYSAGES"

Volumes in-8° (16,5 × 23 cm.) abondamment illustrés en héliogravure.
Couvertures et hors-texte en couleurs d'après des œuvres originales.

Volumes parus

M.-TH. GADALA

ÉGYPTE-PALESTINE

Du Sphinx à la Croix

7 aquarelles de Marius HUBERT-ROBERT

PIERRE CHIROL

ROUEN

7 aquarelles de Germaine PETIT

M.-TH. GADALA

LA FÉERIE MAROCAINE

7 gouaches de Si MAMMERI

EDMOND PILON

VERSAILLES

7 aquarelles de Maurice de LAMBERT

MAURICE VLOBERG

LA VIERGE ET L'ENFANT DANS L'ART FRANÇAIS

2 volumes sous couvertures en couleurs de Robert LANZ

9 dessins rehaussés de couleur de Charles JOUAS

HENRI WAQUET

Archiviste du Finistère

L'ART BRETON

2 volumes

7 aquarelles de Germaine PETIT

A paraître

JACQUES FELTZE

HAUT ATLAS ET SUD MAROCAIN

Ouvrage illustré d'un grand nombre de sépias de Th.-J. DELAYE

Le catalogue général des différentes collections : « LES BEAUX PAYS », « IMAGES », « ART ET PAYSAGES », « SITES ET MONUMENTS », « SITES ET MONUMENTS DE PARIS » etc., est adressé franco sur simple demande.